


Jean Henri Samuel Formey

**Abrégé De Toutes Les Sciences A L'Usage Des Adolescents, Et De Tous Ceux Qui Veulent S'Instruire**

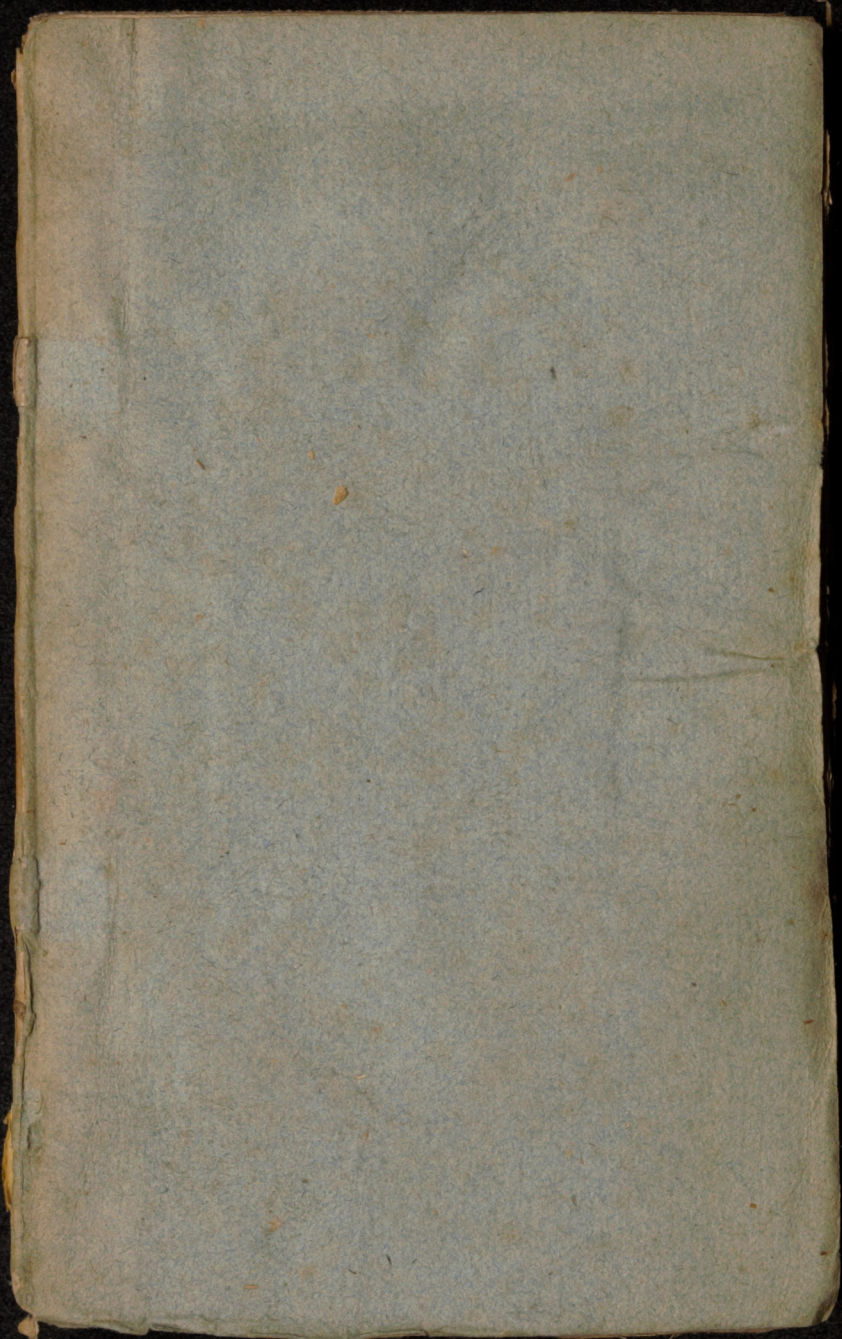
## **Tome 2**

A Berlin: Chez Joachim Pauli, MDCCLXV.

**<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1694991725>**

Band (Druck) Freier  Zugang





Nov. Tabl. 1840. Tafel

7. 12.



Styrt

aa-3037 (2)

*Handwritten signature or scribble*



C. B. Glaftbach. sc.

TOU

D

DE T

P A

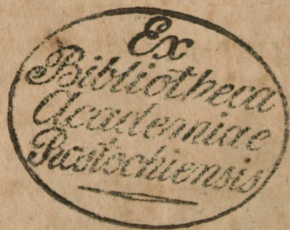
C R



ABRÉGÉ  
DE  
TOUTES LES SCIENCES  
A L'USAGE  
DES ADOLESCENS,  
ET  
DE TOUS CEUX QUI VEULENT  
S'INSTRUIRE  
PAR MR. FORMEY.  
TOME II.



A BERLIN,  
CHEZ JOACHIM PAULI,  
LIBRAIRE SOUS LES ARCADES.  
MDCCLXV.



A  
Je n'a  
Je n  
une ob  
doute  
toutes  
du lecc  
que la p  
On me  
certain  
quis po  
plan.  
rien me  
paroiss  
teurs à  
qui, po  
les force  
& de les  
je dom



## AVERTISSEMENT.

Je n'aurois rien à dire à mes Lecteurs, si je ne me croyois obligé de prévenir une objection. On sera surpris sans doute qu'ayant entrepris un *Abrégé de toutes les Sciences*, & me trouvant à la fin du second volume, je n'aye encore donné que la partie théorique de la Logique. On me demandera, si je veux faire une centaine de volumes, probablement requis pour l'exécution complete de mon plan. Je répons d'abord que je n'en fai rien moi même, & que ces volumes paroissant successivement, c'est aux Lecteurs à voir s'ils veulent les acquérir; ce qui, pourvu que Dieu me laisse la vie & les forces, décidera de leur continuation & de leur nombre. Ensuite, si ce que je donne est bon, utile, il n'y a pas grand sujet



*Avertissement.*

sujet de se plaindre de ce que je donne trop. Au milieu de ce déluge d'Ecrits que je m'abstiens de caractériser, ne seroit-il pas permis d'en publier quelques uns qui fussent destinés au véritable bien des hommes; & cette destination seule suffiroit-elle pour exciter la fatiété? Enfin une dernière réponse, décisive selon moi, c'est que l'art de raisonner d'une manière juste & solide, est le véritable *Abrégé de toutes les Sciences*; & qu'ainsi on ne sauroit pécher en le développant dans toute son étendue, en affermissant ses principes d'une manière inébranlable, & en facilitant ses opérations d'une manière qui les transforme en vraies habitudes. Quand cela sera fait, on pourra aller beaucoup plus vite, & le reste ira comme de soi-même.



TABLE



TABLE  
DES  
ENTRETIENS.

---

---

ENTRETIEN VIII.

*Sur les Jugemens & sur les Propositions  
qui les concernent.* pag. 1

ENTRETIEN IX.

*Sur la maniere dont les Mathématiciens  
divisent & nomment les Propositions.*  
50

ENTRETIEN X.

*Des diverses relations qu'ont entr'elles  
les Propositions logiques.* 68

EN-

*Table des Entretiens.*

ENTRETIEN XI.

*Sur l'art des Syllogismes réguliers.* 105

ENTRETIEN XII.

*Sur quelques autres especes de Syllogismes & d'Argumens.* 129



ABRE-

PRINCI

A D

EN

Sur les Jug

J

vo  
fati  
m  
dans m  
vous ca  
Tom. II.



ABRÉGÉ  
DES  
PRINCIPALES SCIENCES  
A L'USAGE  
DES  
ADOLESCENS.

---

---

ENTRETIEN VIII.

*Sur les Jugemens et sur les Propositions  
qui les énoncent.*

LE MAITRE.

**J**e vous vois revenir avec un air de  
satisfaction & d'empressement, qui  
m'annonce, que vous avez trouvé du plaisir  
dans nos Entretiens précédens, & que vous  
vous en promettez de ceux que nous aurons  
Tom. II. A en-

encore, s'il plait à la bonne Providence de nous conserver l'un & l'autre sains & saufs, de corps & d'esprit.

LE DISCIPLE. Si jamais le visage a été un fidele miroir de l'ame, c'est sans doute à présent. J'ai non seulement goûté du plaisir dans nos Entretiens; cette expression est beaucoup trop foible, puisque nous la prodiguons sans cesse en faveur de choses qui nous amusent nous ébloüissent, nous étourdissent, et qui pis est, ne servent qu'à rappetisser notre esprit, & à dégrader nos sentimens; mais j'ai trouvé le bonheur, cet objet si désiré, si peu connu, si mal cherché, & par conséquent si rarement trouvé; je l'ai, dis-je, apperçu, saisi, et me le suis vraiment approprié, à mesure que sous votre direction, j'ai vu la route de la vérité s'ouvrir, s'aplanir, & m'offrir à chaque pas des biens mille fois préférables à ceux, qui excitent la cupidité des hommes, & les engagent à soutenir les plus rudes travaux, & à courir les plus grands dangers, dans la vue de les acquérir.

M. Je ne crains point, que cette ardeur se rallentisse, parce qu'il n'y aura jamais rien à rabattre, ni de vos espérances, ni de vos jouissances. Après la Religion, il n'y a que la Philosophie qui tienne fidelement ce qu'elle promet, & beaucoup au delà de ce qu'elle promet.

Et

Et la Religion elle-même, malgré son importance & sa dignité, ne nous met en possession de tous ses biens, qu'après la conviction que nous acquérons de sa vérité & de sa divinité; conviction, qui, comme toutes les autres, remonte aux principes de la certitude, lesquels ne sont autre chose que les notions pures & lumineuses d'une saine Philosophie. Mais laissons au tems & à votre application l'abondante récolte de ces précieux fruits. Reprenons le fil de la Logique à l'endroit, où nous en étions restés, & continuons sans nous arrêter, ni nous permettre d'autres digressions que celles, qui en naissant immédiatement du sujet, y ramènent fidèlement. Où en étions-nous?

D. A la Définition. Il me semble, que cette importante matière terminoit la doctrine des Idées, & achevoit d'expliquer tout ce qui se rapporté à la première opération de notre Ame, par laquelle elle se borne à bien saisir les objets, qui l'affectent, & à s'en former des représentations exactes. Quand on a ainsi de bons matériaux, c'est une avance considérable.

M. Sans contredit: il ne s'agit plus que de savoir les mettre en oeuvre; & vous sentez bien que pour cet effet il faut commencer par les travaux les plus faciles & les plus simples. Allez dans tous les ateliers; vous verrez que c'est ainsi qu'on forme les Apprentifs, & qu'ils

deviennent maîtres. L'apprentissage dont nous allons nous occuper, est jusqu'à un certain point l'ouvrage de la Nature. Dès que les enfans ont acquis quelques idées, ils en font d'eux mêmes des associations, des assortimens; mais cela ressemble souvent à leurs Châteaux de cartes qu'un souffle renverse. Le malheur est que les enfans, devenus hommes, ne font encore que trop de ces Châteaux; & de là vient que leur vie, suivant l'idée qu'en donne un des Poètes les plus philosophes, se passe à édifier & à détruire, à changer & à rechanger tout ce qui passe par leurs mains:

*Destruit, aedificat, mutat quadrata rotundis;*

dit Horace; & après lui l'Horace de la France;

*Aujourd'hui dans un casque, Et demain dans un froc.*

Ces bizarreries disparaîtroient, ces écarts seroient inconnus, ou du moins ne seroient pas à beaucoup près si fréquens, si, dès l'entrée de leur carrière, on accoutumoit les Etres pensans à former des assemblages d'idées conformes à la nature des choses. Tout au contraire il semble, qu'on se plaise à créer la déraison, si je puis m'exprimer ainsi, dans les enfans, & à les tenir aussi loin de la bonne voye, qu'il est possible. On craint, qu'ils ne perdent trop tôt  
leurs

leurs graces enfantines; & ces graces, on les fait consister dans un babil de perroquet. A la bonne heure; ils demeurent perroquets toute leur vie. Ces travers appartiennent à la grande matiere de l'éducation, si à la mode aujourd'hui, & que si peu d'Ecrivains savent ramener à ses vrais principes. Ce n'est pas ici le lieu de s'y étendre; & j'ai eu des occasions de m'expliquer à cet égard. Nos premieres jugemens sont ceux de la Nature; nous commençons par là la carrière de la vie raisonnable, ou soi-disant telle. Il faut commencer de même la carrière de la vie scientifique. Les idées sont acquises, au moins dans un certain nombre. Que faut-il en faire pour juger? Et qu'est-ce qu'un *Jugement*?

D. Ce seroit à vous, comme à mon Docteur, à me le dire; mais, puisque vous voulez voir, si je fais prévenir vos instructions, ou plutôt si je me rappelle les notions préliminaires, que vous m'avez déjà fournies, en me développant les principes de Psychologie, dont il faut être instruit avant que de se mettre à l'étude de la Logique\*); je me conformerai à vos intentions, & je vous exposerai la nature & les caracteres de ce qu'on nomme *Jugement* en Logique, c'est à dire, de ce qui constitue la seconde Opération de l'ame. Je vous ferai même un

A 3

aveu

\*) Voyez Tome I. p. 189 & suiv.



aveu dont vous ne me faurez pas sans doute mauvais gré: c'est que, ne trouvant pas juste que toute la peine de mon instruction retomât à plein sur vous, je me suis préparé sur cette matiere, & je continuerai à me préparer sur les suivantes par la lecture de l'Ouvrage que vous regardez comme le meilleur dans ce genre; c'est la grande Logique de *M. de Wolf*. Ce premier labour doit, ce me semble, favoriser l'accroissement de la semence que vous répandez.

M. Bien loin de désapprouver votre attention, je ne faurois assez la louer; & il seroit à souhaiter, que tous ceux, qui étudient en tout genre, mais surtout en Philosphie, ne reçussent jamais de leçon, sans faire deux choses; la première, c'est d'y venir préparés par une lecture préalable sur le sujet qui doit être traité; la seconde, c'est de répéter & de repasser soigneusement la leçon, qui vient d'être donnée. Sans cela c'est envain qu'on passe des années, & qu'on passeroit des siècles, dans un Auditoire de Philosphie; on en sort tel qu'on y est entré; & d'injustes Censeurs font retomber sur un Maître qui enseigne de la maniere la plus nette et la plus solide ce qui ne doit être imputé qu'à des Disciples inattentifs & inappliqués. Votre comparaison de la semence est très juste: le Sauveur lui même a daigné s'en servir: les doctrines les plus excellentes sont infructueuses, dès

dès qu'elles tombent dans des lieux pierreux, entre des épines, ou à côté du champ. Dites donc, mon cher & digne Disciple, dites avec une pleine confiance ce que vous avez appris par une lecture, qui ne peut manquer d'avoir été judicieuse & réfléchie.

D. Un *Jugement* est composé de deux idées. L'une des deux est celle dont on affirme, ou l'on nie quelque chose. L'autre est celle, qui est affirmée ou niée de la première. Quand l'opération est intérieure, & consiste dans la simple combinaison des idées mêmes, elle conserve le nom *Jugement*; mais, dès que l'expression y est jointe, & que les termes propres à désigner les idées sortent de la bouche de celui qui parle, ou sont tracés par la plume de celui qui écrit, le *Jugement* reçoit le nom d'*Enonciation*, ou plus communément, celui de *Proposition*, dont nous nous servons uniquement dans la suite. Ainsi comme le *Jugement* résulte de l'assemblage de deux idées, la *Proposition* se forme par l'assemblage de deux termes; & elle exprime un *Jugement*, si les termes sont en effet ceux, qui répondent aux idées de ce *Jugement*. De ces deux idées ou termes, il vient d'être dit qu'il y en a un dont on affirme, ou nie quelque chose: & les Logiciens l'appellent *le Sujet*; & un autre, qui est affirmé ou nié du premier, c'est le *Prédicat*.

M. Il me semble, que ce dernier mot de *prédicat* n'est pas usité dans les Logiques Françoises\*).

D. Cela est vrai: on s'y sert de celui d'*attribut*, mais il résulte delà une équivoque, ou un double emploi du même terme, qui n'est pas convenable à la précision du langage philosophique. On a besoin du mot d'*attribut* pour désigner les propriétés qui découlent de l'essence, & qui ont nécessairement lieu, dès qu'on a réuni ces premières qualités qui ne se déterminent point les unes les autres, & dans l'assemblage desquelles l'essence consiste. Ce seroit donc une incongruité logique que de rappeler ici le même mot d'*attribut*, pour marquer le second terme d'une proposition, celui qui est affirmé ou nié du premier, c'est à dire, du sujet. Si, dès l'origine de la Philosophie,

on

\*) Tandis que j'écris ceci, je reçois un petit Ouvrage très bien fait, & digne de la réputation de son Auteur. C'est un *Essai sur la manière de former l'esprit, ou premiers Elémens de la Logique*, par Mr. Bertrand, premier Pasteur de l'Eglise françoise de Berne, des Académies de Berlin, de Gottingue, de Stockholm, de Florence, de Leipfick de Mayence, de Baviere, de Lyon, de Nancy, de Basle, Secrétaire perpétuel de la Société Economique de Berne, &c. à Lyon, 1764 in 8. pp. 132. sans la Dédicace & le discours préliminaire, qui en ont XXXVI. Le mot d'*attribut* y est employé dans le sens de *prédicat*, p. 34.

on avoit eu l'attention scrupuleuse, d'attacher à chaque idée un terme, qui lui fût propre, & dont le sens demeurât invariable, on n'auroit pas vu naître tant d'embarras de l'usage des termes, qui à chaque moment se croisent, se choquent, & forcent à partager une application qui devoit être réservée toute entière à l'examen des choses mêmes.

M. Rien de plus judicieux que ces Observations. Mais revenons à notre objet principal, c'est à dire, à la maniere d'exprimer nos jugemens par des propositions, qui ayent tous les caracteres qu'exige une saine Logique. Le sujet & le prédicat suffisent-ils pour cet effet?

D. Non; placés l'un à côté de l'autre, ils ne présentent qu'une idée complexe, sans affirmation, ni négation. *Dieu tout-puissant; soleil lumineux*, ne sont que des manieres d'appercevoir les choses, & non d'en juger.

M. Que faut-il donc de plus?

D. Il faut au moins le petit mot *est*, qu'on appelle la *copule*, ou le lien, parce qu'il sert en effet à lier les deux idées, qui n'étoient auparavant, pour ainsi dire, qu'adossées. Ainsi dites; *Dieu est tout puissant, le Soleil est lumineux*; & vous aurez changé en deux propositions affirmatives les quatre idées, qui ne pouvoient être considérées sans cela que comme des matériaux.

C'est là ce que nous faisons toutes les fois que nous trouvons ou croyons trouver entre deux idées un rapport, qui suffit pour affirmer l'une de l'autre.

M. Mais nous ne sommes pas toujours dans le cas d'observer ce rapport; & il nous arrive, en le cherchant, de remarquer précisément le contraire, c'est à dire, le non-rapport, la répugnance entre deux idées. Le Soleil feroit-il froid? Dieu feroit-il injuste? Non, sans doute; & pour exprimer les jugemens que nous portons dans ces occasions, il faut quelque chose de plus.

D. Il faut le mot que vous venez de prononcer, un *non*, ou ce qu'on appelle la particule négative, qui étant mise devant la copule, ou le verbe *est*, change l'affirmation en négation, *Le Soleil n'est pas froid. Dieu n'est pas injuste.* Tout dépend donc de notre manière de voir les objets, & de saisir leurs rapports. Aux yeux de Leibnitz & de Pope tout est bien: proposition affirmative qu'on peut étendre & développer, en disant que le Monde, ou l'assemblage de toutes les choses passées, présentes, & à venir, est l'ouvrage d'un Etre souverainement parfait, qui, entre tous les plans des Mondes possibles, a choisi & exécuté le meilleur. Aux yeux de l'Auteur du Poëme sur la destruction de Lisbonne, (car ce feroit avilir nos Entretiens que d'y parler de Candide,) tout est mal, c'est  
à dire

à dire, que le Monde n'a rien, qui exprime les souveraines perfections de l'Être suprême. Tel est le cas de toutes les controverses; l'un dit *A est B*, & l'autre, *A n'est pas B*.

M. Vous m'avez très bien exposé la nature, & pour ainsi dire la structure, des Propositions logiques. Mais l'usage du verbe *est*, & la place occupée par la particule négative, ne souffrent-ils jamais aucune variation? Faut-il méconnoître, & exclure du nombre des Propositions toutes celles qui ne portent pas, si je puis m'exprimer ainsi, cette livrée?

D. Ce seroit tomber dans cette précipitation blâmable qui n'est que trop commune dans le monde, de juger d'après le premier coup d'œil, & sur les simples apparences. Il faut aller droit à la réalité, chercher le sens, s'assurer de la convenance ou de la disconvenance, & rendre ensuite aux propositions la forme & la force que quelque déguisement accidentel leur avoit ôtée. Si dans la Société on tiroit ainsi la vertu de l'état obscur où elle est ensévelie, & qu'on y plongeât le vice, & surtout l'hypocrisie, qui méritent d'y être condamnés, les choses iroient bien mieux qu'elles ne vont; soit dit sans préjudice du meilleur monde, puisque les désordres apparens de l'état actuel ne laissent pas d'aboutir à l'issue la plus heureuse, au denouement le plus satisfaisant.

M.

M. Quels sont ces déguisemens, dont les Propositions sont susceptibles?

D. Nous en indiquerons successivement de plusieurs sortes, & qui demandent un esprit exercé dans les opérations de la Logique, pour être apperçus & détruits. Commençons par les plus simples. Le plus fréquent de tous, c'est celui, qui substitue un verbe quelconque au verbe substantif, en mettant au lieu de la copule *est*, & du prédicat qui devoit le suivre, un seul mot qui les contient l'un & l'autre. *Le Soleil éclaire* veut dire la même chose, que *le Soleil est lumineux*. *Le feu brûle, l'eau mouille, la terre tremble* &c. sont autant de propositions où le verbe fait la double fonction de copule, & de prédicat. Ou bien quand le prédicat seroit conservé & précédé d'une verbe différent de celui qui sert de copule, on peut toujours en tirer la copule, & transporter le sens du verbe ou prédicat. Quand je dis, par exemple, *les peres aiment leurs enfans*, c'est comme si je disois *les peres sont aimans leurs enfans; sont remplis d'affection pour eux* &c. Il ne peut donc naître aucune difficulté de l'usage d'un verbe quelconque, puisque tout verbe, dans tous ses tems & dans toutes les personnes de ces tems, peut être décomposé de façon que la copule ordinaire se retrouve, & soit suivie du prédicat. *J'aime, ou je suis aimant; tu aimes, ou tu es aimant; il aime, ou il est aimant*, &c.

Il

Il me paroît superflu d'insister davantage sur une chose aussi évidente. J'aime mieux récapituler ce qui a été dit jusqu'ici. Juger, c'est joindre, ou séparer deux idées. Les joindre c'est affirmer; les séparer, c'est nier. Il y a donc *Jugement affirmatif & Jugement négatif*; lesquels étant énoncés par les termes, qui sont nécessaires pour cet effet, forment une proposition affirmative, ou une proposition négative. Voilà pour la forme; mais quant au fond, dont le philosophe fait toujours son objet capital, l'essence de l'affirmation consiste à dire qu'une chose convient à une autre, le prédicat au sujet; & l'essence de la négation, à éloigner deux idées l'une de l'autre, en déclarant qu'elles ne peuvent avoir la relation de sujet & de prédicat. Ici l'affaire devient, pour ainsi dire, sérieuse; il ne s'agit plus de simples combinaisons artificielles, qui ne sont que de petites énigmes à deviner; il s'agit de trouver le vrai & le faux, de les voir, où ils sont, & de ne pas leur substituer des fantômes, qui nous en imposent au point de nous faire prononcer d'un ton affirmatif & décisif des choses qui sont purement négatives, & réciproquement. Ceux qui méprisent la Logique, ou du moins qui la croient trop minutieuse, se trompent à leur dam; de ces moindres détails qu'ils négligent, on voit sortir des traits de lumière frappans, des directions dont on ne sauroit se

pas-



passer, dès qu'on tend à la vérité & à la certitude. Mais les commençans ne sauroient arriver tout d'un coup à ces grands usages; il faut qu'ils aillent pied à pied, & la lenteur de leur marche ne doit point les rebuter. Elle en est d'autant plus sûre, parce que cette lenteur n'est autre chose qu'une sage circonspection, quoi qu'en pensent ceux, qui la regardent comme une perte de tems & une source d'ennui. Dans le dessein, où je suis donc de ne rien négliger, je parlerai ici de l'espece de proposition, qui porte le nom d'*infinitive*. C'est celle où la particule négative, quoique placée au milieu de la proposition, ne porte pas néanmoins sur la copule, mais doit être rejetée dans le sujet, ou dans le prédicat. Quand on dit, par exemple: *Le Dogme de la Création n'est pas contradictoire*; le sens de cette assertion emporte que *le dogme de la Création est un dogme, qui ne renferme aucune contradiction*. Ainsi, bien loin de lier ensemble les idées de création & de contradiction, & d'affirmer celle-ci de celle-là, on sépare ces deux idées, & l'on déclare que l'une ne convient pas à l'autre. Tout dépend donc ici de l'attention & du bon sens: quand on a de justes idées de l'affirmation & de la négation, il est facile de les trouver où elles sont, & de les démêler même au travers des apparences qui présentent l'une pour l'autre.

M.

M. De semblables remarques me paroissent fort intéressantes; & je me garderois bien de les ranger au rang des subtilités. Mais vous m'avez fait entrevoir quelque chose de plus important encore; & il me tarde d'y arriver.

D. Je m'empresse à satisfaire à vos desirs, quoique je pûsse encore faire mention de ces expressions dont l'affirmation est négative, si je puis m'exprimer ainsi. Ce sont celles, qui dénotent, non la possession, mais la privation de quelque réalité. Toutes les fois qu'on dit d'une chose qu'elle manque de quelque qualité, qu'elle en est privée, destituée; c'est autant que si l'on disoit qu'elle *n'est pas* douée de ce dont on parle. Affirmer que *les bêtes manquent de raison*, c'est ne rien affirmer; c'est simplement nier que la raison convienne aux bêtes. Mais c'est cela même, qui me conduit au développement de la doctrine, qui est ici le principal objet de votre curiosité, & qui certainement la mérite. Pour bien développer cette doctrine, il faut en quelque sorte entrer dans le cerveau humain, & assister à la naissance des idées, à leur introduction, à leur première formation. On sçait quelles sont les éducations vulgaires; & ne pourroit-on pas ajouter, qu'il n'y a que des éducations vulgaires? On rend à tous les enfans le même office, c'est de leur apprendre à parler; & l'on croit en même

ten s

tems leur apprendre à penser, parce que toutes les fois qu'ils apprenent un mot, on leur fournit l'idée, à laquelle ce mot doit répondre. Mais à quoi cela sert-il, si de ces idées les unes sont des choses, des réalités, & les autres des riens, des fictions, ou même des contradictions? Où sont ceux, qui sçachent distinguer exactement nos idées dans les deux classes générales, auxquelles elles doivent être rapportées, en idées positives & en idées privatives; de façon qu'on ne s'avise jamais, de chercher des prédicats, pour les lier avec des sujets purement privatifs; liaison qui ne peut se faire qu'à pure perte, puisque le rien ne peut être le sujet d'aucune proposition, ni la matière d'aucune affirmation.

M. Faites-moi connoître plus particulièrement ce qui constitue les idées privatives, & met entr'elles & entre les idées positives la différence, que vos prétendez y trouver?

D. La privation est la simple absence d'une chose, soit que cette chose n'ait jamais existé, soit qu'elle cesse d'exister. Or, dans bien des cas on envisage la privation sous un tout autre point de vue, c'est à dire, comme un être, qui vient succéder à un autre être, & prendre sa place. Le jour luit: c'est la lumière qui le produit, & quand elle se retire, il ne fait plus jour. On appelle cela la nuit; mais on s'imagine, que la nuit est une obscurité positive, comme

comme le jour est une clarté positive; on réalise les ténèbres, comme si c'étoit une teinture, une couleur, un drap, un voile. De même, quand nos yeux sont dans leur état naturel, ils servent à appercevoir les objets; & le mécanisme de la vision s'exécute réellement; il consiste dans un assemblage de modifications qui concourent à produire l'effet visuel. Un accident, une maladie, l'âge, affoiblissent, dérangent, détruisent enfin ce mécanisme. Qu'arrive-t-il alors? Les modifications & les mouvemens dont nous avons parlé, cessent: l'œil est un organe privé d'action; & voilà l'aveuglement, la cécité, qu'on désigne dans une infinité d'expressions comme une réalité. Cela vient en partie de ce qu'on la confond avec la cause accidentelle, comme un coup reçu, ou avec la cause permanente, comme la cataracte. Mais l'aveuglement n'est, ni le coup, ni la cataracte, c'est la cessation de l'acte qui faisoit voir, l'inaction de toutes les parties que cet acte ébranloit. Le plus frappant de tous les exemples dans ce genre c'est celui de la Mort, cette Mort personifiée, que tant de gens ont présente à l'imagination, comme un Spectre qui s'avance, qui menace, qui frappe, & à qui l'on attribue tout ce qui convient aux choses les plus réelles. Est-il dont si difficile, d'observer ce qui se passe si souvent sous nos yeux, ce qui arrive aux mourans? Toute la

machine après s'être détraquée par la maladie, ou affoiblie par l'âge, rallentit insensiblement son action; & pour ne pas étendre cette description, il suffit de tenir le pouls d'un mourant, pour avoir la plus juste idée de la mort. Ce pouls a des mouvemens plus lents & plus foibles; on a peine à le sentir; il devient vermiculaire; il remonte; il s'arrete: on est mort. Cela veut-il dire autre chose si non qu'après avoir été membre de la Société, on en sort comme on fortiroit d'une compagnie, comme on se leveroit de table à la fin d'un repas? Si l'on s'étoit tenu aux termes de *Fuit, Vixit*, on auroit conservé de plus saines idées de la mort, par laquelle nous ne faisons que cesser d'être Citoyens & de vivre. Mais, d'un côté les préjugés & les superstitions grossies par l'amour de la vie & la crainte de la perdre; de l'autre, le langage figuré de l'Eloquence & de la Poësie, ont beaucoup favorisé la création de ces Etres chimeriques, qu'on voudroit saisir en vain; ils échapent & disparaissent, dès que la raison veut s'assurer de leur existence. A ces fantômes physiques, on peut en joindre de moraux qui n'ont pas plus de droit à la réalité, malgré la place qu'ils occupent dans les discours & dans les écrits, malgré les vives impressions qu'ils font sur les hommes, & l'extrême influence qu'ils ont sur leur conduite. Vous reconnoissez sans doute à ces traits la gloire & l'op-

l'opprobre, la grandeur & la bassesse, l'opulence & la pauvreté, & tant d'autres situations de la vie, qui ne sont que de pures relations dont l'arrivée & le départ nous trouvent & nous laissent tels que nous étions. Quand j'entre dans une Compagnie, & qu'ayant pris un siege à droite, je change de place & me mets à gauche, je demeure assurément le même homme que j'étois en entrant, & que je serai en sortant. En est-il autrement des dignités, des biens, des applaudissemens & des tous les autres avantages de cette nature, qu'on peut acquerir ou perdre? Monter sur un Thrône ou en descendre, est-ce une action qui differe de celle de monter un escalier quelconque ou de le descendre? Toutes ces alternatives cependant dans les états de la vie nous paroissent autant de réalités qui surviennent, ou qui s'en vont: & nous les plaçons sous l'empire d'un être bien digne d'y présider, c'est la Fortune; Idole à laquelle convient ce qu'un Apôtre dit de toutes les autres; c'est que *l'Idole n'est rien*. Il est aisé de ramener tout un coup cet exposé au but de notre Entretien. Toutes ces idées privatives enchassées dans nos discours y deviennent perpétuellement les sujets des propositions que nous formons, & des affirmations par lesquelles nous lions à ces sujets les prédicats que nous croyons leur convenir. Notre esprit s'occupe de tout cela; & quand les charmes de la

diction déploient en même tems leur séduisante magie, on croit être dans le pais des réalités, tandis qu'on vérifie une autre expression du Texte sacré; c'est que *l'homme se promene parmi ce qui n'a que l'apparence.*

M. Je ne suis pas surpris néanmoins, que ces apparences en imposent, puisque tout instruit & convaincu que je suis de leur vanité, le simple exposé que vous venez d'en donner n'a pas laissé de m'attacher, & de faire en quelque sorte voltiger devant moi ces fantômes, dont je ne serai pourtant jamais la dupe. Mais vous n'avez emprunté vos exemples, que du train ordinaire des choses & de la façon commune de penser. Le Monde philosophique & les notions formées par ces hommes, qui se piquent de savoir penser, n'offriroient-ils rien de semblable? Toute affirmation philosophique a-t-elle incontestablement un objet réel?

D. Oui, si elle est effectivement philosophique? Mais, comme vous n'avez en vue que les assertions proposées par les Philosophes, nous ne trouvons pas une moindre récolte à faire ici, & il est d'autant plus essentiel de le faire, que si dès l'entrée de la Philosophie, on n'écarte pas ces chimeres, il n'y a plus de route, par laquelle on puisse se promettre d'arriver à la certitude. Il est vrai que l'entier développement de ces matieres profondes & capitales ne  
fau-

sauroit trouver sa place ici: ce n'est que dans la Métaphysique, science-mere, doctrine de ces premieres notions, nommées à si juste titre *directrices*, que nous puiserons les principes qui distinguent démonstrativement les notions privatives de notions positives, les fictions des réalités. En attendant je dirai en deux mots que l'espace & le tems appartiennent à la classe des privations, malgré tous les efforts qu'on a faits pour les réaliser. Quand les choses réelles existent dans l'étendue, & que chacune d'elles occupe un lieu, on dit qu'elles remplissent l'espace, & l'on conçoit cet espace comme un être, où elles existent. Mais anéantissez les choses, & vous anéantirez l'espace qui ne consistera plus que dans la supposition idéale qu'en reproduisant les mêmes choses, elles occuperoient le même espace. Pareillement, quand les choses se succedent, une révolution, par exemple de quelque Astre à celle qui l'a précédé, on se représente la suite de ces révolutions, comme formant un tout réel, qui s'écoule à peu près comme l'eau d'une clepsydre; & on nomme ce tout *le Tems*. Mais où est le tems après l'anéantissement des choses successives? Dans la même région qu'habite l'espace après l'anéantissement des choses simultanées, c'est à dire, dans la région des notions abstraites, qui, des qu'on les transforme en réalités, deviennent des chimeres, des contradictions.



vaste champ, si je voulois passer ici tous les êtres géométriques, tant ceux de la Géométrie élémentaire, le point sans dimension, la ligne sans largeur, la surface sans profondeur, que ceux de la Géométrie sublime, toutes ces familles de courbes, toutes ces classes d'Infinis en grandeur & en petitesse, dont les combinaisons, les multiplications, les divisions, conduisent à des résultats aussi démontrés dans leur genre qu'ils deviennent chimériques, dès qu'on veut les transporter dans d'autres genres, leur attribuer quelque réalité physique ou métaphysique. Après cela il n'y a point de Savant un peu distingué qui n'ait sa chimere, & qui n'en fasse l'objet de la même ardeur que le Chevalier de la Manche pour la Dame de ses pensées. Celui-ci veut tout voir en Dieu; celui-là explique la formation des corps organisés par des natures plastiques; l'un décompose l'Univers en Monades dont chacune est un miroir de ce même Univers; l'autre crée des molécules organiques, des moules intérieurs; il n'en coûte rien même de prêter aux parties élémentaires du corps, non de simples attractions qui seroient déjà fort inintelligibles, mais des appétits, des sympathies, en vertu desquelles les parties destinées à former l'oeil, l'oreille &c. se réunissent & exécutent de concert cette réunion. Qu'y a-t-il de positif, de réel dans toutes ces doctrines? N'ont-elles pas pour caractère commun  
d'ex-

d'expliquer l'inconnu par l'incompréhensible? Et ne suis-je pas en droit, pour revenir à mon but, de rayer du nombre des propositions affirmatives toutes celles, dans lesquelles le sujet ou le prédicat n'offrent à notre esprit aucune conceptibilité? Est-ce affirmer que de dire d'un sujet qu'il a une propriété égale à Zero; ou d'attribuer une propriété réelle à un sujet égal à Zero? Cependant le plus grand nombre des propositions philosophiques bien appréciées ne reviennent pas à autre chose.

M. Quelle déconfiture! Il semble un champ de bataille jonché de morts après une déroute dont il n'échape que quelques fuyards; ou une vaste mer sur laquelle, après une horrible tempête, on découvre quelques hommes qui cherchent à se sauver en nageant. *Rari nantes in gurgite vasto.* Je ne suis pas surpris que tant de Philosophes ayent mieux aimé détruire qu'édifier; cela est beaucoup plus facile. Et d'ailleurs on ne sauroit édifier qu'après avoir nettoyé le terrain où l'édifice doit être placé. Ce sujet est si important & d'une discussion si intéressante que j'ai peine à vous engager à le quitter, pour passer à un autre.

D. Aussi ne le ferai-je qu'après avoir ajouté une dernière observation qui n'est pas inférieure aux précédentes, & qui ouvre encore un nouveau champ aux réflexions sur le peu de confiance des doctrines humaines, & sur le pen-

chant que les hommes ont à s'en imposer à eux-mêmes. Vous savez qu'il y a dans les Langues plusieurs mots qui commencent par la particule négative, comme l'*α* en Grec, l'*in* en François & en Latin, l'*un* en Allemand, &c. Ces mots se rapportent à des idées de tout ordre, & souvent à des idées capitales; on s'en sert comme d'épithetes significatives, d'attributs réels, & cela sans hésiter, sans avoir le moindre doute sur leur signification, sur leur réalité. Cependant toutes les fois que nous les mettons en œuvre, & que nous les appliquons à un sujet, c'est exactement comme si nous disions que ce sujet est ce que nous ne savons pas, ou tout au plus, qu'il n'a pas telle ou telle qualité. N'est il pas bien singulier qu'on employe de pareilles propositions, non seulement comme des affirmations, tandis qu'elles sont purement négatives, mais même comme des explications auxquelles l'esprit doit acquiescer, & qui mettent au fait de la nature des choses? Bornons-nous à deux exemples, mais dont l'importance est bien propre à réveiller l'attention. Qu'est ce que DIEU? C'est un *Etre infini*, répond-on; & l'on s'arrête comme si l'on avoit tout dit, comme si c'étoit une définition, & qu'elle fût plus claire que le défini. Mais quel est le sens des termes qu'on a employés? L'*infini*, c'est le *non-fini*, ce qui n'a point de bornes. Premièrement, de quelles bornes s'agit-il? Est-ce de celles

elles d  
 stricte  
 laquelle  
 imagin  
 que ce  
 quelq  
 de la D  
 pénétr  
 cette inf  
 apprend  
 ce qu'on  
 donc, ou  
 ne lève  
 point de  
 réalité  
 ce voir  
 rendent  
 de l'orig  
 étonn  
 ruelle q  
 peut y a  
 que l'été  
 second es  
 une prop  
 ce qu'une  
 l'insu  
 amiser  
 l'étern  
 faire un  
 matériel

celles de l'étendue; & faut-il en conséquence attribuer à Dieu une diffusion de substance, par laquelle il remplisse l'espace, (autre notion imaginaire, comme nous l'avons vû,) de façon que cet espace puisse, suivant le langage de quelques Philosophes, être appellé le *sensorium* de la Divinité? Ce sont là des obscurités impénétrables; & quand on croiroit y voir clair, cette infinité ne dit encore rien, & ne nous apprend point ce que Dieu est en lui-même, ce qu'on peut lui attribuer de positif. Il faut donc, ou renoncer au terme d'*Infini* comme ne servant ici à rien, ou chercher s'il n'y auroit point une autre notion de l'*Infini*, qui eût la réalité désirée, & qui nous mît en état de concevoir en Dieu une essence & des attributs qui rendent raison de ce qu'il est en lui-même & de l'origine de cet Univers considéré comme étant son ouvrage. C'est à la Théologie naturelle que cette tâche est réservée; & il ne peut y avoir de Théologie naturelle qu'autant que l'exécution de cette tâche est possible. Le second exemple que j'ai en vue est relatif à cette proposition: *L'ame est immatérielle*. Tout ce qu'une vue attentive y découvre, c'est que l'ame n'est pas matière, & qu'on ne doit lui attribuer aucune des propriétés du corps ou de l'étendue. Mais qu'est-elle, & comment s'en faire une juste idée? C'est ce que le mot d'*immatériel* n'apprendra jamais, quoique tant de

Docteurs s'y soient bornés, & ayent cru satisfaire à toutes les questions possibles en l'enonçant. Qu'on aille donc puiser dans la Pſychologie la vraye notion de l'ame, & la démonſtration de ſa réalité. En attendant reconoiſſons qu'il eſt aiſé de philoſopher avec un dictionnaire de termes dont les uns n'ont abſolument aucun ſens, ne répondent à aucune idée, & les autres ne ſont que de pures négations, n'aboutiſſent qu'à écarter certaines réalités, ſans y en ſubſtituer d'autres. On admire la reſtauration de la Philoſophie par Descartes, & ſes progrès depuis cette époque. On a raiſon. Mais cette reſtauration auroit été bien plus complète, & ces progrès bien plus rapides, ſi Descartes, cet homme incomparable, & les grands hommes qui lui ont ſuccédé, n'avoient jamais fait un ſeul pas ſans être guidés par le flambeau de la diſtinction que nous propoſons ici, de celle qui apprend à ne confondre jamais les idées poſitives avec les idées privatives, & qui dégrade celles-ci des privileges uſurpés & abuſifs, dont elles n'ont que trop joui.

M. Nous rentrons ſans doute à préſent dans la matiere générale des propoſitions?

D. Oui; & c'eſt pour y trouver encore une eſpece de ſcandale, tant la route de nos connoiſſances en eſt ſemée. Je veux parler des propoſitions *identiques*, c'eſt à dire, de celles  
dans

dans lesquelles le fujet & le prédicat réveillent précifément la même idée. Quand c'est en fe fervant des mêmes termes, la proposition eft dite *nugatoire*, elle n'eft qu'un jeu. *Le Soleil eft Soleil; Dieu eft Dieu.* Mais il ne fuffit pas de changer les termes pour éviter cet incon- vénient. Quand on dit que *le Soleil eft l'Aftre du Jour*, que *Dieu eft l'Être fuprême*, c'eft ce qu'on avoit déjà dans l'efprit, dont les vues ne s'étendent pas plus loin après ces dernières propo- fitions que fi l'on s'en étoit tenu aux pre- mières. On ne fauroit croire, combien le lan- gage non feulement du vulgaire, mais des Sciences, eft rempli de ces propositions, qui pompeufement étalées, amplement développées, ne difent abfolument, que ce qui étoit déjà connu; de forte qu'à la fin des plus longues difcuffions & de volumes même entiers, on pourroit placer la proposition identique, & même celle qui confifte dans la fimple répéti- tion d'un terme, à la fin & pour dernier ré- fultat. Qu'on life un Ouvrage récent du P. *Bertier* de l'Oratoire, où les raifons des Impul- fionnaires & celles des Attractionnaires font dé- duites de la manière la plus proluxe. De tant de milliers de propositions qui font renfermées dans ce Traité, je défie qu'on parvienne à tirer autre chofe que ces deux propositions finales; qu'il auroit autant valu faire imprimer en gros

caractères sur une feuille de papier; *L'impulsion est l'impulsion: L'attraction est l'attraction.*

M. Ainfi vous prononcez un arrêt de proposition formel & universel contre les propositions identiques.

D. De tels Arrêts demandent d'être bien pesés, avant que de leur donner force de loi; & il seroit à souhaiter que dans tous les Tribunaux, celui de la Philosophie y compris, on ne décidât jamais qu'après la plus entière connoissance de cause, & avec les plus rigoureuses précautions. Si je ne parlois pas à mon Maître, je dirois que vous allez être bien surpris de voir les propositions identiques réhabilitées & légitimées au point de devenir le but de nos recherches, l'objet de nos efforts, & le produit le plus précieux de cette Chymie de l'esprit, si je puis m'exprimer ainsi, qui ne cesse d'analyser & d'épurer les notions. A quoi tend en effet le Philosophe digne de ce nom? A s'assurer qu'il a des idées distinctes des choses, & à se mettre en état de les exprimer par de bonnes définitions. Or qu'est ce qu'une définition exacte, parfaite? C'est celle qui, en faisant connoître le défini, lui répond d'une manière si précise, qu'on peut la mettre à la place de ce défini, sans craindre qu'il en arrive jamais le moindre mécompte. De telles Définitions ne sont-elles pas les propositions les plus identiques de toutes? Que je dise: un  
tri-

triangle est une figure terminée par trois lignes qui se coupent en trois point; ou une figure &c. est une triangle, n'est-ce pas la même chose? Mais, en m'exprimant ainsi, je ne tombe pas dans le défaut précédemment observé, à l'égard de ces propositions, *le Soleil est le Soleil*, ou *le Soleil est l'Astre du jour*, qui ne m'instruisent en quoi que ce soit de l'essence du Soleil: au contraire je mets sous les yeux de la maniere la plus évidente l'essence du triangle; & je prouve également qu'il ne sauroit être que la figure susdite & que la figure susdite ne peut être que le triangle. Il ne faut pas dissimuler que c'est dans les notions abstraites seulement, & surtout dans celles des nombres & des figures qu'on trouve cette évidence vraiment intuitive; mais il faut y tendre dans toutes les autres notions, & en approcher autant qu'il est possible. Le trésor des propositions identiques dont je viens de parler, est le seul qui contienne de véritables richesses, dont le prix diminue à proportion de l'alliage qui entre dans ces métaux précieux.

M. Ce n'est pas sans peine qu'on s'enrichit de cette maniere; mais y a-t-il quelque comparaison à faire entre les fatigues accablantes que les hommes avides de biens périssables endurent pour les acquérir, ou plus souvent encore, pour être frustrés de leur attente; & celles qui sont attachées à la recherche de la vérité  
& à



& à celle de la vertu, deux genres d'opérations qu'il ne faut jamais séparer, & dont le succès est toujours infaillible dès qu'on s'y prend bien, & qu'on ne perd jamais ce double point de vue. Et la Religion, cette sainte doctrine, contre laquelle tant d'Adversaires aussi lâches que furieux s'acharnent aujourd'hui d'une manière qui n'a jamais eu d'exemple, est-elle autre chose qu'un moyen fourni par la miséricorde divine de surmonter toutes les difficultés qui nous empêchent de connoître le vrai, de nous attacher au bon, & de parvenir à la possession de la souveraine félicité? Y a-t-il donc une meilleure Philosophie que celle qui nous enseigne, 1) que *Dieu existe, & qu'il est le rémunérateur de ceux qui le craignent*, 2) que *la vie éternelle consiste à le connoître, lui seul vrai Dieu, & Jesus Christ son fils qu'il a envoyé*, 3) que *la grace salutaire est clairement apparue à tous les hommes, & qu'elle leur apprend à vivre dans ce présent siècle sobrement, justement & religieusement*. Ces enseignemens sont-ils un objet de mépris & de dérision? Faut-il leur préférer ceux qu'offrent ces Ouvrages odieux, remplis de blasphemes, qui empoisonnent notre siècle, & qui sont destinés à empoisonner les races futures? Ah! mon cher disciple, quand on aime la vertu, la piété, la Religion, quand on s'intéresse au véritable bien de la société, au bonheur présent & à venir de ses semblables,

on

on ne peut qu'être navré de ces honteux égaremens. Est-ce ainsi que les grands Philosophes, ceux dont les vertus égaloient les lumieres, ont pensé? Y en eût-il jamais de plus religieux que Newton? Et Leibnitz, qui a été si mal à propos suspect à ses contemporains parcequ'il étoit judicieux & ne donnoit pas dans des superstitions encore fort accréditées de son tems; Leibnitz a été vrayement pénétré des plus grands sentimens de Religion. J'en ai trouvé les preuves les plus marquées dans l'Ouvrage posthume \*) de ce Philosophe qu'on vient de publier, près d'un demi siecle après sa mort, & qui contient principalement de *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain*, opposés à ceux de Locke. Quand on fait de pareilles lectures avec l'attention qu'elles méritent, on est bien convaincu du néant & de la bassesse des Livres prétendus philosophiques où l'impiété étale ses dogmes avec une licence effrénée. Mais cette matiere est intarissable; ne nous y enfonçons pas davantage, & revenons à l'examen des Propositions Logiques.

D. Il se présente une nouvelle distinction à faire à leur égard. En voici le fondement, qu'il suffit d'indiquer en deux mots, puisqu'il s'agit d'une doctrine déjà développée dans nos Entretiens  
pré-

\*) C'est un volume *in quarto*, imprimé à Amsterdam, & à Leipzig, chez Schreuder, 1765.

précédens. Il y a dans les êtres des qualités essentielles & constantes; il y en a d'autres qui ne sont qu'accidentelles & passageres. On est assuré d'y rencontrer toujours les premières; mais les autres n'existent que moyennant certaines conditions ou déterminations. Delà s'ensuit que, lorsqu'on parle des unes ou des autres, il faut en parler différemment. Les Propositions qui énoncent les qualités constantes, se bornent à la simple énonciation, sans avoir besoin d'y ajouter aucune condition. *Dieu est tout puissant. La pierre est dure. Le carré de l'hypothénuse est égal aux carrés des deux autres côtés.* Ces prédicats conviennent essentiellement & invariablement à leurs sujets: & les propositions qui les affirment, sont dites *Catégoriques* ou absolues. On appelle au contraire *hypothétiques*, ou conditionnelles, celles qui attribuent aux choses les qualités ou états, qui ne leur conviennent pas toujours, n'existant que sous les conditions requises afin qu'elles s'y trouvent. *Un homme qui réitère certaines actions, en contracte l'habitude. Une pierre qui tombe d'une grande hauteur, acquiert une vitesse proportionnelle à cette hauteur.* Ce n'est donc qu'après s'être bien assuré que les qualités sont essentielles ou modales, qu'on peut former les propositions susdites, & les regarder comme décidées. Dans les choses abstraites il n'y a jamais de doute, ni de crainte d'erreur. Mais il n'en

il n'en est pas de même dans les choses concretes, où de nouvelles observations, expériences, ou découvertes, font voir que les choses qu'on avoit cru les plus constantes & les plus invariables, sont sujettes à des exceptions, & n'ont pas lieu dans tous les cas, ou dans tous les tems. Pouvoit-on hésiter, au commencement de ce siecle à dire, que *la génération des animaux exige le concours des deux sexes?* Mais comment concilier cette assertion avec les Puceron de M. *Bonnet*, ou avec les Polypes de M. *Trembley*? L'expérience la plus soutenue ne dépoit-elle pas n'agueres que le Mercure ne pouvoit être fixé? Et cependant M. *Braun* n'est-il pas venu à bout de cette fixation à Petersbourg? Ces exemples dérangent un peu nos idées, & semblent d'abord altérer la confiance que nous donnons aux propositions catégoriques. Cependant le Pyrrhonisme auroit tort de triompher: & ceux qui prendroient le parti de la défiance universelle seroient plutôt des insensés que des Philosophes. *La pierre est dure.* J'habite un édifice de pierre. Il pleut. Craindrai-je que les pierres de l'édifice ne fondent comme du sel ou du sucre; & fonderai-je cette crainte sur des exemples pareils à ceux qui viennent d'être rapportés? Alors le meilleur domicile où l'on puisse me placer, ce sont les petites-maisons.

M. Mais ne pourroit - on pas dire qu'au fond tout est conditionnel, & qu'il ne s'agit que de régler l'ordre des conditions, & de les subordonner convenablement les unes aux autres?

D. Rien n'est plus vrai; mais il faudroit épuiser pour cela la connoissance de l'Être, & connoître non seulement tout ce qu'il renferme, mais les relations de choses déterminantes & de choses déterminées qui conviennent à toutes ses propriétés, ou qualités. Cependant votre idée conserve sa force. Tout ce qu'on attribue à un être de la manière la plus catégorique, ne lui convient pourtant que parce qu'il est cet être, ou comme on parle, sous la condition de sa définition. *Dieu est tout-puissant.* Mais pourquoi l'est il? Parce qu'il est DIEU, & que l'on a raison de le définir *l'Être souverainement parfait.* La toute-puissance étant une perfection doit trouver sa place dans l'assemblage de celles qui forment la souveraine perfection. De même *la pierre est dure*, parce qu'elle est pierre; *le triangle a trois angles*, parce qu'il est un triangle, & ainsi du reste. Quand il s'agit d'êtres dont l'essence est connue, on affirme leurs attributs sous la condition de cette essence, & les possibilités des modes sous la condition de l'essence & des attributs. Mais, pour les modes, il ne fauroient exister que sous la condition de quelque déterminations

mination externe. Le métal est fusible, en vertu de ses qualités internes; mais il n'est fondu qu'au moyen d'agens externes, qui ont l'efficace de l'assujettir à la fusion. Il résulte de tout cela que les propositions catégoriques sont équivalentes aux hypothétiques, & peuvent y être ramenées. Nous ne formons jamais d'affirmations absolues sur certains sujets qu'en conséquence de l'idée que nous avons de ces sujets. La force de l'affirmation consiste dans la vérité, & pour ainsi dire, dans la légitimité de la notion du sujet. *Dieu a créé le monde.* Quand je m'exprime ainsi, je ne pense pas à Jupiter; j'ai l'idée d'un Etre qui existe par lui-même, & en qui se trouve la raison suffisante de l'existence de tous les autres êtres. Si j'ai raison de me représenter ainsi Dieu, je suis fondé à lui attribuer la création du Monde; & pour convaincre ceux qui me font des objections, je n'ai qu'à changer ma proposition catégorique en proposition hypothétique, & dire: S'il y a un Etre qui &c. (& j'appelle cet Etre Dieu,) il a créé l'Univers. Voici dont encore un cas où l'on auroit grand tort de rejeter les détails de la Logique, comme inutiles. Ce n'est que par leur moyen que nous pouvons arriver à l'analyse de nos jugemens; & ce n'est que par cette analyse que nous découvrons les fondemens du vrai, & les moyens de le discerner du faux. Pourquoi toute l'an-

cienne

cienne Philosophie n'offre-t-elle qu'un champ de bataille où les Sectes ont été continuellement aux prises, & où le Pyrrhonisme n'a cessé de harceler les Sectes; sinon parce que les Dogmatiques ont eu l'imprudence de donner pour catégoriques des propositions qui n'étoient rien moins que telles, ou qu'ils n'ont pas été capables de prouver qu'elles l'étoient, c'est à dire, qu'elles se résolvoient dans de bonnes définitions, qu'elles tenoient aux premières vérités, à des principes inébranlables? Le vrai demeure toujours vrai en lui même; mais il ne devient tel pour les hommes qu'autant qu'ils en connoissent les caracteres, & sont en état de les développer.

M. Ne donne-t-on pas un nom particulier aux effets qui résultent de l'action des causes externes?

D. On les appelle les *déterminations du sujet*. Une boisson à la glace rafraichit. Cette boisson entant que boisson étoit potable. Mais elle n'est rafraichissante qu'au moyen de la glace dont on s'est servi pour la rendre fraîche. Un homme insinuant & poli plait. Ce n'est qu'avec ces qualités dont la nature fournit à la vérité le fonds, mais qui n'existeroient pas sans les secours de l'éducation, qu'on se rend agréable aux autres. Il est aisé de se faire l'idée de toutes les autres especes de déterminations qui pro-

produisent dans les sujets des états, ou qualités, dont ils demeureroient dépourvus sans cela. Les Sciences, les Arts, toutes les institutions humaines, en fournissent des exemples à l'infini. Je n'ajouterai qu'un mot sur les déterminations *équivalentes*. Ce sont celles qui peuvent être substituées l'une à l'autre sans qu'il en résulte aucune altération dans le prédicat. Une conduite raisonnable, une conduite vertueuse, une conduite pieuse, rend l'homme heureux. Vous pouvez faire indifféremment usage de ces trois déterminations, parce qu'elles sont équivalentes, & qu'il regne une parfaite harmonie entre la raison, la vertu, & la piété.

M. N'y a-t-il point quelques principes généraux & abrégés, auxquels on puisse réduire la manière de former les propositions, & de s'assurer qu'elles ont l'étendue & la vérité qui leur conviennent?

D. Ces principes ne sont autre chose que la théorie des genres & des espèces, dont nous avons déjà parlé au long, & qui revient fréquemment dans les opérations logiques, dont elle est la grande clef. Quand ces notions ont été déduites d'abstractions exactes & distinctes, nous sommes assurés qu'elles sont également invariables, & applicables à toutes celles qui leur sont subordonnées. Je ne ferai donc qu'indiquer les règles qui découlent de cette

C 3

appli-



application. 1) Si l'on est en droit d'attribuer quelque chose à une espece d'une maniere absolue, la même chose peut être attribuée à tous les individus compris dans cette espece. Toute masse ou portion d'or a telles propriétés. Donc ces propriétés existent dans le Ducat, dans le Louis-d'or, que je tiens. 2) Si l'on peut attribuer à une espece certaine chose sous une condition, on peut également l'attribuer à tous les individus, moyennant l'existence de la même condition. Tous les diamans peuvent être brillantés, pourvu qu'on fasse ce qui est nécessaire pour cet effet. Donc ce diamant que voici, peut être brillanté. 3) Réciproquement, si l'on peut affirmer quelque chose, soit absolument, soit conditionnellement, de tous les individus d'une espece, la même chose convient à l'espece en général, soit absolument, soit sous la même condition donnée. Il n'y a aucun caillou, dans quelque lieu qu'on le rencontre, qui ne soit dur. Donc la dureté convient à l'espece entiere de pierre qui porte le nom de caillou. Tout bloc de marbre individuel peut devenir un Dieu, ou une cuvette, pourvu qu'il plaise au Sculpteur de lui donner l'une ou l'autre de ces formes, ou toute autre à son gré. Donc le marbre, considéré comme une espece de pierre, peut être employé à des Ouvrages de Sculpture. 4) Les genres sont dans le même cas que les especes. Ce qui leur convient ab-

solu-

folument ou conditionnellement, convient suivant les mêmes relations aux especes qu'ils comprennent, & de là aux individus de ces especes. Tout animal est vivant. Donc je suis vivant. Tout corps enflammé peut allumer d'autres corps combustibles. Donc tout flambeau allumé peut produire cet effet. Donc ce flambeau le produira, si on s'en sert à cet usage. 5) A mesure qu'on s'éleve dans l'échelle générale les mêmes loix subsistent. Ce qui est vrai d'un genre supérieur, du genre suprême, demeure vrai dans toute la suite des genres inférieurs, & des especes, & se retrouve dans le moindre individu. Un Corps est étendu & divisible. Donc une plante a les mêmes qualités. Donc un chou les a. Donc elles existent dans ce chou. Il en est de même des assertions conditionnelles, & je crois pouvoir me dispenser d'en produire des exemples, aussi bien que de remonter l'échelle pour montrer que les déterminations essentielles & invariables de tous les individus conviennent à l'espece, celles de toutes les especes au genre, & ainsi de suite, jusqu'à l'être dans la plus grande généralité, & conçu simplement comme possible. Quand on possède bien cette théorie, on est aussi ferme & aussi prompt dans tous les cas où il s'agit de construire des propositions, qu'un habile Ecuyer l'est dans tous les mouvemens requis pour dompter un Courrier fringant, & n'être jamais

desarçonné. Ceux qui croient pouvoir se tirer d'affaire sans cela ressemblent à des novices ou à des étourdis qui pensent qu'il n'y a qu'à se planter sur un cheval pour être en état de le conduire, & de lui faire faire toutes sortes de mouvemens. De lourdes chûtes dans l'un & dans l'autre de ces cas ne tardent pas à prouver qu'on ne sauroit se passer des règles & de l'habitude de les réduire en pratique.

M. Vous faites très bien d'aplanir ainsi toutes les voyes, & de n'ouvrir, pour ainsi dire, la carrière qu'après l'avoir débarrassé des obstacles qui arrêteroient ceux qui veulent y entrer. Il doit vous être aisé à présent d'exposer les diverses especes de propositions, avec leurs caracteres logiques.

D. Toute proposition a pour sujet un genre, une espece, ou un individu. On appelle *singulieres* les propositions dont le sujet est un individu, comme les suivantes; Kepler a découvert les vraies orbites des Planetes; La Théodicée de Leibnitz est un excellent Ouvrage. La Proposition *universelle* est celle dont le sujet est une espece ou un genre. *Les Scorpions sont venimeux. Les Oiseaux ont des plumes.* Mais on peut outre cela choisir dans une espece un certain nombre d'individus, ou dans un genre un certain nombre d'especes, pour en faire le sujet de propositions, qui portent le nom de  
par-

particulieres; comme, *Quelques Médecins sont des Charlatans; Quelques plantes sont nuisibles.* Pour rendre ces propositions reconnoissables, les Logiciens y ajoutent les signes d'universalité, ou de particularité, qui consistent dans les mots, *Tous* ou *Quelques*. Quand ces signes sont exprimés, la Proposition est dite *définie*; au lieu que lorsqu'on les omet elle est *indéfinie*.

M. On est donc assuré de l'universalité d'une proposition, quand on trouve à la tête le signe de cette universalité, ou le mot *Tous*?

D. On n'est jamais bien assuré de rien qu'autant qu'on remonte jusqu'aux véritables raisons des choses. Ici, par exemple, il se présente un piège dont on ne se dégageroit pas en faisant simplement attention au signe de l'universalité. Il y a des propositions qui se présentent avec ce signe, & qui ont par là même un faux air d'universalité, dont on ne les dépouille qu'en se rappelant ce qui fait qu'une proposition est véritablement universelle, & en examinant si celle dont il s'agit est bien dans le cas. L'universalité réelle d'une proposition n'a lieu que quand le prédicat convient à tous les individus, chacun d'eux étant considéré séparément, s'il s'agit d'une espece, ou à toutes les especes, chacune d'elle considérée séparément, s'il s'agit d'un genre. *Tous les hommes sont mortels.* Rien de plus vrai; puisqu'à compter un par un, tous

les individus de l'espece humaine qui ont existé, il n'y en a pas qui ait été affranchi de la loi de la mort, au moins naturellement & sans miracle. *Toutes les formes de Gouvernement sont déficientes.* Cela est vrai, dès qu'en faisant la revue de chacune de ces formes, ou prouve qu'il n'y en a aucune qui ne soit assujettie à des inconvéniens. Voyons donc quelles sont les Propositions qui voudroient nous en imposer; & arrachons-leur le masque dont elles se couvrent. Ce sont celles où le Prédicat convient bien à tous les individus, entant que réunis, mais non à chacun d'eux en particulier. Le mot *tous* avertit simplement que ces individus forment une totalité, & ne sauroient être séparés relativement à ce qu'on affirme; mais, si l'on va plus loin, & qu'on applique à chaque individu ce qui ne convient qu'à leur agrégat, on commet une imprudence qui mene droit à l'erreur. Qu'après le gain d'une bataille, un Orateur ou un Poete fasse l'éloge de l'armée victorieuse, il sera vrai de dire que cette Armée, & même que toute cette Armée a été louée; mais un Officier, ou un Soldat, qui d'ailleurs n'ont peut-être pas bien fait leur devoir, n'ont pas droit de dire qu'on a fait leur éloge, qui convient à la totalité sans pouvoir ni devoir être, ou appliqué dans son étendue, ou même divisé par portions égales, à chacun de ceux qui composent l'armée. Un autre exemple plus

plus  
ici,  
large  
donné  
termin  
pouvo  
écus  
écus  
cette lo  
de tous  
à pari. L  
ble pron  
faute de  
peine de  
mobilit  
l'univ  
pas à  
existe l  
pas par  
accomm  
Ainsi B  
De  
Qui  
De  
la ph  
Un log  
des an

plus précis encore, dont on a coutume de se servir ici, c'est celui où voulant faire un don, une largesse, accorder une récompense à un nombre donné de personnes, j'assigne une somme déterminée pour elles toutes. Il y a soixante pauvres dans cet Hôpital. Je leur donne cent écus. Tous ces pauvres ont donc reçu cent écus. Oui. Mais chaque pauvre a-t-il eu cette somme? Non. Ce qui peut être affirmé de tous ensemble, ne sauroit l'être de chacun à part. Les Scholastiques disoient qu'une semblable proposition étoit vraie dans le sens *collectif*, & fausse dans le sens *distributif*. Je ne fai si c'est la peine de parler des propositions qui sont méconnoissables & embarrassantes, parce que le signe de l'universalité, ou de la particularité ne se trouve pas à leur tête, mais vient ensuite. Ce cas existe lorsque la proposition ne commence pas par ce que les Grammairiens appellent le *nominatif*, mais par le *genitif*, le *datif* &c. Ainsi Boileau a dit

*De tous les Animaux qui s'élevent dans  
l'air,*

*Qui marchent sur la terre, ou nagent dans  
la mer,*

*De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome  
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.*

Un Logicien diroit: *Tout homme est le plus sot  
des animaux; ou Tous les animaux sont moins  
sots*

*sots que l'homme.* Il en est de même du signe de la particularité. *Dans quelques Etats le mérite n'est pas récompensé.* C'est à dire: *Quelques Etats existent où le mérite n'est pas récompensé.* Personne n'ignore que la forme logique exacte feroit une pédanterie qui défigureroit les ouvrages où le stile contribue à l'agrément & au mérite du Livre. Mais il faudroit être bien borné pour ne pas ramener d'abord des propositions aussi légèrement travesties à leur état naturel,

M. Revenons-donc aux considérations générales sur les propositions.

D. Nous avons vu que tout ce qui convient universellement à une espece, ou à un genre, peut être affirmé des individus quelconques de l'espece, ou des especes quelconques du genre. Cela donne lieu à foriner des propositions particulieres prises à volonté dans la masse des propositions universelles auxquelles elles sont subordonnées. Si tous les hommes sont mortels, quelques hommes le sont; & ce sera, si vous voulez, les Anglois, les François, les Allemands, quelques Anglois, &c. un Anglois &c. Vous êtes sûr de votre fait, parce que tout ce que Vous détachez de la masse, est dans la plus parfaite identité à l'égard du prédicat en question, de la nécessité de mourir. Une Proposition est universelle, lorsqu'on affirme quelque chose

chose de toute une espece, ou de tout un genre, soit qu'on le fasse d'une maniere absolue, ou en exprimant quelque condition. *Tout triangle équilatéral a les angles égaux. Toute pierre exposée aux rayons d'un soleil ardent s'échauffe.* Depuis la plus basse des especes jusqu'au plus élevé des genres, l'universalité a toujours lieu dèsque la proposition sous laquelle on comprend une classe d'idées quelconque, ne souffre aucune exception. Il est également vrai & également universel que *tous les pantins sont des figures mobiles, & que tous les êtres sont possibles;* que tous les pantins peuvent être rouges, verts, barriolés, ou que tous les êtres peuvent passer de la possibilité à l'actualité, & former par la liaison que met entr' eux l'Intelligence suprême un Monde, un Univers tel que celui-ci.

M. Quelles sont les propositions universelles les plus importantes & les plus utiles?

D. Ce sont sans contredit les bonnes définitions. Comme elles renferment l'énumération complete des marques caractéristiques de leurs définis, elles sont invariablement applicables à tous les objets, ou êtres, qui sont désignés par ces définis. Or les définis sont ordinairement des termes génériques, ou spécifiques. En Architecture, par exemple, on rencontrera les termes de *colonne, de chapiteau, d'architrave, d'entablement &c.* On demandera

ce



ce qu'ils signifient, & si les réponses à ces questions sont autant de définitions exactes, elles ne manqueront jamais de faire connoître les objets ainsi définis. C'est de là que dépendent principalement l'étendue & la certitude de nos connoissances. Si l'on n'avoit aucun lieu de douter de la justesse des définitions, toute l'opération à faire dans chaque cas se borneroit à dire: Cet être porte un tel nom; je suis donc en droit de lui appliquer la définition de ce nom, ou de ce terme, autrement dit le défini. Vous me parlez d'un triangle rectiligne; c'est incontestablement une figure plane terminée par trois lignes. Vous dites de quelcun qu'il a de la piété; je dois donc m'attendre à trouver en lui un esprit éclairé, un cœur droit, & une vie pure. On peut tirer de cette doctrine une conséquence utile. La définition étant une énumération des caracteres du défini, on peut prendre chacun de ces caracteres, & en former une proposition qui sera également universelle & vraie. S'il est vrai que tout homme pieux réunit les lumieres de l'esprit, les sentimens du cœur, & les vertus pratiques, on peut également dire, tout homme pieux a des lumieres, tout homme pieux a des sentimens, tout homme pieux pratique les vertus. Cette décomposition des définitions facilite beaucoup les opérations intellectuelles, & met en état de s'attacher à une seule idée, lors-

le défini  
le pr  
Par ce  
differe  
forme  
princ  
trouve  
des déf  
lions u  
pour mi  
qu'à ren  
le défin  
avec le  
toujours  
moyens  
Ces affi  
même tr  
lieu; qu  
marques  
répond à  
don porte  
Ce à qu  
impunt a  
le défini  
ne se fa  
es m  
fondam  
Cela m  
sciences  
semble à

lorsqu'on n'a besoin que de celle là, & qu'on se propose de la mettre dans tout son jour, Par ce moyen on peut détacher des parties de différentes définitions, les combiner, & en former de nouveaux tous; ce qui est une des principales sources de l'art d'inventer. Je n'ajouterai plus que deux remarques au sujet des définitions considérées comme des propositions universelles. La première, c'est que, pour mieux sentir cette universalité, il n'y a qu'à renverser la définition, en faisant servir le défini de Prédicat, au lieu qu'il étoit auparavant le Sujet. Si la sagesse consiste à tendre toujours aux meilleures fins par les meilleurs moyens, une conduite qui tend &c. est sage. Ces affirmations sont équivalentes, & ont la même universalité. Il résulte de là, en second lieu; que le Sujet auquel conviennent les marques exprimées dans la définition, ou qui répond à la notion entière de la définition, doit porter le nom du défini. En deux mots: *Ce à quoi la définition convient, le défini lui convient aussi.* Ou réciproquement: *Ce à quoi le défini convient, la définition lui convient aussi.* On ne sauroit trop développer & approfondir ces premières sources de nos jugemens, ces fondemens essentiels de nos raisonnemens. Celui qui entre de plein saut dans l'étude des sciences, sans avoir pris ces précautions, ressemble à un Général qui forme le siège d'une Ville,

Ville, sans avoir reconnu les dehors, & fondé le terrain.

M. Je crois que nous touchons présentement à la fin de la doctrine générale des propositions.

D. Oui, & je souhaite de m'être acquitté à votre satisfaction de la tâche dont vous avez eu la complaisance de vous reposer sur moi. Il ne reste en effet plus rien d'essentiel à ajouter sur la formation des propositions, à moins qu'on ne veuille encore distinguer les prédicats en *universels absolus*, & *universels hypothétiques*. Les premiers ont lieu toutes les fois qu'on affirme d'un sujet ce qui appartient à son essence, à ses attributs, & aux possibilités des modes qui naissent immédiatement des attributs. Ce sont là les matériaux, pour ainsi dire, des prédicats universels absolus. Au contraire les modes, les relations, & tout ce dont la possibilité ne peut être conçue dans un sujet qu'après avoir présupposé quelque détermination modale, ne peuvent être affirmés universellement d'un sujet que sous les conditions requises; & si l'on omet ces conditions, il ne reste plus que le droit de former des propositions particulières. Conclusion générale & dernière: Il ne peut y avoir que quatre sortes de propositions logiques; les propositions *universelles affirmantes*, les propositions

fitions *universelles niantes*, les propositions *particulieres affirmantes* & les propositions *particulieres niantes*. Nous verrons dans la suite comment de la combinaison de ces propositions naissent toutes les especes de raisonnemens possibles & concluantes.

M. Je suis charmé de voir notre entreprise se soutenir & s'avancer aussi heureusement qu'elle le fait par le soin que vous prenez de répondre non seulement à mes desirs, mais de les prévenir. Continuez, & soyez assuré que, quand vous me forceriez à quitter le personnage de Maître, pour passer à celui de Disciple, cela ne feroit qu'augmenter le plaisir que je goûte dans nos Entretiens.

D. Je me connois trop bien pour sortir ainsi de ma place; & ce ne sera que soutenu sur vos ailes, que je prendrai quelque essor, jusqu'à ce que vous m'ayez mis en état de fendre les airs après vous, & de planer à vos côtés.



\* \* \* \* \*

ENTRETIEN IX.

*Sur la maniere dont les Mathématiciens  
divisent & nomment les Propositions.*

LE MAITRE.

**V**ous voulez que je conserve mes droits, & que le développement des matieres me soit principalement affecté, sauf les réflexions incidentes que vous pouvez y mêler, & que je vous invite à ne jamais supprimer, tant pour conserver la variété qui doit régner dans nos Entretiens, que pour servir d'échantillons de vos progrès. Je me charge donc de vous instruire aujourd'hui de la division & de la dénomination des Propositions dont les Mathématiciens font usage. L'ancienne possession où ils sont des connoissances scientifiques les a fait agir ici en maîtres; & nous ne leur contestons, ni le droit, ni son exercice. Nous cherchons seulement à partager l'un & l'autre avec eux, afin que leur possession, sans cesser d'être la premiere en date, ne demeure pas exclusive. Nous ne nous approprierons pas non plus les termes dont ils se servent, pour éviter le reproche d'usurpation, & surtout parce qu'il suffit de nous assurer la réalité qui est indépendante des termes. Seulement il est

très

très utile de remonter à l'origine de ces termes, d'en bien saisir le sens, & de juger si les propositions philosophiques, sans porter les mêmes noms que les propositions mathématiques, peuvent avoir la même valeur. Alors la Philosophie fera, pour ainsi dire, un établissement indépendant, séparé de celui des Mathématiques, mais dont les prérogatives seront les mêmes. Ce seroit une vaine dispute après cela que de vouloir chicaner, comme on le fait dans le Cérémonial mondain, pour quelque préférence ou précédence. Tous les vrais savans sont estimables; & ils le seront d'autant plus qu'ayant la vérité pour unique but, ils y tendront sans détour ni écart.

D. Vous êtes bien estimable vous-mêmes de ramener ainsi tout à la décence, à la concorde, à la perfection morale. Il est bien doux pour un Disciple que son Maître soit tout à la fois un guide & un modèle. Il n'y a de bonnes leçons que celles qui vont droit de l'esprit au cœur. Je crois appercevoir tout le prix du nouveau sujet dont vous entreprenez la discussion; & ce ne sera pas faute d'attention que je n'en tirerai pas tous les avantages qui peuvent en résulter.

M. L'homme placé au milieu de cet Univers, faisant usage de ses sens, & puisant dans les secours de l'éducation des facilités à réfléchir

& à raisonner, apperçoit d'abord les objets que la Nature lui présente: il en remarque les propriétés sensibles, il en observe les effets, les compare, & tire des conséquences immédiates de ces premières opérations dans lesquelles la Philosophie proprement dite n'intervient encore point. Son ministère & son exercice commencent lorsque de ces premières conséquences que je viens de nommer immédiates, on en déduit d'autres qui y sont intimement liées, & qui ne s'offrent qu'aux yeux de l'esprit. Leur certitude égale celle des faits qui leur servent de base, ou même elle la surpasse. Car ce que l'ame voit au dedans d'elle même, dans ses idées, dans ses abstractions, elle le voit beaucoup plus distinctement que ce qui lui vient, ou semble lui venir du dehors. Les impressions sensibles & leurs premiers résultats ont toujours quelque chose de confus; leur aspect a quelque chose de terne, à peu près comme celui des métaux qu'on vient de tirer de la mine, ou qu'on a simplement débarrassé des parties hétérogènes les plus grossières qui s'y trouvoient jointes; ce n'est qu'après les avoir épuré & affiné à diverses reprises qu'on obtient l'entière pureté, la parfaite homogénéité, la splendeur native du métal; & ce n'est aussi qu'après avoir soumis les idées à la réflexion qu'on en fait des notions proprement dites, dans lesquelles l'éclat

l'éclat de la distinction ressemble, pour épuiser la comparaison que j'ai mise en œuvre, au brillant d'un métal précieux. Voila d'où il faut partir pour trouver ces vérités primitives qui sont l'objet de l'intuition de notre âme, & qui, dès qu'elles se présentent, la frappent, & entraînent son consentement d'une manière irrésistible. Si, pour le dire en passant, on veut réduire à sa juste valeur toute la controverse des idées innées, qui se trouve renouvelée d'une manière fort étendue, & même un peu diffuse, dans l'Ouvrage posthume de M. de Leibnitz dont il a déjà été fait mention, on ne fauroit faire consister ces idées que dans celles dont nous venons de décrire en quelque sorte la génération, & dans la disposition essentielle de notre ame à y acquiescer. Je ne vois pas qu'il faille pour cela, que l'ame soit en quelque sorte préformée, & qu'il se trouve en elle quelque chose d'analogue aux veines du marbre. L'idée du marbre blanc suffit, & ne se confond pas pour cela avec celle de la *table rase*, ou d'un sujet purement passif. Le Statuaire tire du marbre des figures dont les traits sont distincts & invariables, parce que le marbre est du marbre, & non pas du limon, De même, les caractères de la distinction & de l'évidence se gravent d'une manière nette & ineffaçable dans notre ame, parce qu'elle est faite pour les recevoir, & que son essence



ne consiste, ni dans une stupidité qui ne me permettroit pas d'y rien graver, ni dans une legereté qui feroit aussitôt disparoitre les impressions reçues, ou qui les modifieroit en toutes sortes de manieres.

D. J'entrevois que vous me placez ici aux confins de la certitude & du doute universel, de façon que je puis découvrir l'étendue de ces deux domaines, & le point fixe par lequel passe la ligne qui les sépare. Si les opérations des sens perfectionnées par la réflexion conduisent à des propositions dans lesquelles l'ame voit la convenance décidée, la liaison nécessaire du prédicat avec le sujet, il y a de la certitude; & s'y refuser, c'est se renier en quelque sorte soi-même, ou, comme cette abnégation est impossible, c'est être fou, ou menteur. Et c'est en ces deux classes que se partage effectivement la secte des Pyrrhoniens, malgré la hauteur avec laquelle ses Docteurs s'arrogent un droit dont l'exercice met le comble à leur extravagance, celui de raisonner & de décider. Pour qu'ils pussent avoir gain de cause il faudroit que l'esprit humain admît indifféremment toutes sortes d'assertions, & n'eût pas plus de répugnance à digérer les plus grossières absurdités qu'à recevoir les vérités les plus palpables.

D. Laissons, je vous prie, ces chimeres, objet de compassion dans ceux qui sont séduits, objet d'indigna-

dignation dans ceux qui ont dessein de séduire. Il y a sans doute des vérités; il ne s'agit que de les chercher, de les évaluer, & de régler l'usage qu'on en fait d'après cette évaluation.

M. Mettons donc à la tête de toutes, celles dans lesquelles il suffit d'ouïr les termes, & d'en comprendre le sens, pour appercevoir leur convenance, si la proposition est affirmative, ou leur répugnance, si elle est négative. Vous voyez que je suppose que préalablement on fait une langue au moins, & qu'il s'agit d'idées énoncées par des termes dont on connoit la signification. Deux propositions dont l'évidence est égale ne se présentent pas comme également évidentes à ceux qui entendent le sens des termes de l'une, & non celui des termes de l'autre. Dites à un enfant que deux & deux sont quatre, que la moitié d'un gâteau n'est pas aussi grande que le gâteau tout entier; il acquiescera sans hésiter à ces affirmations, parce qu'elles portent sur des choses dont les idées & les termes lui sont également connus. Mais dites-lui que le diamètre divise un cercle, ou la diagonale un quarré en deux portions égales, ou même que rien n'arrive sans raison suffisante; ces vérités aussi manifestes en elles-mêmes que les précédentes ne le seront pas pour lui, parce que tandis qu'il sçait fort bien ce que sont deux & quatre,

une moitié & un tout, il ignore ce que veulent dire les termes de diametre, de diagonale, & de raison suffisante. La priorité ou la postériorité des vérités qu'on nomme premières, pourroit donc bien être plus arbitraire qu'on ne pense, sans porter aucune atteinte à la nature même & à la force de ces vérités. Tout est ici relatif au développement de l'esprit, & à la route qu'on lui fait suivre dans ce développement. Si l'on commençoit par les notions géométriques & qu'on les proposât aux enfans avant celles de l'arithmétique, ils verroient ce qui convient aux figures avant que de voir ce qui convient aux nombres; & ainsi de tout le reste. Suivant cela, en supposant un esprit abandonné à lui-même, & qui se trace sa propre route, il est impossible de dire par quelle vérité il commencera, & comment il parviendra de cette vérité à d'autres. Je crois donc qu'il faut 1) envisager ici notre ame comme également disposée, ou même nécessairement, à recevoir tout ce qui lui offre l'empreinte distincte du vrai; 2) avouer qu'il y a des vérités qui se présentent plutôt & plus aisément que les autres, quoique des cas accidentels puissent les mettre en quelque sorte hors de leur rang, & en retarder le développement; 3) après ces restrictions, accorder le rang & les honneurs, pour ainsi dire, de premières vérités à celles dont la simplicité & le fréquent

quent usage déterminent les hommes à saisir l'évidence, préférablement à toute autre. Ce sont ces vérités que l'on désigne par le nom d'*Axiomes*, & qu'on regarde comme *indémontrables*, soit parce qu'en effet on ne sauroit remonter plus haut dans l'analyse des notions, soit parce qu'il seroit superflu de se donner cette peine, & que ceux qui exigent qu'on la prenne, ne seroient pas plus disposés à se rendre après qu'on l'auroit prise, & harceleroient toujours en renouvelant les mêmes prétentions. Celui qui, bien qu'il sçut ce que c'est qu'un tout & ce que c'est qu'une partie, voudroit qu'on fit la comparaison de ces deux notions, & qu'on en déduisit la preuve de la majorité du tout, & de la minorité de la partie, ne mériteroit pas qu'on fût en sa faveur ce qu'il ne tiendrait qu'à lui de faire, ou plutôt ce qui seroit déjà tout-fait. Les Mathématiciens ont réservé le nom d'*Axiomes* pour le petit nombre de Propositions théorétiques indémontrables, qu'ils ont coutume de mettre à la tête des Elémens de leur doctrine, & que vous avez sans doute vues au commencement d'Euclide. On auroit tort de leur contester le nom d'*Axiomes*; mais ils ne sont pourtant tels que dans un sens relatif, & entant qu'ils servent de base à tout l'édifice géométrique; ce qui n'empêche pas, comme nous avons déjà eu plus d'une occasion de le remarquer,

qu'ils ne soyent denués de toute réalité, & ne se transforment même en contradictions formelles, dès qu'on veut réaliser les sujets auxquels ces Axiomes donnent des prédicats. Il est également vrai que le point géométrique n'a aucune dimension, & que ce point n'existe, ni ne sauroit exister. Si l'on perd de vue cette distinction, ces premières vérités géométriques deviennent des sources d'erreur en Métaphysique & en Physique. D'un autre côté, les Sciences qui diffèrent des mathématiques, ont leurs axiomes, qui n'en cedent, ni en simplicité, ni en évidence à ceux des Géometres, tandis qu'ils l'emportent par l'important privilege de la réalité. Trouveroit-on quelque difficulté à concevoir & à reconnoitre, qu'il est impossible qu'une chose soit *Et* ne soit pas en même tems; que ce qui arrive, ne sauroit arriver, sans qu'il y ait une raison pourquoi il est, *Et* pourquoi il est ainsi plutôt qu'autrement; que la perfection morale consiste dans l'accord des actions libres avec les actions naturelles, &c. Ces propositions, à la rigueur, sont plus évidentes que celles des Mathématiques; mais on a fort bien remarqué que ce qui faisoit recevoir celles-ci du premier coup & sans le moindre obstacle, c'est qu'elles n'influent point sur notre conduite, & qu'elles n'ont rien à démêler avec le cœur & les passions.

D.

D. Sont-ce là les seuls cas d'indémonstrabilité?

M. On peut ranger dans le même nombre tous ceux où deux idées confuses sont liées dans notre esprit d'une manière inséparable, de façon que l'une ne fauroit y être excitée sans amener infailliblement l'autre. L'existence d'un être quelconque, par exemple, suppose celle de l'éternité, quoique cette éternité soit inconcevable pour nous. S'il y a des êtres, il y en a toujours eu, & il y en aura toujours. La certitude de cet Axiome est égale à celle des premières vérités arithmétiques & géométriques. Il en est de même de ceux où le néant est le sujet de propositions, par lesquelles on affirme qu'aucune propriété réelle ne fauroit lui convenir, qu'il n'est le principe & la cause de quoi que ce soit. Quoiqu'il soit impossible de fournir les démonstrations des vérités de l'ordre de celles que nous venons d'indiquer, elles n'en ont pas moins le droit & la force d'entraîner notre consentement.

D. Les Axiomes sont des propositions théorétiques; il y en a sans doute de pratiques, qui sont de la même évidence?

M. Oui, & les Géometres les appellent *Demandes*. Quand il suffit de jeter les yeux  
sur

sur les termes qui servent à lier ensemble un sujet & un prédicat qu'il s'agit de réunir par quelque opération, ou manœuvre, & qu'on apperçoit que la chose est faisable sans la moindre difficulté, il seroit superflu de s'appesantir sur la maniere de la faire, & les Géometres sont fondés à vouloir qu'on les en dispense. Euclide, par exemple, met au nombre des Demandes les propositions suivantes: *Tirer une ligne droite d'un point quelconque à un autre point quelconque: Prolonger une ligne droite: Décrire un cercle d'un centre quelconque à un intervalle quelconque.* Il n'y auroit que la stupidité, ou l'esprit de chicane, qui pussent faire demander comment ces choses s'exécutent. Pour achever de sentir la différence des axiomes aux problemes, il n'y a qu'à comparer ces deux propositions: *Les cercles paralleles ont le même centre: & Tracer des cercles paralleles.* La premiere affirme que la chose est, & la seconde, qu'on peut la faire. Quand donc, à l'entrée d'une Science, il se présente de semblables notions qu'on peut regarder comme avouées par tous ceux qui ont les simples lumieres du bon sens, on peut les énoncer sans preuves; & partir de là pour démontrer les vérités théorétiques ou pratiques qui appartiennent à cette science. Pourroit-on contester par exemple, que *l'homme ne se détermine jamais que par des motifs,* & que  
pour

pour produire une détermination donnée, il s'agit de trouver les motifs suffisans? Cela est aussi évident que les premiers principes des forces & leur application dans la mécanique.

D. Voilà sans doute ce qu'il y a d'essentiel à observer sur les Axiomes & sur les Demandes.

M. Si vous voulez que nous n'omettions rien à cet égard, j'ajouterai encore que les Axiomes pourroient être multipliés à l'infini, en regardant comme tels toutes les propositions identiques, c'est à dire, non seulement celles qui sont formées de la répétition d'un même terme, comme *Dieu est Dieu, la vertu est la vertu*, mais celles dans lesquelles la même notion répond exactement au sujet & au prédicat. Tout être est ce qu'il est, c'est à dire qu'il a son essence invariable, & qu'on ne peut, ni affirmer qu'il soit un autre être, ni, ce qui reviendrait au même, lui attribuer quelque chose qui répugne à son essence. Il est égal de dire: *Un triangle est un triangle; un triangle est un espace renfermé par trois lignes qui se coupent en trois points: un triangle n'est pas un quarré, ou n'a pas quatre angles*. Les propositions qui affirment qu'une chose est ce qu'elle est, & celles qui nient qu'elles soyent une autre chose, appartiennent de plein droit à la classe des axiomes. Et quand une  
fois



fois les définitions sont conformes aux règles qui leur sont prescrites, elles peuvent tenir lieu d'axiomes, puisqu'elles sont des propositions identiques, & qu'elles représentent l'essence même du sujet. Qu'est ce qu'une figure régulière? C'est *une figure qui a les côtés égaux & les angles égaux.* Servez-vous de cette notion comme d'une définition, ou faites en un axiome; c'est la même chose. Renversez-la même, & sa force axiomatique n'y perdra rien. *Toute figure dont les angles & les côtés sont égaux, est une figure régulière.* On ne sçauroit trop multiplier & simplifier les routes qui menent à l'évidence.

D. Il seroit bien à souhaiter que tout fût applani, & que nos connoissances théorétiques & pratiques se transformassent en autant d'Axiomes & de Demandes. Je retracte pourtant ce vœu, de crainte qu'il ne soit hazardé, téméraire, L'intention de l'Auteur de notre être a été de nous donner le degré de lumieres dont nous jouïssons, & il a joint aux facultés propres à l'augmenter les moyens qui répondent à l'exercice de ces facultés. Notre bonheur consiste dans les progrès, tant à l'égard des lumieres qu'à l'égard des vertus. Elevés tout d'un coup au plus haut période auquel nous puissions atteindre, nous en aurions été réellement beaucoup moins heureux. Il en est  
comme

comme d'un homme qui naît au sein d'une opulence dont il méconnoît le prix : son fort n'est il pas fort inférieur à celui d'un homme qui acquiert successivement des biens, dont chaque accroissement est pour lui un sujet de satisfaction? Tout est donc bien à cet égard comme à tout autre; & les plaintes ne viennent que de ce que nous ne connoissons pas nos véritables intérêts. Mais de quoi m'avise-je de vous endoctriner, tandis que je perds les momens précieux que vous accordez à mon instruction.

M. Il n'y a rien de perdu; & vous avez fort bien remarqué que nous ne pouvons avoir dans toutes les vérités à la recherche desquelles nous travaillons, autant d'axiomes, & même que nous ne devons pas le souhaiter. Voyons donc de quel ordre sont ces vérités qui demandent qu'on s'occupe de leur développement, & qui ne parviennent à l'évidence qu'après que ce développement est fait & bien fait. Vous comprenez sans doute que ce travail ne sauroit consister que dans la comparaison des choses inconnues avec les choses connues, continuée jusqu'à ce qu'il y ait une identité formelle entre les vérités les plus connues, ou les axiomes, & celles qu'on s'étoit proposé de découvrir. Le résultat de toute démonstration doit être énonçable en ces termes: *La vérité*  
cher-

cherchée & à présent trouvée, est aussi manifeste & aussi certaine que telle ou telle vérité que personne ne révoque en doute. Or les vérités cherchées sont de théorie, ou de pratique. Les premières sont dites des *Théoremes*, & les autres des *Problèmes*. L'égalité des angles alternes est un théoreme; la maniere de construire un triangle rectangle, ou celle de trouver une moyene proportionnelle entre deux lignes droites données, est un probleme. On appelle dans l'usage vulgaire *problématique*, tout ce qui est mis en question, & fournit matiere à controverse. Mais la précision philosophique n'admet au nombre des problemes que les questions dont la solution dépend de quelque travail, & n'existe qu'après qu'on s'est acquitté de ce travail. Les Projets de l'Abbé de *S. Pierre* étoient des problemes dont il prétendoit donner la solution, L'Emile de *M. Rousseau* fournit, selon lui, celle du probleme compliqué de l'éducation. Au contraire, dans son Discours sur les inconveniens des Sciences, il ne faisoit que démontrer un théoreme.

D. Ces distinctions sont sans doute d'une extreme importance; mais cette importance consiste, à ce que je crois, dans l'usage réel qu'on en fait, sans qu'il soit besoin d'employer les termes, & d'avertir à chaque nouvelle  
pro-

proposition qu'on avance, qu'elle est un Axiome, ou une Demande, un Théoreme, ou un Probleme. Cet apparat me paroît même suspect partout ailleurs que dans la Géométrie où ces expressions sont des termes techniques, appropriés à la Science même, dont ils ne peuvent plus être séparés.

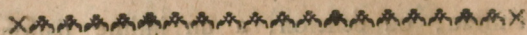
M. Il est certain que plusieurs Ouvrages auxquels on a cru donner un grand relief, & une autorité décisive en les écrivant dans la forme démonstrative, sont d'autant plus ridicules qu'ils n'ont que la forme, sans que le fond s'y trouve. C'est le Baudet en habit de Docteur. Il demeure néanmoins vrai que les Ouvrages philosophiques proprement dits, où il est uniquement question de présenter les vérités de la Philosophie en général, ou de quelcune de ses parties, dans leur ordre, & surtout dans leur liaison, ne sauroient être écrits que suivant la méthode qu'on appelle scientifique. M. *Wolf* en a donné le modele dans ses Ouvrages Latins; mais il en a été de ce modele comme de celui des Géometres: on en a abusé pour mettre au jour des productions ridicules. Un bon Peintre peut-il empêcher des Barbouilleurs de faire de mauvaises copies de ses plus beaux Ouvrages? Tout ce dont on peut se dispenser dans les

Ecrits scientifiques, c'est de l'usage des termes sur lesquels vient de rouler notre Entretien. Les Géometres y joignent ceux de *Corollaires*, ou *Scholies*, par où ils entendent ce que les Logiciens appellent des *conséquences immédiates*. Ce sont des propositions qui découlent des vérités qu'on vient d'établir, & qu'on se dispense d'en déduire d'une manière démonstrative, soit parce que leur descendance, pour ainsi dire, saute aux yeux, soit parce qu'on n'en a pas besoin pour la suite, & qu'elles sont simplement consignées dans l'endroit, où'on les place, pour servir aux fins & usages qui pourront se présenter.

D. On peut abuser des meilleures choses. Cependant l'ordre & la distinction sont difficilement poussés trop loin, & surtout dans l'étude des Sciences. Les biens temporels peuvent être accumulés & entassés, sans faire trop d'attention à la diversité de leur prix; il suffit, que chacun ait le sien, & qu'il y ait des occasions de s'en servir. Mais, dans les richesses de l'esprit, dans le trésor de la science, le prix de chaque chose dépend exactement de la connoissance qu'on a de ce prix, parce que ce n'est qu'au moyen de cette connoissance qu'on peut les subordonner, & en former une chaîne, ou une échelle, dont chaque  
anneau;

anneau, ou échelon, a un intime liaison avec celui qui le précède & avec celui qui le suit. Par malheur ce qu'on appelle savoir dans la plupart des cerveaux, n'est qu'un entassement où tout est jetté pêle - mêle, de maniere qu'on ne sçait ni combien l'on possède, ni ce qu'il vaut, ni ce qu'on en peut faire.





## ENTRETIEN X.

*Des diverses relations qu'ont entr'elles  
les Propositions Logiques.*

LE MAITRE.

**A**près avoir fait une digression utile, & même indispensable, sur les propositions géométriques, nous reviendrons à celles qui sont du ressort de la Logique, & nous les examinerons sous les divers points de vue qui sont en quelque sorte de l'invention des Logiciens. C'est ici une de ces discussions que l'on taxe d'inutilité, & même de subtilité. L'Auteur de l'*Art de Penser* n'a pas fait difficulté de dire que ceux qui voudroient en omettre la lecture, pouvoient le faire. Cette idée n'est assurément gueres philosophique; & ne s'accorde pas avec celles de chaîne & d'échelle dont nous nous servions en finissant notre dernier entretien. Dira-t-on qu'il est indifférent que dans une chaîne il y ait quelque anneau brisé, ou dans une échelle quelque échelon rompu? Ou bien, s'il s'agissoit d'aller d'un lieu dans un autre, pourroit-on dispenser celui qui fait cette route, de quelque portion de la route, sous prétexte qu'elle seroit fablonneuse ou fangeuse? Que dans des livres de pur

de pur amusement, ou de tout autre genre, on faute certains endroits qui ennuyent, & auxquels on ne prend aucun intérêt, à la bonne heure; l'inconvénient est nul, ou du moins léger. Mais ici toute omission est non seulement nuisible, mais rend inutile tout ce qui a précédé & tout ce qui doit suivre; en sorte qu'on pourroit appliquer ici le mot de l'Apôtre: *Celui qui pêche en un point, pêche en tout.* Celui qui laisse à l'écart une doctrine philosophique, au moins dans un vrai système de cette Science, renonce à la possession de l'ensemble; & c'est cet ensemble qui fait le Système, qui constitue la Science. Il est bien surprenant que des gens éclairés puissent raisonner d'une manière aussi inconséquente.

D. Si vous avez pour but dans ces réflexions de prévenir l'ennui ou le dégoût de ma part, elles sont superflues. Assuré que tout ce que vous me proposerez fait partie de la vraie science, rien ne m'y paroîtra petit & indigne d'attention. Ceux qui osent qualifier ainsi l'examen de ces matières, sont livrés eux-mêmes aux plus grandes petitesse, & passent leur tems à rien faire, ou à faire des riens. La journée la plus brillante du Courtisan n'est souvent qu'un tissu de miseres splendides: la journée la plus lucrative d'un avare aboutit à grossir une masse dont il ne fera jamais d'usage:



la journée la plus séduisante d'un Epicurien ne lui a souvent procuré que des plaisirs fugitifs qui seront suivis de longs repentirs. Au contraire, dans la seule étude qui mérite ce nom, dans la recherche de la vérité, quiconque suit la bonne route, ne sauroit faire un pas inutile; il va d'acquisition en acquisition, & de jouissance en jouissance. Voilà mes dispositions invariables; jugez après cela si je cesserai d'être un Disciple attentif, tant que vous voudrez bien être un Maître bien intentionné pour moi.

M. Je n'abuserai point cependant de votre louable ardeur; & pour tenir une espèce de milieu, qui ôte aux plaintes qu'on pourroit former sur ce sujet la moindre plausibilité, je resserrerai la doctrine des diverses espèces de propositions logiques, & ne me permettrai de détails qu'autant qu'ils conduiront à des objets intéressans.

On attribue l'*équivallence* aux Jugemens que nous formons, & aux Propositions qui les expriment, lorsque la même idée complexe leur répond, c'est à dire, que le sujet & le prédicat pris ensemble dans deux ou plusieurs propositions ont la même signification, la même étendue, & la même valeur. On peut en donner d'abord des exemples d'une simplicité frappante; comme quand on  
dit :

dit: *le Soleil éclaire la Terre, ou la Terre est éclairée par le Soleil; Dieu a créé le Monde, ou le Monde est l'ouvrage de Dieu.* Mais, quand même les termes seroient changés, & les idées modifiées par divers déguisemens, l'équipollence subsiste dès qu'on peut tirer le même sens de Propositions quelconques en apparence assez différentes. Les Poètes & les Orateurs sont remplis de semblables propositions. L'un dira: „On peut être véritablement à plaindre, rongé par mille soucis, déchiré par mille douleurs, dans les situations les plus brillantes„. L'autre s'exprimera en ces termes: „L'éclat des plus grandes dignités, les plus nombreuses possessions, les plaisirs multipliés & toujours renaissans, ne suffisent pas pour le véritable bonheur de l'homme„. Dans de semblables propositions il faut aller droit au sens, former les notions du sujet & du prédicat, les combiner: & si les combinaisons ne varient point les sens, c'est le cas de l'équipollence. Ce qu'il faut seulement observer encore à cet égard, c'est que dans les propositions conditionnelles, l'équipollence ne subsiste qu'autant que l'on conserve la condition. On ne sauroit dire: *La louange de Dieu est bienséante dans la bouche des hommes droits; & les hommes qui louent Dieu s'acquittent d'un devoir qui leur convient.* Il faut que ces hommes ayent la *droiture* en

partage, qu'ils foyent gens de bien, sans quoy les hymnes sont déplacés dans leur bouche. Ajoutons enfin que toute définition devient une proposition équipollente, quand on met la définition à la place du défini: La *Conscience est le jugement que les hommes portent sur la moralité de leurs actions*; ou bien, *Le jugement &c. est la Conscience.*

D. Cette opération qui met la définition à la place du défini, ou en général le prédicat à la place du sujet, ne donne-t-elle pas lieu à une nouvelle espèce de propositions?

M. Ouy, ce sont celles qu'on nomme *converses*. Vous venez de dire ce qui produit la *conversion* logique; c'est la substitution réciproque du prédicat au sujet, & du sujet au prédicat. *Dieu est un Etre souverainement parfait; l'Etre souverainement parfait est Dieu.* Quand on fait ainsi successivement deux propositions, la seconde est appelée la *converse* de l'autre. Ici, comme dans tout ce qui appartient aux Sciences, rien ne se fait sans principes & au hazard. Toute proposition n'est pas *convertible*. On ne sauroit dire: *L'Enéide est un Poëme; le Poëme est une Enéide. La neige est blanche; le blanc est de la neige.* Remarquons donc que le premier cas de la conversion est celui que nous avons déjà indiqué, & qui concerne la définition & le défini.

fini. *L'homme est un animal raisonnable; l'animal raisonnable est l'homme.* Ensuite tout attribut propre permet de convertir la proposition où il se trouve, parce qu'il ne convient qu'au sujet dont on l'affirme. *L'or est le plus pesant des métaux: Le plus pesant des métaux est l'or.* Les possibilités des modes sont dans le même cas, quand elles ne se trouvent que dans le sujet dont on parle. *Les Polypes (de M. Trembley) sont des animaux qui étant coupés en diverses bandes ou tranches se reproduisent, & recouvrent toutes les parties de l'animal complet. Les animaux, qui étant coupés, &c. sont des Polypes.* Les propositions conditionnelles ne sont convertibles qu'en laissant subsister la même condition, & en plaçant exactement dans la relation aux mêmes circonstances. *Une place prenable est une place assiégée suivant les règles de l'art, par de bonnes troupes munies de tout ce qui est nécessaire pour l'attaque: Ou, De bonnes troupes, (moyennant les conditions surdites,) prendront la place qu'elles assiègent, en supposant, comme on a coutume de le faire, qu'il n'y a point de place imprenable.* Il y a encore une manière de convertir les propositions où l'on affirme quelque chose d'un sujet, moyennant une condition ou détermination unique, c'est de faire de cette détermination le prédicat, & du prédicat, la détermination du sujet. Par

E 5

exem-

exemple, après avoir dit: *Les Rois qui aiment leurs peuples sont dignes de régner*; on peut également dire: *Les Rois dignes de régner sont ceux qui aiment leurs peuples.*

D. Me voilà donc au fait de l'équipollence & de la conversion: quelle doctrine nouvelle faites-vous succéder à celles-là?

M. Celle de l'*opposition*, qui nous fournira de plus grands détails, parce qu'il s'agit de démêler ici, comme dans bien d'autres occasions, la réalité des simples apparences. L'opposition vraie & réelle entre deux propositions n'a lieu, que quand l'une affirme positivement, précisément, & à tous égards ce que l'autre nie. *Dieu a créé l'Homme: Dieu n'a pas créé l'Homme. La piété est utile, & pour la vie présente, & pour la vie à venir. La piété n'est utile, ni pour la vie présente, ni pour la vie à venir. Pierre dort. Pierre ne dort pas.* Toute la différence entre de semblables propositions consiste dans l'affirmation & dans la négation; en sorte que, si elles sont exprimées suivant l'exactitude logique, la simple copule négative ajoutée à la seconde, constitue son opposition avec la première. Ainsi le sujet, le prédicat, la condition, & tout ce qui compose ces propositions, doivent demeurer dans la plus parfaite identité, si l'on veut que l'opposition subsiste: autrement elle s'affoiblit,

blit, & peut même cesser. *Dieu mérite nos hommages. Dieu ne mérite pas nos hommages.* Si dans l'une de ces propositions Dieu signifie l'Être souverainement parfait, & dans l'autre une fausse Divinité, ces propositions ne sont plus opposées, parce que leurs sujets diffèrent. *Dieu agrée le culte qu'on lui rend. Dieu rejette le culte qu'on lui rend.* S'il s'agit d'abord d'un culte pur, & ensuite d'un culte superstitieux, l'une de ces propositions ne répugne point à l'autre, vu la différence du prédicat. Il n'est pas moins évident, que lorsqu'on ne peut affirmer quelque chose d'un sujet que moyennant une certaine condition, & qu'après avoir exprimé cette condition dans l'une des propositions, on l'omet dans l'autre, il n'en résulte point d'opposition. *Les chefs-d'oeuvre des arts charment tous les hommes qui en apperçoivent les beautés. Les chefs-d'oeuvre des arts ne charment pas tous les hommes.* Il importe de conserver aux déterminations la plus scrupuleuse identité, de façon qu'on n'omette ni n'ajoute quoi que ce soit. Les expériences de physique sont généralement de semblables propositions déterminées & convertibles, pourvu que dans la conversion on ne change rien aux procédés, en vertu desquels l'expérience a lieu. Pourquoi a-t-on révoqué pendant quelque tems en doute la fameuse découverte de Newton, par rapport aux rayons colorés?  
C'est

C'est que ceux qui répétoient cette expérience, s'y prenoient mal, faisant plus ou moins qu'il ne falloit pour y réussir. Newton avoit dit: La décomposition des rayons dans leurs couleurs primitives existe moyennant A, B, C, D, c'est à dire, telles & telles opérations. Et l'on disoit, A, B, D, ou bien A, D, E, c'est à dire, des opérations dans lesquelles les conditions particulieres ne sont plus les mêmes, ne produisent pas la décomposition des rayons colorés. Les deux assertions étoient vraies. C'est ici une des sources les plus fécondes des disputes entre les hommes; ils croyent faire les mêmes choses, & trouvent des résultats différens. Qu'ils y regardent de plus près, & ils verront que cela vient de ce qu'ils font des choses différentes,

D. Je conçois qu'on ne sauroit être trop circonspect sur le jugement qu'on porte dans les cas qui se présentent comme opposés. Pour peu surtout que les sujets soyent étendus & compliqués, bien plus encore s'il y a des circonstances cachées & inconnues, on ne peut sans témérité décider de l'opposition d'après les apparences qui l'indiquent. Quand les Romains, par exemple, censuroient & condamnoient la conduite du Consul Fabius ils parloient de ce principe, qu'un grand Capitaine ne doit point perdre le tems en vains délais,

lais, & ils regardoient la manoeuvre de Fabius comme en opposition avec ce principe. Ils se trompoient cependant, puisque les délais de ce sage Général, bien loin de mériter l'épithete de vains, étoient le moyen le plus propre à se mettre à couvert des entreprises d'Annibal, comme l'événement le justifia.

M. L'application que vous faites de cette doctrine est très sensée, & confirme de plus en plus l'utilité de ces détails logiques, que les esprits superficiels méprisent, faute de pénétration & de solidité. Ce que je vais dire n'a peut-être pas des usages aussi marqués; mais, ne présentât-il que le mérite de la précision, cela suffit pour légitimer la place qu'il occupe. Les propositions opposées peuvent être *contraires*, ou *contradictoires*. On appelle *contraires* celle dont l'une affirme universellement, & l'autre nie universellement le même prédicat du même sujet, comme: *Toutes les Planetes sont habitables; Aucune Planete n'est habitable*. Cette différence est celle qu'on appelle de *qualité*. Si l'on joint celle de *quantité*, les propositions sont dites *contradictoires*. *Tous les animaux sont doués de sentiment: Quelques animaux ne sont pas doués de sentiment*. C'est donc dans cette double différence de quantité & de qualité qu'il a plu aux Logiciens de placer ce qu'ils nom-



nomment *contradiction*. Dans le langage ordinaire on se sert indifféremment des termes de *contraire* & de *contradictoire*, pour désigner une opposition réelle quelconque entre deux propositions. Et l'on ne s'avise gueres de démembrer, pour ainsi dire, cette opposition, en la considérant d'un côté sous un point de vue général, & de l'autre sous un point de vue particulier. Mais, comme ce démembrement ne laisse pas d'être une opération réelle, & qu'il en résulte de nouvelles especes de propositions, il convient de leur donner un nom à part: & voilà tout ce que les Logiciens ont prétendu.

D. Jusqu'ici toutes les oppositions que vous avez passé en revue, étoient réelles, en sorte que l'affirmation d'une proposition emportoit la négation de l'autre. Mais vous avez dit que certaines oppositions n'avoient pas la même réalité; & vous allez sans doute me les indiquer.

M. Oui; & ce sont plutôt des relations que des oppositions. Les deux especes de propositions qu'on a coutume de joindre aux contraires & aux contradictoires, pour achever l'énumération des propositions opposées, sont dites *subalternes* & *sous-contraires*. Les propositions subalternes sont celles qui sont comprises dans d'autres, c'est à dire, les particu-

ticulieres dans les universelles. Bien loin qu'il en résulte la moindre opposition réelle, la vérité de l'une des deux propositions, c'est à dire, de l'universelle, fait la vérité de l'autre, ou de la particuliere. *Tous les hommes sont mortels: Quelques hommes sont mortels.* Comment la mortalité pourroit-elle convenir au genre humain, si quelques individus en étoient exempts? Les propositions sous-contraires sont les propositions particulieres comprises dans deux propositions universelles opposées. *Quelques hommes sont vertueux. Quelques hommes ne sont pas vertueux.* L'opposition consistant en ce que lorsqu'une chose est, l'autre ne sauroit être, on voit bien qu'elle ne se trouve pas ici, puisqu'effectivement quelques hommes ont la vertu en partage, & quelques autres en sont privés. Mais quand est-ce que les sous-contraires peuvent être vraies l'une & l'autre? Quand elles sont subalternes de propositions universelles, qui ne doivent être, ni universellement affirmées, ni universellement niées. On ne sauroit dire: *Tous les hommes sont vertueux*, ni *aucun homme n'est vertueux.* Mais des deux subalternes; *Quelques pierres sont pesantes; Quelques pierres ne sont pas pesantes*, l'une est vraie & l'autre est fausse, parce qu'il est vrai que toutes les pierres sont pesantes, & faux par conséquent, qu'aucune pierre

pietre ne soit pesante. C'est donc de la connoissance qu'on a de la vérité des propositions universelles que dépend le jugement qu'on doit porter sur la réalité, ou sur la simple apparence, de l'opposition entre les propositions sous-contraires. Vous voyez donc encore une fois que, quand les sous-contraires peuvent être vraies l'une & l'autre, il n'y a plus entr'elles, aussi bien qu'entre les subalternes, qu'une simple relation. C'est ce que vous comprendrez encore mieux par la figure que je vais tracer sous vos yeux. Les quatre Lettres A, E, I, O, y désignent les quatre especes de propositions logiques; & pour plus de clarté, j'ai énoncé ces propositions mêmes.

A Tout

A  
Tous  
de m  
SUBALTERNES  
C  
I  
Quelle  
de  
D. Je  
logiques  
l'attribués  
de. Ces  
d'égaler  
donner un  
qui ne soit  
opérations  
lites, cela  
victorieux  
M. Fin  
tions qui  
Tom.

A	CONTRAIRES.	E
<i>Tout homme est mortel.</i>		<i>Nul homme n'est mortel.</i>

SUBALTERNES.	CONTRA DICTOIRES.	SUBALTERNES.
	CONTRA DICTOIRES.	

I	SOUS- CONTRAIRES.	O
<i>Quelque homme est mortel.</i>		<i>Quelque homme n'est pas mortel.</i>

D. Je ne vois pas pourquoi ces exercices logiques feroient moins estimés que ceux de l'Arithmétique, de la Géométrie, de l'Algebre, &c. C'est toujours une chose fort utile que d'aiguifer en quelque sorte l'esprit, & de lui donner une agilité, une souplesse, une adresse, qui ne sont pas moins avantageuses dans les opérations intellectuelles que les mêmes qualités, entant que corporelles le sont dans la vie commune.

M. Finissons en glanant quelques observations qui appartiennent encore au sujet que  
*Tom. II.* F nous



nous venons de traiter. Des propositions contraires indéfinies, c'est à dire, où l'on n'a pas exprimé les signes de l'universalité & de la particularité, peuvent être rendues contradictoires au moyen des signes de l'universalité & de la particularité. *Les hommes sont sages. Les hommes ne sont pas sages.* Il n'y a là que de la contrariété, mais on la change en contradiction, si l'on dit: *Tous les hommes sont sages. Quelques hommes ne sont pas sages.* Quelque legere que paroisse cette opération logique, il ne laisse d'en résulter, comme cela arrive presque toujours dans la doctrine qui nous occupe, des conséquences très dignes d'attention. L'essentiel pour les hommes qui discutent telles ou telles propositions, c'est de savoir s'il y a une véritable opposition entr'eux & ceux qu'ils regardent comme leurs Adversaires, ou un véritable accord entr'eux & ceux qui font profession de penser de même. C'est ce dont on ne sauroit être assuré qu'en remontant à la nature de la contrariété. Pour qu'elle ait lieu, il faut que ceux qui affirment & nient universellement la même chose, ne se relâchent de cette universalité dans aucun cas particulier, ni singulier. Si l'un dit que *tous les plaisirs sont dangereux*, & l'autre que *tous les plaisirs sont innocens*, il ne doit jamais arriver au premier de convenir que quelques plaisirs soyent innocens, ou qu'on puisse regarder

garder comme tel un plaisir singulier, comme celui de la table; & réciproquement le second doit maintenir qu'on ne rencontrera jamais, ni quelques plaisirs, ni un plaisir quelconque, dont l'innocence soit bannie. Ce n'est qu'après l'analyse des propositions universelles dans toutes les particulieres ou singulieres qui les composent, qu'on se trouve vis à vis, l'un de l'autre, à peu près comme deux Armées en bataille, où tous les soldats de l'une sont disposés à en venir aux prises avec tous les soldats de l'autre. Mais la paresse, l'orgueil, l'envie de disputer, font pour l'ordinaire qu'on engage la mêlée avant que d'avoir fait cet examen, & qu'après bien des combats, on trouve qu'on auroit pu se les épargner, puisque l'affirmation de l'un portoit seulement sur une partie de la proposition universelle controversée, & la négation de l'autre sur une autre partie de la même proposition.

D. Ces inconvéniens n'auroient pas lieu, si les disputes ne venoient du coeur & des passions vicieuses, beaucoup plus que de l'esprit & de l'unique passion qui devrait y présider, d'un vif desir de connoître la vérité, de s'éclairer & d'éclairer les autres.

M. Une nouvelle observation, qui tend toujours à nous faire juger de la véritable opposition, non d'une maniere, pour ainsi

F 2

dire,

dire, mécanique, & d'après la simple forme des propositions, mais par les idées mêmes, & suivant la nature des choses; c'est que deux propositions affirmatives peuvent être contraires, malgré l'absence de la particule négative, & même de toute négation. Il suffit que ces deux propositions affirment des choses incompatibles, de façon que si l'une est vraie, l'autre ne puisse l'être. *Dieu est souverainement juste. Dieu punit des Créatures innocentes.* Il y a là une contrariété formelle, la justice parfaite ne pouvant être conciliée avec la punition des innocens. De même: *Le Soleil est un globe de feu: Le Soleil est habité par des hommes tels que nous.* Le séjour & les habitans s'excluent réciproquement. C'est ici encore une grande source de méprises; on se partage en différentes routes, sans prendre garde, qu'on se tourne positivement le dos. Celui qui combat la Religion, est ennemi de la Société, quoiqu'il ne se déclare pas tel, ou même qu'il prétende en être l'ami, le bienfaiteur. On peut l'en convaincre, en prouvant que la Religion est le principal, ou même l'unique lien qui réunisse les hommes, & qu'en rompant ce lien, on les porte, ou du moins on les autorise à la violation de tous leurs devoirs.

D.

D. Si deux propositions affirmatives peuvent se contredire, en seroit-il de même de deux propositions négatives?

M. Oui, & il suffit pour cela qu'après avoir nié universellement dans l'une quelque prédicat d'un sujet, vous fassiez une proposition particulière qui nie une chose renfermée dans le prédicat opposé à celui que vous avez universellement nié. Soit la proposition: *Nul homme dans l'état naturel n'est plus grand qu'un autre.* Si elle est vraie, vous ne sauriez dire: *Quelque homme dans l'état naturel n'est pas égal à un autre,* puisqu'en niant de tout homme dans l'état naturel la supériorité ou l'infériorité respective, vous avez établi la proposition contraire, ou celle de l'égalité réciproque.

D. N'y a-t-il rien à dire sur les propositions singulieres?

M. Leur opposition est toujours équivalente à ce que nous avons nommé contradiction. Cela vient de ce que l'individu est considéré dans toute son étendue; ce qu'on affirme ou nie d'Alexandre, de Ciceron, &c. on l'affirme ou nie de ces personnages tout entiers. Quand donc je dis: *Alexandre a vaincu Darius; Ciceron a fait mourir Catilina,* c'est comme si je disois; Toutes les fois qu'on pense à ce Roi & à ce Consul, toutes les fois qu'on en parle,



on peut affirmer d'eux ces actions. Si donc je disois ensuite: *Alexandre n'a pas vaincu Darius: Cicéron n'a pas fait mourir Catilina:* c'est comme si je prétendois que dans quelque cas, & à certains égards, ces assertions peuvent être niées. J'aurois bien encore quelques remarques à faire sur les cas où les propositions indéfinies peuvent être rendues contradictoires, ou censées telles; mais je crois pourtant que c'est ici le lieu d'appliquer le mot: *Est modus in rebus.* En conservant des idées distinctes de ce que nous avons dit dans cet Entretien, vous en saurez assez sur le sujet dont nous avons été occupés. Prenez seulement bien garde à ne vous jamais tromper sur la nature & sur la réalité des oppositions. Pour dernière précaution, pour préservatif efficace, ne faites jamais consister l'opposition que dans la répugnance proprement dite, dans la vraie incompatibilité. Et sentez que cette répugnance, cette incompatibilité, ayant leur fondement originaire dans l'essence même des sujets, ce n'est qu'autant qu'on connoit cette essence, qu'il est possible & permis de décider des répugnances, qui sont des sources incontestables d'opposition. *La matiere est étendue, mobile, divisible, figurée, &c. La matiere pense.* Ces deux propositions sont opposées, si la pensée est incompatible avec les propriétés essentielles de la matiere; mais elles ne le sont

font pas, si cette incompatibilité n'a pas lieu. Les hommes sujets à tomber dans les deux extrémités opposées en donnent ici un exemple fréquent & frappant. Ils digèrent des absurdités dans lesquelles la contradiction faute aux yeux, & ils rejettent comme impossibles des choses qui sont simplement inconcevables pour eux, faisant ainsi de leur génie étroit la mesure des possibilités & des réalités. Il n'y a de vraie contrariété ou contradiction, que là où il y a une répugnance proprement dite: & réciproquement, s'il conste que des propositions soyent contraires ou contradictoires les unes aux autres, leur répugnance est décidée.

D. Voilà bien des obstacles dont il faut se débarrasser avant que d'être un peu à son aise dans la route de la vérité.

M. Il semble que celui qui nous y a placés ait pris plaisir à multiplier ces obstacles, à semer cette route de ronces & d'épines; ou, pour parler d'une manière plus conforme aux saines idées qu'une créature raisonnable doit avoir de l'Auteur de son être, Dieu a eu des raisons dignes de lui de nous placer dans la situation où nous nous trouvons, & de *livrer* plutôt le monde à nos disputes, comme s'exprime le Sage, que de l'offrir à nos connoissances. Cependant ce sont les hommes qui ont empiré manifestement cette situation; ce sont

eux qui ayant été créés droits, se sont égarés dans une multitude de vains raisonnemens; ce sont eux, qui se disant sages sont devenus fols. Rien de plus méprisable que cet art sophistique qui a tenu si longtems lieu de Philosophie. Les subtilités ridicules de la scholastique semblent n'avoir disparu que pour faire place aux subtilités infiniment plus dangereuses des prétendus Philosophes de nos jours. Les premières au moins ne faisoient qu'embrouiller l'esprit, au lieu que celles-ci gâtent le coeur.

D. Détournons nos regards de dessus un tableau vraiment déplorable, & achevons, s'il vous plait, notre revue des propositions.

M. On appelle *cryptique*, celle dont la forme souffre quelque déguisement, qui la rend méconnoissable au premier coup d'oeil. C'est ce qui a principalement lieu dans les cas suivans. 1) Quand on n'apperçoit pas d'abord quel est le sujet, & quel est le prédicat. *C'est au jeu que l'on voit les plus grands coups du sort.* Cela peut s'exprimer également en disant: *Les plus grands coups du sort arrivent au jeu: & le jeu est l'occasion de voir les plus grands coups du sort.* 2) Quand l'affirmation ou la négation ne se présentent pas sensiblement. *On ne perd rien avec les honnêtes gens. On perd son tems à servir les mechans.* La première de ces propositions est affirmative, & la

& la seconde négative, malgré les apparences du contraire. 3) Quand l'universalité & la particularité ne sont pas désignées par leurs signes. *Les hommes ont de l'amour propre. Les Voyageurs sont menteurs.* Dans la première proposition il s'agit de tous les hommes: & la seconde, quand même elle s'étendrait au plus grand nombre des Voyageurs, ne les comprend pas tous. Enfin 4) quand il est douteux si la détermination doit être rapportée au sujet ou au prédicat. *Les biens, quand on les a mal acquis, sont funestes à ceux qui les possèdent.* La détermination *mal acquis* peut s'appliquer & aux possesseurs, & aux biens mêmes. C'est au bon sens encore plus qu'aux règles, à diriger dans l'explication de ces petites énigmes, qui ne méritent pas de nous arrêter plus longtems.

D. Ainsi vous avez tout dit, & je n'ai plus qu'à vous remercier de votre complaisance.

M. J'ai encore quelques momens d'attention à vous demander, afin de vous mettre au fait de la distinction entre les propositions *simples* & les propositions *composées*. Les premières sont celles qui n'ont qu'un sujet, & un prédicat: *L'envie est la vermine des os. L'orgueil précède l'écrasement.* On appelle au contraire *composées* les propositions, qui

ont un sujet & plusieurs prédicats, ou plusieurs sujets & un prédicat, ou plusieurs sujets & plusieurs prédicats. Donnons des exemples des trois cas. 1) *Dieu est la bonté, la sagesse, & la justice même.* 2) *Les grandeurs, les richesses, les plaisirs ne sauroient donner la santé.* 3) *La Tragédie & la Comédie peuvent instruire & amuser.* Les propositions composées sont encore dites *copulatives* ou *disjonctives*. Dans les premières les sujets & les prédicats sont liés ensemble; & la copule *Et* sert à cet usage. *Les doux propos & les tendres caresses ne procurent pas aux Epoux les alimens, les vêtemens, & les autres choses nécessaires à la vie.* Les propositions disjonctives indiquent deux ou plusieurs prédicats qu'on peut attribuer à un sujet, sans déterminer quel est celui qui lui convient. *L'amour est une passion délicieuse, ou un tourment affreux. Il fait jour ou il fait nuit.* Dans cette dernière proposition le sujet ne paroît pas, mais on le trouve, en disant: *Le tems où nous sommes actuellement appartient au jour ou à la nuit.* Pour que ces propositions soient exactes, il faut que l'énumération des prédicats soit complète. On ne sauroit dire: *Un Voyageur est dans quelque ville ou dans quelque campagne;* car il peut être au haut des Alpes, sur le Danube, sur la Méditerranée, &c. En parlant des  
Dilem-

Dilemmes nous reviendrons à l'exactitude requise dans les propositions disjonctives.

D. Avant que de nous séparer, je me rappelle ce que vous m'avez dit dans d'autres Entretiens sur l'usage des termes, & sur la nécessité d'employer toujours ceux qui sont les plus propres à exprimer nos idées. Il en est sans doute de même à l'égard des propositions; & l'on ne réussiroit pas dans leur construction, si l'on négligeoit de faire attention au nombre ou à la nature des termes qui y entrent.

M. J'avois d'abord eu dessein de renvoyer cette matiere à une autre fois; mais, puisque vous la mettez vous même sur le tapis, c'est une marque que votre attention n'est pas encore épuisée, & que vous voulez bien courir les risques de suivre jusqu'au bout ce que j'aurai à vous dire sur l'usage des mots ou des termes dans les propositions. D'abord, comme vous l'avez inlinué, il faut en déterminer le nombre, & se conformer au précepte suivant.

„Les propositions logiques ne doivent avoir,  
„ni plus, ni moins de termes qu'il ne leur en  
„faut, c'est à dire que ceux qui sont requis  
„pour désigner le sujet, le prédicat, les déter-  
„minations, s'il s'y en trouve, & la quantité  
„aussi bien que la qualité des propositions.,,  
*Toutes les Créatures intelligentes sont faites*  
*pour*

pour connoître Et pour aimer Dieu. Toutes les Créatures intelligentes qui se conforment aux volontés de Dieu, arriveront à la félicité qu'il leur destine. S'il s'agissoit de faire des propositions oratoires, poetiques, ou de tout autre genre que le genre logique, on a la liberté de les étendre & de les orner. „Les „ Créatures, diroit-on, à qui les lumieres de „ la raison servent de flambeau, & dont l'En- „ tendement peut s'élever aux connoissances „ les plus sublimes ne sauroient avoir d'autre „ destination que celle d'être absorbées dans „ une félicité digne de la grandeur du Dieu à „ qui elles doivent leur existence, & capable „ de combler l'immensité de leurs desirs. Ces „ mêmes Créatures, si, fideles à leurs devoirs, „ elles s'empressent à mériter la bienveillance „ du souverain Récompensateur, partageront „ pendant toute l'éternité sa gloire & son „ bonheur.

*Là de ce corps impur les ames délivrées,  
De la joye ineffable à sa source enivrées,  
Et riches de ces biens que l'oeil ne sauroit  
voir,  
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à  
vouloir.*

De

De ce Royaume heureux Dieu bannit les  
allarmes,

Et des yeux de ses Saints daigne essuyer les  
larmes.

C'est là qu'on n'entend plus, ni plaintes, ni  
soupirs:

Le coeur n'a plus alors, ni craintes, ni  
desirs.

L'Eglise enfin triomphe, & brillante de  
gloire,

Fait retentir le Ciel des chants de sa victoire.

Elle chante, tandis qu'esclaves désolés

Nous gémissons encore sur la terre exilés.

Près de l'Euphrate assis nous pleurons sur  
ses rives:

Une juste douleur tient nos ames captives.

Et comment pourrions-nous, au milieu des  
méchans,

O céleste Sion, faire entendre tes chants!

Helas! nous nous taisons; nos lyres dé-  
tendues

Languissent en silence aux saules suspendues.

Que mon exil est long! o tranquille Cité!

Sainte Jerusalem! o chere Eternité!

Quand



*Quand irai-je au torrent de la volupté pure  
Boire l'heureux oubli des peines que j'en-  
dure!*

*Quand irai-je goûter ton adorable Paix?*

*Quand verrai-je ce jour qui ne finit ja-  
mais?*

Ainsi s'expriment l'Eloquence & la Poësie; & j'ai cru que vous entendriez avec plaisir le ravissant morceau que ma mémoire vient de se rappeler; morceau où il est si aisé de reconnoître le Poëte le plus tendre & le plus harmonieux qui ait jamais existé, celui qui a le mieux peint tous les mouvemens d'un cœur en proie aux transports de l'amour humain, & ceux d'un cœur embrasé des flammes de l'amour divin.

D. Que de pareilles digressions sont propres à semer de roses une route dont vous ne vous contentez pas d'arracher toutes les épinés. Je sens toute la différence qu'il y a entre les propositions marquées au seul coin de la vérité, & celles qui portent d'autres empreintes plus façonnées. Mais me tromperai-je en disant qu'on n'a de véritable succès dans ces dernières qu'autant qu'on sçait bien s'acquitter des premières, ou même qu'on est consommé dans l'art de les produire. Il ne faut, ce me  
fem-

semble, jamais orner qu'un fond réel & solide : sans quoi il en est comme des plus belles broderies qui seroient faites sur des toiles d'araignées. Or c'est à quoi ceux qui se piquent de bien dire ne font pas toujours assez d'attention il n'ont pas assez appris à bien penser; & l'élegance, la pompe, & toutes les autres qualités de leurs discours ne font propres qu'à flatter l'oreille, ou à mouvoir l'imagination. C'est ce qu'un Poëte Latin appelle si heureusement *nugæ canoræ*. L'orgueil qui accompagne ordinairement ces talens qui, malgré leur éclat, ne font que des talens subalternes, acheve de prouver que les périodes les mieux arrondies, & les vers les plus coulans, ne font pas toujours épurés aux rayons du bon sens, & soumis aux règles indispensables d'une saine Logique. Au contraire la plûpart de ces Ouvrages font pleins de faux raisonnemens & d'erreurs dangereuses qui se propagent à l'aide des agrémens que les Lecteurs superficiels goûtent dans leur lecture.

M. La peinture que vous venez de faire de l'esprit & du goût qui dominant dans ce siecle, n'est par malheur que trop fidele; & c'est par ce moyen que les notions les plus saines, les plus salutaires à la Société, peuvent être défigurées au point de devenir des poisons je ne dirai pas subtils, car la subtilité même manque  
à ces

à ces préparations dangereuses, mais des poisons d'autant plus funestes que des Lecteurs de tout ordre s'en repaissent avidement. Y a-t-il, par exemple, une doctrine qui, traitée avec précision & sagesse, soit plus digne d'être présentée aux Princes & aux Peuples que celle de la Tolérance? Et y a-t-il un Ouvrage plus monstrueux, plus rempli d'idées confuses & incomplètes, de sophismes grossiers, de traits où la fausseté & la malice se donnent un secours réciproque, que le Traité sur la Tolérance qu'un Auteur plutôt fameux que célèbre a écrit à l'occasion de l'affaire des *Catholiques*? Peut-on concevoir un projet plus absurde que celui de vouloir établir d'une main la tolérance, & détruire de l'autre l'autorité du seul Livre qui puisse rendre les hommes tolérans, doux, humains, charitables? Mais il est aisé de sentir que la tolérance réelle & louable n'est ici qu'un prétexte, & qu'on vise à cette tolérance qui, envisageant tout d'un même œil, ouvre la porte aux écarts les plus scandaleux, aux honteux excès d'une licence effrénée. En réduisant de pareils Ouvrages à des propositions logiques, & en les dégageant des tous les termes superflus, on verroit le squelette le plus difforme, la chaîne d'idées la plus bizarre & la plus inconséquente. Mais revenons à des objets plus dignes de notre attention.

M.

D. Il e  
 d'ar  
 ment  
 de ces o  
 repren

M.  
 faoné,  
 précifit  
 ce propo  
 fervent à  
 elles rep  
 On quel  
 propo  
 minion  
 mètres  
 propo  
 Philofoph  
 confite à  
 doctrine.  
 vent le fer  
 de plus eff  
 les termes  
 de revenit  
 tion, &  
 blés ce  
 un que, e  
 on que de  
 l'homme  
 pas que les  
 Tom. I

D. Il est également utile de contempler les charmes de la vérité, & les traits hideux du mensonge. Mais, comme c'est au premier de ces objets que nos Entretiens sont consacrés, reprenons en le fil.

M. Quand on suit le précepte ci-dessus énoncé, quant au nombre des termes dont les propositions logiques doivent être composées, ces propositions sont dites *déterminées*; & elles servent à prouver que les jugemens auxquels elles répondent sont pareillement déterminés. On appelle au contraire jugemens *vagues* & propositions *vagues*, ceux auxquels ces déterminations manquent. Les Ouvrages des Géomètres ne sont autre chose qu'une suite de propositions déterminées; & le but que les Philosophes ne doivent jamais perdre de vue consiste à mettre la même précision dans leur doctrine. De tous les moyens dont ils peuvent se servir pour cet effet, il n'y en a point de plus efficace que de définir exactement tous les termes qu'ils employent. Il seroit superflu de revenir ici à l'importance des bonnes définitions, & aux avantages qui en résultent. Mais ce qui demande que nous y insistions un peu, c'est le double écueil contre lequel on peut donner en faisant usage des termes: l'*homonymie* & la *synonymie*. Vous n'ignorez pas que les langues se sont formées peu à peu;

Tom. II. G & que

& que ce ne font pas des Philosophes qui ont présidé à l'introduction des mots & au tour des phrases. Les loix de la parole ont été l'ouvrage du vulgaire, le hazard les a dictées; & ce tyran qu'on nomme l'usage, leur a donné l'autorité dont elles ont joui, ou la leur a fait perdre. Ce n'est pas qu'il n'y ait un fond philosophique dans le langage, & que la Grammaire ne soit, comme la Géométrie, une Logique anticipée, qui instruit l'esprit humain à faire par regles ce qu'il ne faisoit que par routine, à démêler l'origine de ces regles, & à la trouver dans sa propre nature. Mais cela n'empêche pas que, sur un fond naturel & invariable, on n'ait bâti quantité de bizarreries & d'irrégularités, dont les hommes ordinaires ne se mettent pas en peine, contents de parler comme ils pensent, c'est à dire, d'une maniere confuse & peu suivie. Il n'en est pas de même des Philosophes, qui comme les Géometres ont toujours le compas & la regle en main, pour s'assurer que leurs idées sont exactement déterminées, & que leurs expressions répondent à leurs idées. Or c'est ici qu'ils rencontrent en leur chemin les deux obstacles que nous avons indiqué, & qu'il s'agit de considérer de plus près.

D. Les noms que vous leur avez donné me font présumer qu'ils consistent, l'un à  
em-

employer le même mot pour exprimer diverses idées, l'autre à attacher une seule idée à plusieurs mots.

M. C'est cela même, & vous devez voir d'un coup d'œil tout le désordre qui ne sauroit manquer d'en naître. Dans le cas de l'homonymie, si deux propositions ont le même terme pour sujet, on s'imagine qu'elles sont les mêmes, ce qui n'est pas fondé dès que l'une des ces propositions prend le terme qui y sert de sujet, dans un sens, & l'autre dans un autre. Deux personnes peuvent dire que *l'honneur est plus cher que la vie*, & tenir une conduite très différente dans des cas qui, suivant l'une, intéresferont l'honneur, tandis que l'autre les regardera comme n'ayant aucune relation avec l'honneur. Le vrai Chrétien, ou même l'homme sensé, fera consister l'honneur dans la probité, la décence, la fidélité à remplir ses engagements; tandis que le mondain prétendra qu'il est d'un homme d'honneur, de payer seulement les dettes du jeu, & de se couper la gorge pour un mot ou un simple geste. On sent bien que cette différence totale dans l'idée du sujet en met une semblable dans les propositions. Il en est de même lorsque la différence concerne le prédicat. *La piété porte à des actions pleines de zèle*. Cette proposition, dans la bouche de l'un, peut signifier un caractère de tendresse

de bénéficence, de charité; dans celle de l'autre, tous les excès de l'emportement, toutes les fureurs de la persécution. D'où cela vient-il, si non de ce que le prédicat s'interprète d'une manière tout à fait différente. Voilà cependant des cas qui reviennent tous les jours, & dans la vie ordinaire, & dans les Sciences. On croit s'entendre & s'accorder, quoiqu'il n'en foit rien. Peut-être qu'on dira que le plus souvent ce seroit un bien, & que les hommes ne sont déjà que trop portés à s'échauffer & à disputer. Mais d'un côté ce bien n'est qu'apparent, puisque l'erreur mène tôt ou tard à des conséquences pernicieuses, & elle est en général destructive des Sciences; tandis que d'un autre côté, à la faveur de ces mots qui ont un double sens, on a introduit un monstre odieux & dévorant. Je pourrois emprunter les traits de la Poësie pour vous le dépeindre, & rapporter ici une partie de la Satire véhémante que le Législateur de notre Poësie a fait contre l'Equivoque. Y a-t-il en effet rien de plus dangereux que de faire adopter quelque proposition à un autre, en la concevant dans des termes auxquels on fait qu'il attache un certain sens, tandis qu'on l'entend d'une manière toute différente? Peut-il rester quelque vérité dans les discours, quelque fureté dans les engagements, quelque dogme dans la Morale, si l'on est en droit de tendre de tels

de tels pièges, & de creuser de tels précipices? Je ne m'étens pas davantage là dessus, soit parce qu'il est tems de mettre des bornes à cet Entretien, soit pour ne pas passer de la Logique à la Morale, du ressort de laquelle est principalement cette Question.

D. Il ne nous restera donc à parler que de la Synonymie. Cette matiere se présente à mon esprit sous une idée riante, parce qu'elle me fait penser à un des Ouvrages que j'ai lûs avec le plus de plaisir, c'est celui de l'Abbé *Girard* sur les *Synonymes*. Je ne l'ai jamais achevé, (car j'en ai fait plus d'une lecture,) sans avoir du regret à sa briéveté, & sans souhaiter qu'on pût fournir l'énumération complete de tous les cas de la Synonymie. Mais cette tâche est bien difficile: il faut une délicatesse, un tact de l'esprit, pour m'exprimer ainsi, qui est une des qualités les plus rares, parce que bien loin de s'allier avec la plupart des autres qualités de l'esprit, ou d'en résulter, elle les exclut, ou reçoit d'elles l'exclusion. J'ai trouvé dans l'*Encyclopédie* divers Articles qui sont des imitations des *Synonymes* de l'Abbé *Girard*; mais qu'ils sont foibles en comparaison, & que les nuances y sont mal habilement tracées! L'objet de la Logique ne s'étend pas sans doute si loin; & il n'y est question que de fixer les termes de maniere



qu'on soit assuré que, toutes les fois que le même terme revient, il répond précisément à la même idée.

M. Oui; le Logicien s'interdit ici la licence qu'il ne blâme point dans d'autres genres, où elle est non seulement permise, mais même nécessaire. Un Orateur ayant à parler de Dieu, variera sans cesse les tours, & dira que c'est l'Être supreme, le Maître du Monde, l'Arbitre de nos Destinées, l'Intelligence supreme, la Cause première, ou avec l'Écriture, l'Éternel, le Dieu fort, le Dieu des Armées, &c. Tout cela, en faisant du plaisir à l'Auditeur, ne lui cause aucun embarras: il ne perd point de vue l'objet qu'on veut lui présenter, & il l'envisage sous différens aspects qui concourent au but de l'Eloquence, à augmenter la force des impressions que le discours doit produire. Mais, dans un Traité de Théologie naturelle écrit philosophiquement, le seul mot de DIEU revient toujours, & dût-il revenir des milliers de fois, il n'est jamais fastidieux. On seroit aussi peu fondé à prétendre qu'un autre lui soit substitué qu'à exiger du Géometre qu'il dise tantôt un cercle, tantôt un rond, tantôt une figure circulaire &c. La raison en est aisée à comprendre. L'esprit tout occupé de la recherche de la vérité, va droit à son but; & s'il faloit qu'il s'arrêtât pour

exa-

examiner un nouveau mot qui se présente, & voir s'il se rapporte à une nouvelle idée; ou s'il ne fait qu'exprimer une idée qui a déjà paru, cela feroit le même effet que les pommes d'or dont Atalante se feroit pour amuser ceux qui vouloient la devancer à la course. Mais, lorsqu'en examinant les doctrines des divers Philosophes, on recherche s'ils ont pris des mots différens dans le même sens, ce travail est utile pour se faire de justes idées des systemes, & attribuer positivement à chacun ce qui lui convient. Une personne peu versée dans l'histoire des découvertes modernes, qui liroit dans un Livre que *le Calcul différentiel sert à déterminer les tangentes*, & dans un autre, que la *méthode des fluxions* est employée à la même détermination, pourroit s'imaginer que ce sont deux théories différentes, au lieu qu'il s'agit d'une seule & même théorie, qui ne porte deux noms différens, que parce qu'ils lui ont été donnés par ses deux Co-Inventeurs, Leibnitz & Newton. En général toutes ces propositions dans lesquelles la diversité des termes n'empêche pas l'identité des idées, sont elles-mêmes dans le cas de l'identité. La sagesse, la vertu, la piété d'un côté, le contentement, le bonheur, la félicité de l'autre, sont des sujets & des prédicats, dont les combinaisons quel-

conques formeront toujours les mêmes propositions. Mais en voilà, sinon trop, au moins tout autant qu'il en faut, pour n'omettre rien d'essentiel sur la seconde opération de l'ame, celle qui consiste à former des jugemens, & à les énoncer par des propositions. La troisieme nous conduira au *non plus ultra* de l'exercice de nos facultés intellectuelles, à l'art de raisonner & de démontrer.



EN-

## ENTRETIEN XI.

*Sur l'art des Syllogismes réguliers.*

LE MAITRE.

**D**e toutes les carrieres la plus belle, la plus noble, la plus digne de l'homme, c'est celle du raisonnement. Envain se glorifie-t-il de tous les avantages que la Nature ou la Fortune peuvent lui procurer: cela ne fait pas l'homme; ce n'est tout au plus qu'une belle Idole, pompeusement décorée. Cet extérieur ressemble à celui d'une montre dont la boëte seroit de la plus grande magnificence, tandis que les rouages & les ressorts ne vaudroient rien. Ici, comme dans la Religion, tout dépend de l'homme intérieur. Ce n'est qu'à mesure que l'Entendement se développe, & à proportion du degré de perfection auquel il parvient, qu'on légitime ses prétentions à la qualité d'homme, & que cette qualité devient une dignité, & même la plus élevée de toutes. Qu'un Monarque dans toute sa gloire, avec toute sa puissance, déraisonne: on ne sauroit contester la supériorité qu'a sur lui quiconque raisonne mieux que lui: au lieu qu'en vain ce Monarque voudroit tirer avantage de toute autre prérogative. Voyez donc, mon cher

G 5

dis-

disciple, si vous ne vous sentez pas enflammé d'un redoublement d'ardeur, en pensant qu'après avoir appris à former des idées qui soyent dignes de ce nom, après avoir vû comment de la combinaison de ces idées on formoit des propositions, vous allez tirer de l'assemblage de ces propositions des conséquences, ou conclusions, qui ne sont autre chose que les vérités, de la recherche & de la découverte desquelles la Philosophie fait son objet capital, ou plutôt unique.

D. Vous me connoissez assez pour savoir que j'ai plus besoin de frein que d'aiguillon. Dans mes transports je voudrois pouvoir m'élaner tout d'un coup au bout de la carriere, & m'absorber dans la source du vrai qui est en même tems celle du bon. Mais, me rappelant bientôt ma condition & les limites étroites dans lesquelles il a plu à l'Autheur de mon être de me rappeler, je réprime tout desir téméraire, je m'abstiens de tout effort inutile, & par là même blâmable. Trop heureux de pouvoir, à l'aide d'un guide tel que vous, avancer sans interruption dans une route où il s'agit moins d'aller vite que d'aller sûrement. C'est ici, ce me semble, l'endroit décisif par rapport à cette sûreté; elle tient uniquement à la maniere de raisonner, aux règles sur lesquelles l'opération du rai-

raisonnement est fondée, à la connoissance distincte & à l'observation exacte de ces règles. Que les hommes dans le cours ordinaire de la vie se passent de ce secours, je n'en suis pas surpris; il n'est pas à leur portée: & tout ce qui en arrive, c'est qu'ils raisonnent, tantôt bien d'après quelques principes que l'Expérience leur fournit, & que la Logique naturelle applique comme elle peut, mais tantôt & plus souvent mal, parce que ces applications ne peuvent jamais être que des tâtonnemens, & deviennent aisément des aberrations. Encore un coup, il faut que cela soit ainsi; & vouloir y remédier; se proposer d'apprendre au genre humain à raisonner; ce seroit une vision de Chevalier errant. Mais que des gens qui parlent de Sciences, qui prétendent en posséder, & qui se mêlent d'en enseigner de vive voix ou par écrit, sautent à pieds joints, si j'ose m'exprimer ainsi, par dessus l'art de raisonner, ignorent les règles de cet art, & les méprisent; ou qu'après avoir fait à l'entrée de leurs études un Cours de je ne sçai quelle Logique, aussitôt oubliée qu'apprise, parce qu'elle n'avoit jamais été véritablement apprise, ils n'y pensent non plus qu'aux langes de leur berceau, c'est ce qui est inconcevable. J'aurois autant voir un homme lourd & cagneux qui entreprendroit de danser sur la corde, de voltiger sur un fil d'archal. Si les  
cku-

chutes qu'on fait en raisonnant étoient aussi douloureuses que celles d'un Saltimbanque qui perd l'équilibre, on y regarderoit de plus près; mais, comme il n'en coûte rien de mal raisonner, & que la foule des mauvais raisonneurs est si grande qu'il est aisé de s'y confondre, l'Empire des Sciences est aussi rempli de cette vile engeance que la Société de fainéans & d'escrocs. Des-Cartes ne fut point un Chevalier errant, lorsqu'il invita les Philosophes à faire usage de leur raison, à voir & à juger par eux-mêmes, afin de ne se rendre qu'à ce dont l'évidence leur seroit suffisamment connue. Mais cet homme incomparable, après avoir donné une règle aussi importante, fut le premier à la violer, & à s'enfoncer dans des hypothèses remplies d'erreurs palpables, de vraies chimères, dont la moindre exactitude logique l'auroit préservé. D'où cela pouvoit-il venir, sinon de ce que cette exactitude ne lui étoit pas assez connue, ou de ce qu'il n'en sentoit pas tout le prix? Et en serons-nous surpris, puisque, malgré les progrès qu'on a fait à cet égard, nous voyons tous les jours les Philosophes qui tiennent les premiers rangs, proposer des doctrines où l'art d'imaginer triomphe à la vérité, mais où celui de raisonner est véritablement foulé aux pieds. Mais je m'ingère à prendre de nouveau la parole, & à consumer le tems que

que vous voulez bien employer à mon instruction.

M. Il ne sera point perdu, tant que vous l'employerez comme vous venez de le faire. Mais, puisque vous voulez que nous nous en tenions aux matieres qui ont occupé jusqu'ici nos Entretiens, & que nous en suivions l'ordre avec précision, je vais entamer tout de suite celle des Syllogifines, sans me croire obligé de vous rappeler ce que nous avons déjà dit\*) sur la troisieme opération de l'ame en général. Lorsque nous ne voyons pas si deux idées, exprimées par deux termes, ont entre elles un rapport qui nous autorise à affirmer l'une de l'autre, ou une répugnance qui nous oblige à nier l'une de l'autre, nous cherchons une troisieme idée, plus générale, & qui ait quelque chose de commun avec les deux premières, ou du moins avec une d'elles. Quand nous découvrons successivement le rapport de ces deux idées à la troisieme, nous concluons affirmativement; quand il n'y en a qu'une qui ait ce rapport, & qu'il ne se trouve pas dans l'autre, nous concluons négativement. Tout dépend donc de trouver cette troisieme idée qui sert de mesure ou de principe; de faire la comparaison des deux autres avec elle d'une maniere exacte; & de tirer la conséquence qui nait, en quelque sorte d'elle-même.

Il s'a-

\*) Voy. Tom. I. p. 210. & suiv.



Il s'agit donc d'exposer l'art qui dirige cette opération. On sent bien qu'il ne s'agit que de la forme; la matiere, c'est à dire, les propositions qui servent de principes, ne peuvent être employées que par celui qui les connoit, & leur connoissance dépend de l'expérience ou des instructions quelconques qu'on a reçu. Cela est commun à tous les arts; ils fournissent les régles, mais on ne peut s'en servir qu'après s'être procuré les matieres auxquelles elles sont applicables.

D. Je compte que tout ce que j'ai déjà vu, lu, & entendu, me fournira un bon nombre de ces principes; mais je sens que c'est à l'art de raisonner qu'il faudra recourir pour s'assurer qu'ils sont vrais, ou pour les rectifier, s'ils en ont besoin. J'attens donc avec impatience les détails de cet art.

M. L'espece de discours qui met le raisonnement en forme, & en énonce distinctement toutes les parties, se nomme *Syllogisme*. Tout Syllogisme est composé de trois propositions, formées par la diverse combinaison de trois termes. Dans les deux premières propositions il y a un terme qui est répété: il disparaît dans la troisième qui se forme par la réunion des deux autres termes.

Toutes

Toutes les *vertus* sont estimables.

Or la modestie est une *vertu*.

Donc la *modestie* est estimable.

Il est aisé de comprendre qu'il ne fauroit y avoir que trois termes dans un Syllogisme. Car de la comparaison d'un terme avec un autre, d'A avec B, & ensuite de celle d'un troisieme avec un quatrieme, de C avec D, il ne fauroit rien résulter. Pierre ressemble à Paul. Jacques ressemble à André. S'enfuit-il de là que Pierre & Jacques se ressemblent, ou ne se ressemblent pas?

D. C'est donc dans les deux premieres propositions qu'est le germe de la troisieme, & la raison de sa validité.

M. Oui; & les Logiciens les nomment *prémiffes*, pour marquer qu' on les envoie, pour ainsi dire, à la découverte de la vérité, afin que, sur leur rapport, ou décide. La troisieme proposition, où cette décision est exprimée, se nomme *Conclusion*. Le terme qui revient deux fois dans les prémiffes, s'appelle *terme moyen*; & ceux qui lui ont été successivement comparés, sont dits *extremes*. Quand la double comparaison est faite, on n'a plus besoin du terme moyen; comme, quand on s'est servi d'une aune pour mesurer une piece d'étoffe, on la met de côté. Ainsi  
le ter-

le terme moyen ne sauroit entrer dans la conclusion, qui est formée par les deux extrêmes.

D. N'y a-t-il pas quelque dénomination particuliere qui soit propre aux deux termes que vous nommez extrêmes?

M. On appelle l'un le grand terme, ou terme *majeur*, & l'autre le petit terme, ou terme *mineur*. La raison qui engage à les distinguer ainsi mérite d'être connue & comprise. Toute proposition a un sujet & un prédicat, qui en font les deux termes. C'est au prédicat qu'on donne le nom de grand terme, tandis que le sujet porte celui de petit: & voici pourquoi. Le prédicat étant, généralement parlant, une qualité ou propriété qu'on affirme, ou qu'on nie du sujet, se prend dans un sens plus étendu, parce qu'il convient encore à d'autres sujets. Ainsi le prédicat a plus de grandeur, de capacité, pour ainsi dire, que le sujet. Quand, par exemple je dis: *Le Soleil est lumineux; l'eau est fluide; l'homme est mortel*; il y a, outre le soleil, d'autres corps lumineux, outre l'eau, d'autres matieres fluides; outre l'homme, d'autres animaux mortels. Vous comprenez donc à présent pourquoi & dans quel sens les deux termes extrêmes se distinguent en majeur & en mineur. Mais ce n'est pas tout: cette dénomination passe aux propositions du Syllogisme, dont

donc les d  
& la m  
majeur  
comparé  
voit le  
qui déci  
une mé  
jeur un  
& l'autre  
Un Logic  
sons qui  
En retr  
logique,  
muettes  
Qu'il ren  
de la co  
moyen e  
ou le pré  
est infail  
s'embarr  
seconde.  
D. Les  
doute au  
sons, prop  
M. Le  
ne peut va  
vertue ou  
ou par la  
gisme eff  
Tom. II

dont les deux premières sont dites la *majeure* & la *mineure*, à cause que dans l'une le terme majeur, & dans l'autre le terme mineur, sont comparés avec le terme moyen. Ce n'est point le rang qu'occupent ces propositions qui décide de leurs noms; & l'on commettrait une méprise grossière, en appelant l'une majeure, uniquement parce qu'elle est la première, & l'autre mineure, parce qu'elle est la seconde. Un Logicien doit toujours aller droit aux raisons qui servent de fondement à ses opérations. En jettant les yeux sur la conclusion d'un Syllogisme, il y voit le sujet qui en fait le premier terme, & le prédicat qui en fait le second. Qu'il remonte aux prémisses; celle où le sujet de la conclusion est comparé avec le terme moyen est infailliblement la majeure, & celle où le prédicat se trouve avec le terme moyen est infailliblement la mineure, sans qu'il faille s'embarasser laquelle est la première ou la seconde.

D. Les Syllogismes eux-mêmes ont sans doute aussi des dénominations, ou qualifications, propres à les distinguer?

M. Ils les tirent de leur conclusion, qui ne peut varier qu'à quatre égards: par l'universalité ou la particularité, par l'affirmation ou par la négation. On appelle donc Syllogisme *affirmant*, celui dont la conclusion est

Tom. II.

H

affir-

affirmative; Syllogisme *niant*, celui dont la conclusion est négative; Syllogisme *universel*, celui dont la conclusion est universelle; & enfin Syllogisme *particulier*, celui dont la conclusion est particuliere. Vous allez voir des exemples de tous ces cas dans l'exposition des Figures & des modes des Syllogismes.

D. Vous allez apparemment commencer par me faire connoître les Figures?

M. Oû; & il n'y a rien de plus aisé que de saisir ce qui fait tout à la fois leur fondement, & le principe général de leurs différences. Il n'y a que quatre combinaisons possibles du terme moyen avec le deux extrêmes. La premiere, la plus naturelle, & celle à laquelle on doit se borner, dès qu'on n'a que l'usage en vue, c'est de faire de ce terme le prédicat de la majeure, & le sujet de la mineure. Il peut aussi être prédicat dans les deux prémisses, sujet dans les deux prémisses, ou enfin sujet dans la majeure, & prédicat dans la mineure. De ces quatre Figures on supprime entièrement la dernière, parce qu'elle est trop forcée, & qu'on ne s'avise pas de raisonner ainsi. Restent donc ces trois autres, où je ne vois pas ce qui pourroit empêcher de reconnoître au premier coup d'œil, si un Syllogisme est dans la premiere, dans la seconde, ou dans la troisieme; puisque cela ne demande que

que deux observations très simples, l'une de découvrir le terme moyen, & c'est celui qui revient deux fois dans les prémisses; l'autre, de voir comment il est construit ou rangé, c'est à dire s'il est à la fin de la majeure & au commencement de la mineure, à la fin des deux prémisses, ou au commencement des deux prémisses.

D. Il ne s'agit donc que de connoître ce qu'on appelle les modes de ces figures.

M. Avant que d'en donner le détail, insistons encore sur le fondement de tous les Syllogismes, ou de l'art de raisonner en général. L'objet ne sauroit être plus important. Quand on ne connoit pas bien certains sujets, particuliers ou individuels, on cherche à les rapporter à des choses mieux connues, à les confronter avec des notions générales, sous lesquelles il paroisse qu'ils sont compris, ou dont on puisse s'assurer qu'ils sont exclus. Lorsqu'on a fait cette comparaison, on acquiesce à son résultat affirmatif, ou négatif. Mais d'où vient cet acquiescement? De ce qu'on a deux maximes distinctement gravées dans l'esprit, comme ne pouvant jamais nous induire en erreur, & servant au contraire à nous en préserver infailliblement. La première de ces maximes, c'est que tout ce qui convient à un genre, convient à ses espèces,

& que tout ce qui convient à une espece, convient aux individus qu'elle renferme. La seconde, c'est que tout ce qui répugne à un genre répugne à ses especes, & que tout ce qui répugne à une espece, répugne aux individus qu'elle renferme. Il s'ensuit de là que toutes les propositions fondées sur la premiere de ces maximes, sont dans le cas de l'affirmation, & toutes celles qui appartiennent à la seconde dans le cas de la négation, sans qu'on puisse le moins du monde révoquer en doute la légitimité de ces affirmations & de ces négations. Pour abrégé, on appelle ces deux maximes, *Dictum de omni*, & *Dictum de nullo*. Toutes les propositions tant catégoriques ou absolues, qu'hypothétiques ou conditionnelles, dépendent de là. On peut aussi étendre la force de ces principes aux définitions, & dire :

- 1) „ Quand le terme qu'on appelle défini „ convient à un sujet, la définition lui convient „ aussi toute entière; en sorte qu'il n'y a aucune „ marque énoncée dans cette définition, qui ne „ lui soit applicable.
- 2) Réciproquement, „ quand toutes les marques exprimées par la „ définition se trouvent dans un sujet, le terme „ dit le défini lui convient aussi.
- 3) Au contraire, ce à quoi le défini n'appartient pas, „ la définition entière ne sauroit lui convenir.
- 4) Enfin, ce à quoi ne conviennent pas „ toutes les marques énoncées par la définition,

„ ne

„ne fauroit être désigné par le défini.“ Il y a des conséquences ultérieures de ces règles; mais leur détail nous mèneroit trop loin. Il vaut mieux dire encore un mot des propositions *propres*.

D, Qu'entendez-vous par là?

M. Ce sont celles où le prédicat est une chose qui ne convient qu'à un sujet singulier. *Cicéron est l'auteur des Tusculanes. Christophe Colomb a découvert le nouveau monde. La Lune est le Satellite de la Terre.* De ces propositions *propres*, on peut former des Syllogismes *propres*, qu'il faut indiquer, plus pour ne rien omettre qu'à cause de leur utilité. *L'Auteur de Tusculanes a beaucoup de savoir Et d'éloquence. Cicéron est l'Auteur des Tusculanes. Donc Cicéron a beaucoup de savoir et d'éloquence.* On ne laisse pas de faire des usages intéressans dans certaines occasions de cette façon de raisonner. Pour prouver, par exemple, la divinité de la mission du Sauveur, on établit que le Messie devoit avoir tels & tels caractères: on fait voir qu'ils se trouvent en J. C. & on en conclut qu'il est le Messie. Mais au fond la majeure de ces sortes d'arguments est toujours équivalente à une proposition universelle. C'est comme si l'on disoit: *Quiconque est Auteur des Tusculanes, a beaucoup de savoir Et d'éloquence. Quiconque est*  
 H 3 *le Mes-*



le *Messe*, a tels & tels caractères. Cela nous ramene donc au *Dictum de omni* & *Dictum de nullo*, qui demeurent les fondemens uniques & inébranlables de tous nos raisonnemens. Et voilà pourquoi il ne fustit pas de combiner deux termes avec un troisieme pour arriver à une conclusion: il faut que cette combinaison soit telle que l'une ou l'autre des deux Maximes en question y ait été duement observée.

D. On peut sans doute indiquer les cas où cette observation manque, & qui sont par conséquent interdits?

M. Oûi; & d'abord, les deux prémisses d'un Syllogisme ne sauroient être deux propositions particulieres. Car de ce qu'on a comparé un terme avec une partie de quelque notion, & l'autre terme avec une autre partie de la même notion, il ne s'ensuit rien. *Quelques honnêtes gens sont riches. Quelques Médecins sont honnêtes gens. Donc quelques Médecins sont riches.* Il n'y auroit de force dans ce raisonnement qu'en posant d'abord que tous les honnêtes gens sont riches; car, s'il n'y en a que quelques uns, il se peut faire que les Médecins qui sont honnêtes gens, ne soyent pas du nombre des honnêtes gens qui sont riches. Au contraire, comme nous l'avons vu, on peut tirer une conclusion légitime de deux prémisses singulieres, parce que l'une au moins

moins de ces prémisses peut toujours être réduite à une proposition universelle. Je ne crois pas devoir m'arrêter à vous montrer qu'il est encore moins possible que les deux prémisses foyent négatives que ce qu'elles foyent particulieres. Si de la ressemblance partielle de deux choses à une troisieme, on ne sauroit inférer leur ressemblance entr'elles, comment de ce que l'une & l'autre ne ressemblent pas à une troisieme, pourroit-on dire si elles ont ou n'ont pas du rapport entre elles? *Les Ames des Bêtes ne sont pas des Démons. Les Démons ne sont pas matériels.* De quel droit conclurroit-on: *Donc les ames des Bêtes ne sont pas matérielles.*

D. Il me semble que j'aperçois dans ces deux Régles qui ne permettent pas de conclure de prémisses particulieres, ou négatives, le fondement d'une Règle générale; c'est que la conclusion ne pouvant pas s'étendre plus loin que les prémisses, s'il y a quelque restriction ou négation dans celles-ci, il faut qu'elle se retrouve dans celle-là.

M. Rien de plus juste que votre Remarque: & c'est en effet là dessus que les Logiciens se fondent en disant, que la conclusion suit toujours la partie la plus foible: par où ils entendent la partie négative, ou particuliere. Vous êtes donc assuré en lisant les prémisses d'un

Syllogisme, dès que vous y remarquez une proposition particuliere, ou une proposition négative; de trouver cette particularité, ou cette négation dans la conclusion; & si l'une des prémisses est tout à la fois particuliere & négative, il faut que la conclusion le soit aussi.

D. Vous reste-t-il quelque chose à dire sur les Syllogismes en général, avant que de reprendre la matiere des figures & des modes?

M. Voici ce que je puis encore me rappeler à ce sujet. On appelle Syllogisme *catégorique*, ou *simple*, celui qui n'est composé que de propositions catégoriques. On peut transporter les prémisses de tout Syllogisme, de façon que la mineure occupe la premiere place, & la majeure la seconde. *Le Pape est un homme. Il n'y a point d'homme infallible. Donc le Pape n'est pas infallible.* Lorsque cet arrangement a lieu, les Logiciens se servent du terme de *subsumption* pour la mineure, & d'*assomption* pour la majeure. Mais ces termes sont plutôt latins que françois; & on peut les ignorer sans grand préjudice. On peut employer aussi pour l'une des prémisses une proposition identique, par laquelle on affirme d'un individu ce qui convient absolument à son espece. *Toute perdrix est mangeable. Or cette perdrix est une perdrix. Donc cette perdrix est mangeable.* Enfin les Syllogismes *cryptiques* sont ceux

ceux dont la forme souffre quelque altération, ou déguisement. Mais je vois que vous avez quelque impatience d'en venir aux modes des figures syllogistiques: il faut vous satisfaire.

D. Je suis déjà au fait de la distinction des figures & du principe sur lequel elle se fonde, sçavoir la diverse construction du terme moyen. Reste à connoître ce qui constitue & différencie les modes.

M. Outre la construction du terme moyen qui suffit en effet pour reconnoître & distinguer les figures, elles ne laissent pas d'avoir des règles qui leur sont particulières. Mais, avant que d'expliquer cette espece d'énigme, qui n'embarasse que ceux qui ne veulent y apporter aucune attention, ou qui la regardent avec un injuste mépris, il faut vous rappeler premièrement que, pour abréger, on désigne les quatre sortes de propositions dont les Syllogismes peuvent être composés par les quatre Lettres A, E, I, O, & qu'ensuite, afin d'éviter l'embaras de la prononciation de ces voyelles toutes nues, pour ainsi dire, on les renferme dans des mots techniques, qui n'ont rien de bizarre, ni de ridicule, puisqu'il faut de semblables mots, & que les fades railleries qu'on fait contre ceux qui ont été inventés, auroient été faites contre les mots quelconques dont on se seroit servi. Cela étant, les mêmes

H 5

lettres

lettres peuvent bien désigner des Syllogismes de figures différentes; mais il faut les exprimer par des mots différens, afin qu'on puisse dire tout d'un coup: c'est un Syllogisme en *Celarent* ou en *Cesare*, en *Ferio* ou en *Ferison*. Sans cela il faudroit une circonlocution, qui indiqueroit les lettres, ou le mot technique, & la figure. En apprenant donc par cœur, (ce qui est un très mince effort,) quatorze mots qui expriment les modes des trois Figures auxquelles on se borne, le probleme à résoudre consiste à dire, en voyant un Syllogisme quelconque, à quelle figure & à quel mode il appartient. Or l'arrangement du terme moyen décide de la figure, & en mettant les lettres à côté des propositions, il ne reste plus qu'à énoncer le mot où ces lettres se trouvent parmi ceux qui appartiennent à la figure sur laquelle on n'a plus aucun doute. Donnons un exemple

*Il ne doit avoir rien d'intéressé dans les bienfaits.*

*Il y a de l'intérêt dans les aumônes faites par ostentation.*

*Donc les aumônes faites par ostentation ne sont pas des bienfaits.*

Quel est le terme moyen? Celui qui revient deux fois, *intéressé*, *intérêt*. Comment ce terme est-il

est-il placé? A la tête des deux prémisses. Quelle figure cela indique-t-il? La seconde. Comment faut-il marquer les propositions par les simples lettres? La première est universelle négative E; la seconde, particulière affirmative I; il s'y agit de quelques aumônes, de celles qui sont faites par ostentation; la troisième est particulière négative, O. Or E, I, O. peut faire *Ferio*, *Festino*, ou *Ferison*. Mais *Ferio* est de la première figure, & *Ferison* de la troisième. Mais nous avons vu que ce Syllogisme appartient à la seconde. Il est donc incontestablement en *Festino*. Je ne conçois pas comment l'on pourroit être le moins du monde accroché en cherchant ainsi les noms de quelque Syllogisme que ce soit. Il ne s'agit, je le répète, que de connoître les trois combinaisons du terme moyen avec les deux extrêmes, de savoir désigner les propositions par leurs lettres caractéristiques, & d'apprendre les quatorze mots qui renferment ces lettres, savoir pour la première figure, *Barbara*, *Celarent*, *Darii*, *Ferio*; pour la seconde, *Cesare*, *Camestres*, *Festino*, *Baroco*; & pour la troisième, *Darapti*, *Felapton*, *Disamis*, *Datisi*, *Bocardo*, *Ferison*.

D. Je ne vois rien de plus net que toute cette manœuvre, & je vous prie de vouloir bien faire défiler devant moi les quatorze Syllogismes qui portent ces noms.

M.

M. Très volontiers. La premiere figure a deux regles. 1) La majeure est universelle. 2) La mineure est affirmante. Voici ses quatre modes, sur lesquels vous pouvez vérifier ces régles; & ainsi des modes des autres Figures.

BAR- *Tous les péchés sont punissables.*

BA- *Or tous les mensonges sont des péchés.*

RA- *Donc tous les mensonges sont punissables.*

CE- *Nulle vertu ne demeure sans récompense.*

LA- *Or toute action chrétienne est l'effet de quelque vertu.*

RENT- *Donc nulle action chrétienne ne demeure sans récompense.*

DA- *Tous les hommes bienfaisans sont aimables.*

RI- *Or quelques Rois sont bienfaisans.*

I- *Donc quelques Rois sont aimables.*

FE- *Nul avare n'est estimable.*

RI- *Or quelques riches sont avares,*

O- *Donc quelques riches ne sont pas estimables.*

Cette

Cette premiere Figure, comme je crois vous l'avoir déjà dit, est la seule naturelle; & comme elle est avec cela suffisante, puisque toute conclusion doit nécessairement être en A, en E, en I, ou en O, il est superflu, dès qu'on ne pense qu'à l'usage, de recourir aux deux Figures suivantes, qui ont quelque chose de gêné. Nous ne les joignons donc à la premiere, que pour satisfaire aux vues de la Logique, qui, après avoir supprimé toutes les combinaisons de lettres, c'est à dire, de propositions qui ne sauroient être concluantes, indique celles, qui, bien que plus ou moins naturelles, ont le privilege de mener à une conclusion légitime.

La seconde Figure est astreinte à deux regles. 1) La majeure est universelle. 2) La conclusion est négative,

CE- *Aucun orgueilleux n'est respectable.*

SA- *Tout bon Chrétien est respectable*

RE. *Donc aucun bon Chrétien n'est orgueilleux.*

*Tous*



- CA- Tous les débauchés usent les forces de leur esprit & de leur corps.
- MES- Aucun de ceux qui sont propres aux Emplois, n'usent les forces de leur esprit & leur corps.
- TRES. Donc aucun débauché n'est propre aux Emplois.
- FES- Aucune vertu n'est contraire à la charité.
- TI- Il y a un zele qui est contraire à la charité.
- NO. Donc il y a un zele qui n'est pas une vertu.
- BA- Tout vrai plaisir a des suites agréables.
- RO- Quelques divertissemens n'ont pas des suites agréables.
- CO. Donc quelques divertissemens ne sont pas de vrais plaisirs.
- Dans la troisieme figure 1) La mineure est affirmante. 2) La conclusion est universelle.
- DA- Tous les mysteres de la Religion sont incompréhensibles.
- RAP- Tous les mysteres de la Religion ont une parfaite certitude.
- TI. Donc il y a des choses incompréhensibles qui ont une parfaite certitude.
- Aucun

- FE- *Aucun Anglois n'aime l'esclavage.*  
LAP- *Tous les Anglois sont des Insulaires.*  
TON. *Donc il y a des Insulaires qui n'aiment pas l'esclavage.*
- DI- *Quelques Tyrans ont des vertus.*  
SA- *Tous les Tyrans sont odieux.*  
MIS' *Donc quelques hommes odieux ont des vertus.*
- DA- *Tout impie est insensé.*  
TI- *Quelques impies sont savans.*  
SI. *Donc quelques savans sont insensés.*
- BO- *Quelques Belles ne sont pas bonnes.*  
CAR- *Toutes les Belles plaisent.*  
DO. *Donc il y a des personnes qui sans être bonnes, plaisent.*
- FE- *Aucun mauvais riche ne sera sauvé.*  
RI- *Quelques Prélats sont de mauvais riches.*  
SON. *Donc quelques Prélats ne seront pas sauvés.*

Voilà l'énumération que je vous avois promise: je me persuade que vous l'aurez écoutée sans ennui.

D. Il me seroit difficile de trouver l'ennui à la source des plaisirs les plus vifs que je puisse

puisse goûter. A mesure que la faculté de raisonner & les divers moyens de l'exercer se dévelopent avec succès à mes yeux, il me semble que je me tire d'un limon impur pour marcher sur un gazon fleuri, ou que je passe d'un air grossier à un air pur. Je crois avoir faisi toute la doctrine des Syllogismes, graces à l'exacritude & à la clarté avec lesquelles vous me l'avez proposée. Comme ceux dont vous avez parlé appartiennent uniquement aux Figures régulières, je m' imagine qu'il y a encore d'autres, soit Syllogismes, soit argumens, dont la connoissance ne doit pas être négligée.

M. Oûi; & ce fera, s'il plait à Dieu, la matiere de notre prochaine Conversation.



EN-

\* \* \*

\*\*\*\*\*

ENTRETIEN XII.

*Sur quelques autres especes de Syllogismes  
& d'Argumens.*

LE DISCIPLE.

**I**l me semble qu'on peut assez bien comparer les raisonnemens en forme aux armes offensives & défensives, & la Logique à une espece d'Arsenal où l'on va se munir de ces armes, & choisir celles dont on croit avoir un besom actuel. Il n'y en a point dont la trempe soit meilleure que celle des Syllogismes; mais, comme dans les Armées, il y a des Corps dont les armes sont différentes, tant pour la variété & l'ornement qu'à cause des usages auxquels on employe tantôt des Troupes pesamment armées, tantôt des Troupes legeres, tantôt des travailleurs, &c. il y a aussi, suivant les sujets qu'on traite, & le but qu'on se propose en les traitant, du choix à faire dans l'usage des Argumens; & l'on se sauve en même tems par ce moyen de la monotonie ennuyeuse de Syllogismes perpétuels.

LE MAITRE. J'aime à voir un esprit occupé comme le vôtre des agrémens & des avantages des nouvelles doctrines vers lesquelles

*Tom. II. I*

quelles il tend. C'est le moyen de conserver cette ardeur, sans laquelle on ne réussit jamais & qui est le principe général du succès des entreprises humaines, parce que les gens du siècle s'imaginent d'acquérir toujours de nouveaux biens, & d'y goûter toujours de nouveaux plaisirs. Leur attente est pour l'ordinaire frustrée; mais vous ne courez pas les mêmes risques. De tous les travaux les mieux récompensés sont ceux que l'on consacre à éclairer son esprit, surtout quand on se propose, comme vous le faites, de n'acquérir que des lumieres utiles, qui influent sur le cœur, & conduisent aux vertus.

D. Je ne puis avoir de meilleur guide que vous à tous égards; & je vous conjure de ne pas m'abandonner que vous ne m'ayez conduit au bout de cette belle carrière.

M. Je n'ai garde de le faire, puisque je ne goûte pas moins de satisfaction en guidant un Disciple tel que vous, que vous en ressentez de suivre mes pas dans la route qui mène au sanctuaire de la vérité. D'ailleurs à quoi pourrois-je m'occuper plus délicieusement qu'à l'examen & à l'exposition de doctrines qui ont fait jusqu'ici tout le charme de ma vie? Vous voulez connoître à présent les Syllogismes qui n'appartiennent pas aux figures précédemment indiquées, & les autres especes  
d'ar.

d'argumens dont on peut faire usage, Commençons par les *Syllogismes composés*. On appelle ainsi ceux dans lesquels l'une des prémisses, ou toutes les deux, ne sont pas catégoriques. On les distingue en *Syllogismes hypothétiques* & *Syllogismes disjonctifs*. Les premiers tirent leur nom de la majeure, qui est hypothétique, ou conditionnelle. Voici l'arrangement des parties de ce Syllogisme.

*Si les hommes ne peuvent trouver leur bonheur dans la possession des biens de cette vie, ils ne doivent pas y borner leurs desirs.*

*Or les hommes ne peuvent pas trouver leur bonheur dans la possession des biens de cette vie.*

*Donc ils ne doivent pas y borner leurs desirs.*

La force de ce Syllogisme consiste dans la liaison indissoluble qui se trouve entre les deux membres, ou parties de la majeure. Le premier de ces membres se nomme l'*Antécédent*, & le second le *Conséquent*. Quand l'*Antécédent* est vrai, il faut que le *Conséquent* le soit aussi; & la répétition de l'*Antécédent* dans la mineure sert de fondement à l'affirmation du *Conséquent* dans la conclusion. Il y a cependant une autre manière de tirer cette conclu-

sion, qui consiste à nier l'Antécédent, afin d'affirmer le conséquent. Cela ne sauroit avoir lieu que dans le cas d'une alternative exacte, en vertu de laquelle 1) de deux choses il faut que l'une soit, 2) l'une étant, l'autre ne sauroit être

*Si l'on se livre à la mondanité, on se sauve  
ou l'on se damne.*

*Or on ne se sauve pas.*

*Donc l'on se damne.*

ou bien, pour employer l'exemple le plus simple:

*S'il fait jour, il ne fait pas nuit.*

*Or il fait jour.*

*Donc il ne fait pas nuit.*

Et de même:

*Or il ne fait pas nuit.*

*Donc il fait jour.*

La force de l'alternative fournit également ces deux conclusions. En général la liaison intime des deux membres de la majeure du Syllogisme hypothétique permet de conclure de l'affirmation du premier à l'affirmation du second, de la négation du premier à la négation du second, & même de la négation du second à la

à la négation du premier. Ainsi on peut dire également,

*Si Dieu est souverainement parfait, il fait toujours le meilleur.*

*Or Dieu est souverainement parfait.*

*Donc Dieu fait toujours le meilleur.*

ou bien :

*Or Dieu n'est pas souverainement parfait.*

*Donc il ne fait pas toujours le meilleur.*

ou enfin :

*Or Dieu ne fait pas toujours le meilleur.*

*Donc il n'est pas souverainement parfait.*

Tous ces Syllogismes au reste peuvent être réduits à la forme des Syllogismes de la première figure: & il en est de même de tous les argumens que nous indiquerons dans la suite. Cela confirme pleinement ce que nous avons dit que cette figure est suffisante pour arriver à toutes les conclusions possibles. Dans le Syllogisme, par exemple, qui vient d'être allegué, il n'y a qu'à changer ainsi la majeure :

*Tout Etre souverainement parfait, fait toujours le meilleur ;*

I 3

& le



& le reste subsistera dans sa force, qui dérive invariablement de ce que nous avons appelé *Dictum de omni & Dictum de nullo*.

Quand il y a des déterminations cachées dans la majeure du Syllogisme hypothétique, la réduction aux Syllogismes de la première figure devient un peu plus difficile; & il s'agit d'énoncer la majeure de manière que la détermination tombe sur le sujet ou sur le prédicat, suivant que c'est à l'un ou à l'autre qu'elle convient. Après avoir dit, par exemple,

*Si les hommes sont pécheurs, ce monde ne sauroit être regardé comme le meilleur.*

*Or les hommes sont pécheurs.*

*Donc ce monde ne sauroit être regardé comme le meilleur;*

il faut énoncer ainsi la majeure du Syllogisme catégorique,

*Tout monde dans lequel il existe des hommes pécheurs, ne sauroit être regardé comme le meilleur.*

Passons aux Syllogismes *disjonctifs*. Ils sont ainsi nommés, parce que la majeure est une proposition disjonctive, c'est à dire, composée de deux membres, dont l'un ne sauroit subsister en même tems que l'autre, mais dont il faut

faut que l'un des deux ait lieu, de sorte que si vous affirmez l'un, vous niez par là même l'autre, ou réciproquement, si vous niez l'un vous affirmez l'autre.

*Les études rendent l'homme meilleur, ou plus mauvais.*

*Or elles le rendent meilleur.*

*Donc elles ne le rendent pas plus mauvais.*

Ou bien :

*Or elles le rendent plus mauvais*

*Donc elles ne le rendent pas meilleur.*

La force de la conclusion depend de ce qu'il n'y a point d'autres cas au delà de ceux qu'on indique, & de ce que l'opposition des cas indiqués est vraiment incompatible. Si les études laissoient l'homme tel qu'elles le trouvent, ce seroit un troisieme cas qui énerveroit la disjonction. Si en le gâtant à certains égards, elles le rendoient meilleur à d'autres, ce seroit une conciliation qui énerveroit l'opposition. Si ceux qui font des raisonnemens de cet ordre, ne sont pas suffisamment versés dans les matieres, ou extrêmement attentifs à ces inconveniens, il leur arrive aisément de raisonner à faux. Quand un Médecin dit qu'une maladie ne fauroit avoir que telle ou telle cause, ou bien telle ou telle issue, & la

traite en conséquence, de fâcheuses méprises font souvent les suites de la décision. C'est comme si l'on disoit:

*Pierre est assis, ou debout.*

*Or il est assis.*

*Donc il n'est pas debout.*

Ou bien:

*Il est debout.*

*Donc il n'est pas assis;*

tandis qu'il peut être couché, à cheval, pendu, &c. Combien n'y a-t-il pas de circonstances dans la vie où l'on n'apperçoit qu'un certain nombre de partis à prendre, tandis que d'autres échappent? Un Général assurera s'être trouvé dans la nécessité de livrer bataille, ou de se retirer, tandis qu'il pouvoit se retrancher, & empêcher l'ennemi de l'attaquer. Quel est le Philosophe fondé à dire: *Les Elemens ne sauroient être que des Atomes, ou des Monades.* En un mot, comme ces exemples tiennent aux bornes étroites de nos connoissances, il n'est pas surprenant que le nombre puisse en être multiplié presque à l'infini.

D. Il est inconcevable que les hommes raisonnent avec tant de legereté & de présomption, lors même qu'ils ignorent les principes de l'art de raisonner, tandis qu'avec le secours de

ces

tes principes, & en observant les attentions les plus scrupuleuses, on a tant de peine à marcher droit & à ne point faire de faux pas. Les Syllogismes dont vous venez de m'entretenir, renferment assez manifestement toutes les parties des Syllogismes en forme pour qu'on puisse les y réduire sans peine. Je m'imagine qu'il y en aura de moins reconnoissables parmi ceux qui vous restent à exposer.

M. Oûi; & c'est à cause de cela qu'on les nomme *cryptiques*, ou cachés; terme que nous avons déjà employé en parlant des propositions. Et, pour éviter les longueurs inutiles, commençons par l'Enthymeme; argument d'un usage très fréquent, parce que la raison de s'en servir revient à tout moment. Il y a quantité de propositions généralement avouées, sur lesquelles personne ne s'avise de former le moindre doute, & qu'il seroit par conséquent superflu d'étaler. On prend donc le parti de les supprimer; & alors le Syllogisme, au lieu de trois propositions, n'en a que deux, la troisieme demeurant dans l'esprit de celui qui parle, parce qu'il se croit en droit de supposer qu'elle est également dans l'esprit de ceux qui l'écourent. Quand je dis à quelcun:

*Vous êtes dans un danger pressant.*

*Cherchez donc les moyens de vous en tirer;*

I 5

je sup-

je suppose que *quiconque est dans un danger pressant doit chercher les moyens de s'en tirer*; & cela me paroît si évident que je ne l'exprime pas. Quelquefois les deux prémisses d'un Syllogisme ont une parité d'évidence qui permet de choisir celle qu'on veut omettre.

*Tous les hommes sont mortels.*

*Donc tous les Rois sont mortels.*

Joins la mineure: Or *tous les Rois sont des hommes*. Mais j'aurois également pu me passer de la majeure, & dire:

*Tous les Rois sont des hommes.*

*Donc tous les Rois sont mortels.*

Aussi dans le discours ordinaire se borne-t-on à la dernière de ces propositions, laissant à ses Auditeurs ou à ses Lecteurs le soin de suppléer les deux autres. Tous les Livres & toutes les conversations sont pleins d'*Enthymemes*, parce que ce seroit écrire & parler d'une manière fort pesante & fort ennuyeuse que d'exprimer perpétuellement ce que personne n'ignore ni ne conteste. *Vous devez; il faut payer. Vous avez offensé; il faut réparer l'offense. Vous êtes plongé dans la débauche; Vous deviendrez infirme, Et vous abrégerez votre vie.* Ces propos sont suffisamment prouvés par les propositions supprimées, qui se présentent aussi.

aussi-tôt à l'esprit. Mais le droit de faire des Enthymemes est restreint à ces cas où l'évidence est frappante. Dans tous les autres on doit former le Syllogisme & le présenter dans son intégrité, afin qu'on examine la validité de chacune des propositions qui le composent. Charles IX. ne pouvoit pas dire: *Les Huguenots sont des Hérétiques; Donc il faut les massacrer*, & ordonner la S. Barthélemi en conséquence, parce qu'indépendamment de la mineure, qui est sujette à contestation, la majeure; *Tous les Hérétiques doivent être massacrés* ne peut être admise que par l'indigne Abbé qui a osé faire l'apologie de cette détestable journée. Cromwel de même ne pouvoit pas prononcer ainsi: *Le Roi Charles I. a violé ses engagements avec la Nation. Donc il faut le décapiter*. Il étoit également question de prouver la mineure, & d'établir le principe que les Rois coupables des infractions attribuées à ce Monarque doivent perdre la tête. Mais les hommes ont l'esprit rempli de semblables maximes auxquelles ils prêtent une évidence dont elles sont destituées, & qui leur servent à faire de faux Enthymemes, dont les majeures ne sont que l'énoncé des préjugés, ou la voix des passions. Pour finir ce qui regarde les Enthymemes considérés logiquement, vous comprenez également que ce sont des Syllogismes cryptiques, & qu'on peut les rame-

ramener à son gré à une figure quelconque. Il seroit trop long d'en indiquer les moyens, & d'en fournir des exemples. Les Syllogismes hypothétiques & les Syllogismes disjonctifs peuvent également naître des Enthymemes, dans lesquels on a supprimé l'une des premisses de ces Syllogismes. Si l'on a dit

*Dieu est juste*

*Donc les innocens ne seront pas punis.*

il n'y a qu'à suppléer la majeure :

*Si Dieu est juste, les innocens ne seront pas punis ;*

que l'on auroit pu également faire suivre par la conclusion,

*Donc les innocens ne seront pas punis.*

en supprimant la mineure comme incontestable

*Dieu est juste.*

De même, par rapport au Syllogisme disjonctif, que l'on dise :

*L'homme ne s'est pas fait lui-même.*

*Donc il doit son origine à un autre Etre ;*

il est manifeste qu'on sous-entend la majeure :

*Ou l'homme s'est fait lui-même, ou il doit son origine à un autre Etre.*

D.

D. Tant que les Syllogismes cryptiques ne donneront pas plus d'embaras, il fera naturel, vu leur commodité, d'en faire usage. Voyons les autres especes.

M. On appelle *cryptique* en général tout Syllogisme qui paroît pécher contre une règle quelconque, universelle ou particuliere, de l'art syllogistique, quoique dans le fond il n'y répugne pas. Employer, par exemple, des termes synonymes dans un Syllogisme, c'est lui donner l'apparence d'avoir quatre ou cinq termes, quoiqu'il n'en ait réellement que trois. Si vous dites, par exemple:

*Tous les Rois doivent être respectés.*

Or FREDERIC occupe le Thrône.

Donc le Roi de Prusse mérite des hommages.

les six termes de ce Syllogisme se réduisent à trois, parce qu'*être Roi & occuper le Thrône* sont la même chose, que FREDERIC & le *Roi de Prusse* ne diffèrent point, & que le respect & les hommages réveillent la même idée. Il semble au contraire qu'il n'y ait que deux termes dans un Syllogisme, quand le terme moyen est répété pour l'un des extremes, au moyen d'une détermination qu'on y ajoute. Par exemple

*Toute*



*Toute Loi est fondée sur quelque raison  
Or la Loi Salique est une Loi.  
Donc la Loi Salique est fondée sur quelque  
raison.*

Cela est trop facile à résoudre pour y insister;  
& nous ne ferons pas plus d'attention aux Syllogismes qui ne sont cryptiques que par l'omission des signes de quantité; comme

*Les vices sont pernicious  
Les mauvaises compagnies engendrent les  
vices.*

*Donc les mauvaises compagnies sont perniciouses.*

Quand le terme moyen est négatif, le Syllogisme devient cryptique, en ce qu'il paroît pécher contre la règle suivant laquelle la conclusion fuit la partie la plus foible. Ainsi

*Tous ceux qui ne pensent pas à l'avenir, sont  
des insensés.*

*Quelques Philosophes ne pensent pas à  
l'avenir.*

*Donc quelques Philosophes sont des insensés.*

Tout le mystère consiste en ce que la mineure n'est négative qu'en apparence, & renferme

ferme une affirmation réelle qu'on peut exprimer en disant ;

*Quelques Philosophes sont des hommes qui ne pensent pas à l'avenir.*

Le renversement de la majeure, quoiqu'il ne change rien au sens ni à la force du Syllogisme le rend cryptique. Au lieu de dire

*La paix de l'ame est le souverain bien.*

*Le vrai Chrétien possède la paix de l'ame.*

*Donc le vrai Chrétien possède le souverain bien ;*

on pourroit dire :

*Le souverain bien consiste dans la paix de l'ame ;*

& conclure de même.

Les propositions cryptiques quelconques dans un Syllogisme le rendent cryptique. Telles sont celles qui commencent par d'autres cas que le nominatif, ou par des prépositions.

*Dans l'amitié on goûte les plus grandes délices.*

*C'est aux cœurs vertueux que l'amitié convient.*

*Donc les plus grandes délices sont le partage des cœurs vertueux.*

Quand

Quand il y a une détermination ajoutée au sujet dans une prémissse, & que, sans altérer la vérité de ces prémisses, on peut dans l'autre faire passer cette détermination au prédicat, le Syllogisme paroît dérangé sans l'être.

*Toute action généreuse est la marque d'un grand cœur.*

*Or la générosité n'éclate jamais mieux que dans le pardon des injures.*

*Donc le pardon des injures est la marque d'un grand cœur.*

Ou mieux encore :

*Or un généreux pardon des injures est l'effet du vrai Christianisme.*

*Donc le vrai Christianisme ne peut se trouver que dans un grand cœur.*

C'est au moyen de ces diverses combinaisons que les raisonnemens répandus dans toutes sortes d'Ouvrages sont autant des Protées qui paroissent & reparoissent sous toutes sortes de formes. Dès qu'on peut les saisir, les fixer, & les ramener à leur forme naturelle il n'y a aucun reproche à leur faire. Mais le malheur consiste en ce que les hommes, soit par maladresse, soit à mauvaise intention, dénaturent les propositions, bouleversent les rai-

raisonnemens, & tirent des conclusions dont ils n'ont établi nulle part les vraies prémisses.

D. Je conçois que c'est ici où il faut user d'une grande circonspection, & ne perdre jamais de vue les règles, qui sont à l'égard des raisonnemens ce qu'est la pierre de touche à l'égard des métaux précieux. Qu'y a-t-il donc de mieux à faire en général pour se délivrer de l'embaras que peuvent causer les Syllogifines cryptiques?

M. Les moyens les plus prochains & les plus sûrs se réduisent à trois. 1) Cherchez d'abord le terme moyen. 2) Faites le Syllogisme en forme, en préférant la première figure aux autres. 3) Formez la conclusion en réunissant les deux autres termes. Si cette opération réussit, le Syllogisme n'étoit que cryptique, & ne l'est plus; si vous rencontrez des obstacles insurmontables, le Syllogisme étoit réellement vicieux, & comme tel, doit être rejeté. Tout ceci au reste ne regarde que la forme; pour distinguer les caractères du vrai & du faux par rapport à la matière, (je l'ai déjà dit,) il faut des connoissances d'un autre genre, que la Logique ne fournit pas, mais auxquelles on ne sauroit arriver qu'avec le secours de la Logique.

D. Quels sont les autres espèces d'argumens dont on peut encore faire usage, après s'être

instruit de la maniere de les construire, & de ce qui en fait la force?

M. Je vous ferois passer tout de suite à leur considération, si je n'avois à vous parler auparavant de ce qu'on appelle *conséquences immédiates*. Les Enthymemes vous en ont à la vérité donné un exemple; mais il faut chercher les raisons générales, d'où naissent les cas dans lesquels on est autorisé, après avoir énoncé une proposition, à en déduire immédiatement une autre. Ces cas se rapportent à des especes de propositions dont nous avons déjà expliqué ci-dessus la nature; de sorte qu'il ne s'agit que de leur appliquer en deux mots la doctrine des Conséquences immédiates. La premiere de ces especes est celle des propositions équipollentes. Quand l'équipollence est réelle, on peut conclurre de l'une des propositions à l'autre, c'est à dire affirmer l'une si l'on a affirmé l'autre, ou inférer la négation de la seconde de la négation de la premiere. La raison en est bien manifeste; la vraie équipollence n'est autre chose que l'identité, de sorte que l'affirmation de deux propositions équipollentes se réduit à la répétition d'une seule & même proposition. *Si la grace divine est essentielle à l'ouvrage de notre salut, le salut est un ouvrage impossible sans le secours de la grace. Si l'homme ne doit pas compter sur la possession des biens du monde, les biens du monde peuvent en tout tems être*

être enlevés à ceux qui les possèdent. Quelque variété qu'on mette dans les expressions, dès que l'équipollence demeure dans les idées, la force de la conséquence immédiate est inébranlable. On peut aussi prendre deux semblables propositions pour en former un Syllogisme hypothétique, dans la majeure duquel l'une fert d'antécédent, & l'autre de conséquent. *Si la vertu porte avec elle sa récompense, il y a un gain infailible dans la pratique de la vertu.* Or l'antécédent est vrai. Donc le conséquent l'est aussi par une suite de leur équipollence. La seconde espece de propositions où l'on peut passer immédiatement de l'une à l'autre, ce sont les propositions contraires, dans lesquelles sont comprises les contradictoires, ou pour abrégér, toutes celles dont la répugnance est une incompatibilité formelle, en sorte que l'une étant posée, l'autre ne sauroit subsister. Alors il suffit de dire: *Si l'homme est un être borné, il ne sauroit avoir des perfections infinies.* *Si la Terre tourne, elle ne sauroit être immobile.* Il faut seulement que l'opposition ne soit pas susceptible de quelque rapprochement, ou conciliation. On ne sauroit dire: *Si les mystères de la Religion sont incompréhensibles, ils sont incroyables,* parce qu'ils peuvent être appuyés sur des raisons ou motifs, qui suffisent pour leur crédibilité. Ici le Syllogisme hypothétique peut aussi avoir lieu. *Si les Comètes sont des*

*corps semblables aux Planètes, ce ne sont pas de simples exhalaisons, des météores. Or les Comètes, &c. Donc, &c.*

La liaison d'une proposition subalterne avec la proposition universelle dans laquelle elle est comprise, fait le troisieme cas des Conséquences immédiates. Dès que la proposition universelle est vraie, il faut bien que les propositions particulieres quelconques qu'elle renferme, le soyent aussi. Si tous les hommes sont mortels, comment les Anglois, les François, les Hottentots, les Caraïbes, ne le seroient ils pas? Si toutes les figures géométriques sont des espaces terminés par des lignes: les triangles, les hexagones &c. pourroient-ils ne pas être de semblables espaces? Prenez donc la proposition universelle pour antécédent, & la subalterne pour conséquent; & vous aurez un Syllogisme hypothétique.

Nous trouvons un quatrieme cas dans les propositions converses, lorsque la conversion est exacte. Si vous niez tout A de tout B, il s'enfuit que tout B doit être nié de tout A. *Aucun avare n'est content de son sort. Donc aucun homme content de son sort n'est avare.* La même liaison peut exister entre des propositions particulieres, en conservant la détermination qui lui sert de fondement. *Quelques Savans ont de la modération. Donc quelques hommes modé-*

modérés sont savans. Le Syllogisme hypothétique se retrouve naturellement ici. *Si ceux qui sont fideles à tous leurs devoirs, ont la conscience tranquille, ceux qui ont la conscience tranquille sont fideles à tous leurs devoirs.* Or &c. Donc &c. Tous ces exemples vous font voir quel est le principe général & fondamental de tous les Syllogismes hypothétiques. Il consiste dans la relation quelconque entre deux propositions, en vertu de laquelle l'une étant posée, l'autre doit l'être aussi, soit affirmativement, soit négativement. On peut comprendre ici les cas où en affirmant le plus, il s'enfuit qu'on affirme le moins. *Si Descartes étoit un grand Philosophe, il étoit Philosophe. Si les moindres choses ont une raison, il en faut une pour les plus grandes.*

D. Je crois saisir parfaitement la nature & l'étendue des Conséquences immédiates: & il me semble qu'il n'y a que la Logique qui puisse mettre en état de s'assurer qu'on est en droit d'en tirer de semblables. Ces distinctions même entre les especes de propositions logiques, qu'on est d'abord tenté de regarder comme de simples subtilités, dont l'unique avantage est d'exercer l'esprit, fournissent les directions indispensablement requises pour la validité des conséquences dont il s'agit. La Logique des Philosophes vulgaires, & celle des hommes ordinaires, fourmille de conséquences gratui-



tement proposées comme immédiates, faute de connoître distinctement la liaison ou l'opposition des propositions ainsi déduites les unes des autres. *Si ce Monde a des imperfections, il n'est pas l'ouvrage de Dieu. Si ce Monde est l'ouvrage de Dieu, il ne doit point avoir d'imperfections.* Ces Conséquences ne sont rien moins qu'immédiates, puisque ce qu'il nous plaît d'appeller imperfections dans le monde, ne répugne point à la supposition que ce monde doit son origine à Dieu, c'est à dire, à un Etre souverainement parfait. De même quand on dit: *Si vous êtes riche, rien ne vous manque,* l'un ne s'ensuit pas de l'autre, les richesses n'étant qu'une espee particuliere de biens ne sauroient subvenir à tous nos besoins. Au contraire on est fondé à dire: *Si rien ne vous manque, vous êtes riche,* parce que l'universalité du premier membre emporte l'affertion du second, entant qu'il est particulier, & compris dans le premier. Je crois, après tout cela, pouvoir dire, que les Conséquences immédiates se forment de Syllogismes hypothétiques, où, après avoir enoncé la majeure, on se dispense d'achever le Syllogisme, à cause de l'évidence de la conclusion. *Si vous êtes mon fils, je suis votre pere. Si je suis pere, ou est l'honneur qui m'appartient?* Et pour conclurre, on ramene tout cela aux Syllogismes catégoriques, en

en ôtant le signe conditionnel, & en généralisant la majeure; comme

*Tout homme qui est pere de quelcun, a ce quelcun pour fils.*

*Or je suis pere de Pierre.*

*Donc Pierre est mon fils.*

Ceux qui s'étonneroient de la simplicité de ces exemples, & se croiroient en droit de confondre le simple avec le trivial, connoitroient bien peu combien il importe de puiser la certitude à sa premiere & unique source, c'est à dire, dans les notions les plus communes: notions qui, plus elles sont simples, plus elles sont irrésolubles. Que deviendroient tous les raisonnemens qui sont répandus sous toutes sortes de formes dans toutes sortes d'ouvrages, si l'on n'avoit le secret de les analyser en les simplifiant ainsi, & d'en voir par-là le fort ou le foible? Et quel fruit peut-on tirer de ses lectures, quand on n'y est pas guidé par ce fil analytique, si je puis m'exprimer ainsi? Mais l'enthousiasme où me jette la considération des avantages précieux qu'on tire d'une Logique vraiment philosophique, fait que je ne m'apperçois pas de l'interruption qu'en souffre la matiere de notre Entretien. Nous voici parvenus, si je ne me trompe, à la troupe des argumens de toute sorte, qui, ayant le privilege d'être concluans, méritent par là même d'être connus.

K. 4

M.

M. Des interruptions de l'ordre de celles que vous apportez aux matieres de nos Entretiens ne fauroient me déplaire; bien loin d'être des écarts, ce sont plutôt des élans, par lesquels, au lieu de marcher simplement dans la carriere que je vous trace, vous y courez, vous y volez. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'argumens à considérer, pour achever l'énumération que nous avons entreprise. Le premier qui se présente se nomme *Sorite*, d'un mot grec qui signifie *monceau*, parce que les propositions y sont comme entassées les unes sur les autres. Ce n'est pourtant pas au hazard, comme vous l'allez voir.

Il y a des Sorites *catégoriques*, & des Sorites *hypothétiques*, ainsi dits parce que les uns sont formés d'une suite de propositions catégoriques, & les autres d'une suite de propositions hypothétiques. La force des premiers vient 1) de la vérité de chacune des propositions qui les composent, & 2) de leur liaison, qui consiste en ce que le prédicat de la premiere fert de sujet à la seconde, le prédicat de la seconde de sujet à la troisieme, & ainsi de suite jusqu'à la conclusion qui est formée par le sujet de la premiere & le prédicat de la derniere. Cette conclusion est effectivement vraie, si elle découle de propositions vraies & ainsi liées.

D.

D. Il me semble que je découvre le fonds sur lequel repose, pour ainsi dire, la solidité de cet argument. Quelque longue que soit la chaîne, tous les termes qui s'y trouvent répétés ont le caractère distinctif de ce qu'on appelle terme moyen dans les Syllogismes; tandis que les deux extrêmes sont le sujet de la première proposition & le prédicat de la dernière, qui ne paroissant chacun qu'une fois, annoncent par-là même qu'ils doivent être les matériaux de la conclusion. Ainsi le *Sorite* peut être en quelque sorte démonté; & avec les pièces dont il est construit, on fera autant de Syllogismes en forme qu'il s'y trouve de termes moyens. C'est donc une manière de raisonner, qui a le mérite de la brièveté & celui de l'agrément qui n'accompagne pas l'uniformité & la fécheresse des Syllogismes complets.

M. Vous avez tout dit, & ne me laissez d'autre soin à prendre que celui de produire des exemples.

*Ceux qui publient des Livres dangereux, détournent les hommes de leurs devoirs.*

*Ceux qui détournent les hommes de leurs devoirs, nuisent à la société.*

*Ceux qui nuisent à la société, doivent être regardés comme Ennemis de la société.*

K 5

Ceux

*Ceux qui doivent être regardés comme Ennemis de la société, n'ont pas lieu de se plaindre, quand on les traite comme tels.*

*Donc ceux qui publient des Livres dangereux n'ont pas lieu de se plaindre, quand on les traite comme Ennemis de la société.*

Voilà cinq propositions où les règles ci-dessus indiquées ont lieu. On y trouve trois termes moyens, *détourner les hommes de leurs devoirs; nuire à la société; être regardé comme Ennemi de la société.* Rien de plus aisé donc que d'en faire trois Syllogismes, & de conclurre le dernier par la réunion des deux termes, *publier des Livres dangereux, & n'avoir par lieu de se plaindre, quand on est traité en conséquence comme Ennemi de la société.*

La marche du Syllogisme hypothétique ne differe de celle du Syllogisme catégorique qu'en ce qu'au lieu de la liaison du sujet & du prédicat, il y est question de celle de l'antécédent & du conséquent. Cela posé, le conséquent de la première proposition devient l'antécédent de la seconde, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrive à une conclusion formée par l'antécédent de la première & le conséquent de la dernière. Il n'est pas besoin de dire que tous les membres intermédiaires,

diaires, qui sont répétés, servent de termes moyens. Il suffira de mettre ici un exemple.

*Si l'on fréquente de mauvaises compagnies, on y entend des discours licentieux.*

*Si l'on entend des discours licentieux, ils laissent de mauvais principes dans l'esprit.*

*Si l'on a de mauvais principes dans l'esprit, on est porté à faire de mauvaises actions.*

*Si l'on est porté à faire de mauvaises actions, on en fera.*

*Si l'on fait de mauvaises actions, on devient méprisable & punissable.*

*Donc, si l'on fréquente de mauvaises compagnies, on devient méprisable & punissable.*

Je me dispense d'analyser ce Sorite pour en tirer les termes moyens & les extrêmes. La tâche est aisée, & je m'en fie bien à votre capacité. Je ne fais non plus aucune attention au Sorite *cryptique*, dans lequel les propositions ne sont ni catégoriques, ni hypothétiques, mais ont quelcune des formes que nous avons appelées *cryptiques*. Par exemple,

*Où l'intérêt domine, la concorde est chancelante.*

*Où la concorde est chancelante, on se défie les uns des autres.*

Où

- Où l'on se défie les uns des autres, on ne sauroit être lié par une véritable amitié.
- Où l'on ne sauroit être lié par une véritable amitié, on ne goûte aucuns plaisirs purs.
- Donc où l'intérêt domine, on ne goûte aucuns plaisirs purs.

D. Il me paroît que les Sorites ont toute la force des Syllogismes les plus réguliers, dès qu'on ne s'y écarte point des règles prescrites. Et il est agréable de voir ainsi d'un coup d'oeil une suite de propositions dont l'une mène à l'autre d'une manière sûre & promette. Il y a lieu de croire que des Etres dont l'intelligence seroit supérieure à la nôtre, feroient de simples Sorites dans la plupart des cas où nous recourons aux Syllogismes, parce qu'ils verroient plus rapidement la liaison des propositions & de leurs termes. Mais changeons, s'il vous plait, d'objet.

M. Il s'en présente un qui mérite toute votre attention. Pour vous le faire connoître, il faut remonter à cette première opération d'où procèdent toutes celles qui constituent la partie intellectuelle de nos connoissances. Vous concevez sans doute que je veux parler de la formation des genres & des especes. Tous les individus sont compris sous une espèce à cause des rapports invariables qui se trouvent entr'

entr'eux; & il en est de même des especes, par rapport aux genres, jusqu'à ce qu'on soit au haut de l'échelle. Pour former donc & fonder une notion spécifique ou générique, il faut qu'elle soit applicable à tout ce qu'on veut y renfermer. Mais comment le savoir, si l'on n'a pas compté & examiné un par un les individus de l'espece, les especes du genre? &c. C'est cette énumération & cet examen qu'on appelle *Induction*, maniere de raisonner la plus familiere aux hommes, mais qui n'est valable qu'autant que l'énumération est complete & l'examen bien fait. Or il se présente ici trois cas qu'il faut soigneusement distinguer. Le premier est celui des notions abstraites, tant de la Géométrie & de l'Arithmétique, que de toutes les autres Sciences où l'on parvient à former les notions avec la même exactitude que le font les Géometres & les Arithméticiens. L'énumération est ici superflue; il ne s'agit que de la seule intuition, pourvu qu'elle soit réelle. Qui a vu un triangle, un quarré, les a tous vus, & se rendroit ridicule en demandant qu'on traçât ces figures à l'infini, pour le mettre en état de s'assurer que ce qui convient à l'une, convient à toutes les autres. De même, quiconque à l'idée d'un nombre y retrouvera toujours le même assemblage d'unités, qui ne peut souffrir d'accroissement, ni de diminution. Le second cas est celui des choses concretes,

des



des objets réels, tant que, depuis que les hommes les connoissent & les observent, ils y ont trouvé les mêmes qualités. *Toutes les pierres sont dures.* Celui, qui pour en être convaincu, voudroit voir & manier toutes les pierres qui existent, ne seroit gueres moins fou que celui qui exigeroit la délinéation de toutes les figures d'une même espece. *Tous les hommes sont mortels.* Il n'est pas nécessaire d'avoir les listes mortuaires de tous ceux qui ont existé pour s'assurer que jamais personne n'a pu se soustraire à la loi du trépas. Jusqu'ici l'Induction ne conte, pour ainsi dire, rien; on la trouve toute faite. Mais il n'en est pas de même du troisieme & dernier cas, que je subdivise en trois autres. D'abord il y a des choses sur lesquelles on n'a pas des observations complètes, en sorte qu'il faut attendre que ces observations existent, & convenir même de la possibilité d'autres observations qui viendront contredire les premieres. Quand on a commencé à observer les phénomènes de l'électricité, on ne pouvoit pas débiter par dire: *Tous les corps sont électriques.* De la découverte de cette propriété dans quelques corps il ne pouvoit encore résulter qu'une Induction incomplète. A présent supposons que tous les corps connus se trouvassent électriques, reste à savoir si l'on n'en découvrira point dans la suite en qui n'existe aucune des especes d'élec-

d'électricité. Y avoit-il rien qui parût mieux décidé au commencement de ce siècle que la propagation & la reproduction des animaux par le concours des deux sexes, par l'accouplement du mâle & de la femelle? Mais ne faut-il pas en excepter aujourd'hui les Pucerons de M. *Bonnet* & les Polypes de M. *Tremblay*; exceptions qui préparent à en voir naître d'autres. J'avoue qu'il convient d'aller toujours son train, en attendant que les exceptions surviennent, & de se borner à n'être pas décisif. Celui qui découperoit un homme comme un Polype, dans l'attente d'en tirer autant d'hommes qu'il auroit fait de tranches, seroit-il plus sensé que celui qui est embarrassé sur les propriétés des notions abstraites, ou sur celles des objets connus de tout tems comme tels & non autres? Si je mets de l'eau sur le feu, elle n'y gèlera pas. Cela n'empêche pas qu'on ne puisse changer de l'eau en glace dans l'intérieur d'un fourneau chaud, par le moyen de quelques sels jettés dans de la neige, où l'on place le vase qui contient cette eau. Vous voyez donc quelle est l'espece de circonspection dont il faut user ici. Elle est plutôt dans la théorie, & relative aux bornes de nos connoissances qu'il ne faut jamais perdre de vue, que dans la pratique, où l'on s'attend avec fondement à voir arriver toujours ce qui est toujours arrivé, pourvu que les cas soyent précisément

les

les mêmes. Car les hommes jettent ici encore un défaut dans leurs Inductions, sur lequel j'aurois un vaste champ de réflexions, si je ne craignois la prolixité. Je me borne à vous le faire comprendre par un exemple familier. Un jeune garçon qui a marché sur la riviere glacée dans le cours de l'hyver passé, & n'y a jamais couru le moindre risque, marche de même sur celle de l'hyver qui suit; mais elle s'entr'ouvre & il perit. D'où vient la perte? De ce qu'il a cru toute glace d'une égale épaisseur, & capable de soutenir le même fardeau. Ainsi se conduisent presque toujours les hommes. Ce Vieillard qui veut plaire au sexe est bien le même homme qui plaisoit il y a quarante ans, mais il n'a plus les mêmes agrémens. Promenez vos regards sur la société; & vous verrez partout de semblables inductions.

Mais passons au second cas de la troisieme espece d'Induction. Il s'agit de celui où nous pouvons vérifier l'affertion sur tous les individus, après quoi l'Induction entant que complete est certaine; de sorte que, si nous nous trompons, ce n'est jamais que par notre propre faute, par précipitation, par paresse, par présomtion. Supposons, par exemple, que j'aye mille ducats à recevoir, & qu'il s'agisse de savoir s'ils sont tous de poids. Je me mets à les peser, j'en trouve une cinquantaine, une cen-

centaine, ou davantage tout de suite; aux-  
quels il ne manque rien; là dessus je m'arrête,  
& je dis; *ils sont tous bons.* Il est cependant  
bien clair que, quand même j'en aurois pesé  
neuf cens nonante neuf, le millieme pourroit  
être leger, & que mon Induction n'a de force  
qu'autant qu'elle est complete. Si je ne la  
prends que pour une probabilité qui augmente  
à mesure que le nombre des ducats pesés se  
trouve de poids, si je ne m'arrête que parce que  
je m'ennuye à les peser, & que je veux bien  
courir les risques du déchet qui peut se trou-  
ver dans ceux qui restent, ce n'est plus un  
défaut de raisonnement, lequel n'a lieu que  
quand on donne pour prouvé ce qui n'a pas  
les caracteres de la certitude. Or les hommes  
vont à cet égard fort vite en besogne, & rien  
n'est plus ordinaire que de les entendre juger  
d'après l'Induction la plus rapide & la plus dé-  
fectueuse. Ont-ils jeté les yeux sur un Livre?  
en ont-ils parcouru quelques feuillets, les quel-  
ques périodes? le divin, ou le détestable, ne  
leur coutent rien à prononcer: ce sont des ar-  
rêts auxquels ils attribuent force de loi, &  
qu'on ne sauroit venir à bout de leur faire ré-  
voquer. Un foible ridicule auquel l'homme  
le plus estimable du monde se trouve exposé  
à l'entrée de sa carrière, suffit pour l'empêcher  
d'y faire aucun progrès. On l'a saisi sous ce  
point de vue: on ne veut point en changer.

La même disposition jette dans l'extrémité opposée. On prodigue sa confiance à des personnes fourbes, ou du moins intéressées, parce qu'elles témoignent des sentimens qu'elles n'ont pas, ou rendent quelques services dans l'attente d'en être bien récompensées. C'est là ce qu'on appelle prévention; & presque tout est prévention dans le monde. Si l'on en écarte une, c'est presque toujours pour en adopter une autre. Personne ne connoit les vrais fondemens des jugemens solides; & ceux même qui les connoissent, ne daignent pas vérifier leurs opérations intellectuelles de maniere à s'assurer qu'elles reposent sur ces fondemens. Les caractères que les Nations s'attribuent les unes aux autres, sont précisément dans ce cas. Parce qu'ils conviennent à quelques individus, ou, si l'on veut au plus grand nombre, parce qu'il y a des François legers, des Italiens faux, des Allemands yvrognes, &c. on applique au premier qui se présente le prédicat qu'on suppose convenir à la Nation, & l'on pense, ou même l'on agit en conséquence. Comme ces matieres ont été souvent traitées, je n'y insisterai pas davantage, & je crois que vous sentez assez en quoi consiste ce cas d'Induction, où l'on se hâte de réduire en une masse, pour ainsi dire, homogène ce qui est composé de parties très hétérogènes. Dans ce que l'on croit le meilleur il y a toujours quelques imperfections;

fections; & dans ce qui passe pour le plus mauvais il reste toujours du bon. Mais ces observations sont fort au dessus de la sagacité des hommes ordinaires.

Il reste un dernier cas, dans lequel l'Induction, quoiqu'elle fût nécessaire, n'est pas possible, de sorte qu'il faut y renoncer & se borner à des apparences dont la réalité peut être tôt ou tard démentie. A cette classe appartiennent toutes les profondeurs du cœur humain, qui sont parfaitement inaccessibles. La plus longue suite de discours & d'actions, qui annoncent un fond de candeur & de droiture, d'affection & de dévouement, peut être l'effet d'un déguisement soutenu, & cacher la malignité, l'obliquité, la perfidie. Il suffit que d'autres motifs puissent servir de principe à ces démarches, pour qu'on ne doive pas être surpris de les voir démenties par des démarches contraires, lorsque ces motifs viennent à cesser, & que des motifs contraires prennent leur place. De là vient que les Rois, les Grands, les Riches, ne sont jamais assurés d'être considérés & chéris personnellement, & que les plus grands sacrifices qu'on leur fait ne prouvent rien. De là encore ce qui arrive aux malheureux, qui, après avoir eu tant d'amis dans la prospérité, n'en conservent quelquefois aucun dans l'adversité. Toute induction est donc ici dépla-

cée: on a beau compter les années & les services: un instant peut faire évanouir l'édifice qui paroïssoit le plus inébranlable, changer le Palais le plus fréquenté en une vaste solitude. C'est à la raison à guider ici les hommes, & à leur apprendre jusqu'ou ils peuvent pousser leur confiance. En fait de Logique on ne devoit, rigoureusement parlant, en avoir aucune pour ce qui n'est pas plus propre à en donner: & de là vient sans doute le précepte de vivre avec ses meilleurs amis, comme s'ils devoient être un jour nos ennemis. Mais j'avoue qu'en fait de Morale je ne saurois m'accommoder de cette maxime, qui feroit de la vie une gêne perpétuelle, un vrai supplice. Sans être étourdi, ni dupe, il est naturel de livrer son cœur aux épanchemens de la cordialité, aux douceurs de la confiance, lorsqu'on reçoit de ses proches, de ses amis, de personnes généreuses & bienfaisantes des marques de bienveillance soutenues & précieuses. Ce seroit une mauvaise Logique que celle qui tendroit à la ruine du petit nombre d'agrémens qui peuvent seuls rendre les miseres de la vie supportables.

D. Heureux celui dont la vue pénétrante peut saisir les principes de théorie & ceux de pratique du même coup-d'œil, les combiner, les appliquer, & donner à chacun d'eux l'efficacité

cace qui lui convient. Qu'il y a peu d'esprits bien faits, dans toute la force de ce terme! On peut s'égarer également, & par le défaut des connoissances, & par leur mauvais emploi. Les siècles précédens ont été dans le premier de ces cas: le notre est dans le second.

M. J'ai cru devoir épuiser en quelque sorte la matière de l'Induction, vu son importance & la fréquence de son usage. Toute Induction est un enthymème, compris sous ce Syllogisme général.

*Tout ce qui convient à tous les individus d'une espèce convient à l'espèce entière, & de même de toutes les espèces par rapport au genre.*

*Or dans le cas actuel telle chose consiste par rapport à tels individus ou à telles espèces.*

*Donc cette chose peut être affirmée de l'espèce, ou du genre en question.*

Si l'on veut faire de l'Induction un Syllogisme hypothétique, rien n'est plus aisé.

*Si chaque Docteur est un ignorant, tous les Docteurs sont des ignorans.*

*Or chaque Docteur, Pierre, Paul, André, &c. sans qu'on puisse en excepter aucun, est un ignorant.*

*Donc tous les Docteurs sont des ignorans.*



D. Sont-ce là toutes les especes d'argumens dont on peut faire usage en raisonnant & en démontrant.

M. Je serois tenté de dire qu'oui, car celui qui se présentent pour former la marche, est plutôt une figure de Rhétorique, ou un piège sophistique, qu'un argument proprement dit. Je veux parler du Dilemme, qui éblouit & amuse plutôt qu'il n'instruit & ne convainc. Voici sa forme. On débute par une proposition hypothétique, dont le conséquent est une proposition disjonctive. On nie ensuite les deux membres du conséquent, & l'on en infere la négation de l'antécédent. En voici des exemples.

*Si vous fournissez la carrière de la vie, ce sera en résistant aux passions, ou en y succombant.*

*Or résister aux passions, c'est souffrir, être malheureux.*

*Succomber aux passions, c'est s'exposer à mille maux qui plongent dans le malheur.*

*Donc on ne sauroit fournir la carrière de la vie, sans être malheureux.*

Autre exemple:

*Si vous vous mariez, vous épouserez une Belle, ou une Laide.*

Or la

*Or la Belle vous causera de la jalousie, &  
vous ferez à plaindre.*

*La Laide vous déplaira, & vos jours seront  
tristes vis à vis d'un tel objet.*

*Donc il n'y a point de satisfaction à espérer  
dans le mariage.*

D. Ces raisonnemens sont spécieux; mais, puisque vous m'avez averti qu'il faut s'en défier, je ne doute pas qu'ils n'ayent des défauts dont vous allez m'instruire.

M. Ils en ont deux principaux. Le premier consiste dans la proposition disjonctive, qui, si elle n'est pas exacte, c'est à dire, si elle ne fournit pas l'énumération complète des cas possibles dans le sujet dont il s'agit, fait perdre à la conclusion toute sa force. Le second inconvenient qui énerve le Dilemme consiste dans la rétorsion, par laquelle en reprenant chaque membre de la mineure, on affirme précisément le contraire de ce qui avoit été dit, & l'on conclut par là même d'une manière opposée. Les deux Dilemmes que j'ai proposés sont reprehensibles à l'un & à l'autre de ces égards.

D'abord, dans la vie, on peut n'être pas toujours aux prises avec les passions, ni en être perpétuellement esclave. Il y a un troisième

état, c'est celui d'un homme sage, qui, ayant réprimé de bonne heure ses passions, les dompte sans effort, & jouit d'une tranquillité compatible avec le bonheur. Mais, en adoptant la division, suivant laquelle il faut combattre les passions ou porter leurs chaînes, on répondra que celui qui se rend témoignage à lui-même des efforts qu'il fait pour se soustraire à l'empire des passions, goûtera une satisfaction intérieure propre à le rendre heureux; tandis que celui qui préférera la maxime de la Précieuse *Dronillet*, suivant laquelle le meilleur moyen de venir à bout des tentations, étoit d'y succomber, trouvera dans les plaisirs & dans la jouissance des objets de ses desirs de quoi répandre des douceurs sur son sort. D'où l'on conclurra, quoiqu'abusivement, que, quelque partie qu'on prenne à l'égard des passions, la vie est toujours heureuse.

De même le partage du sexe en belles & en laides est incomplet: il faut ajouter une troisième classe, qui est même incomparablement plus nombreuse que les deux autres, de celles qui ne sont, ni belles, ni laides; & alors on dira; Une personne dont la beauté, ni la laideur, n'auront rien de frappant, n'excitera, ni votre jalousie, ni votre dégoût, & vous vivrez content avec elle. Ou bien, par voye de simple retorsion; *Si vous épousez une Belle,*  
elle

elle vous plaira; une laide, vous n'en ferez pas jaloux. Donc de maniere ou d'autre, le mariage vous offre des douceurs. Mais encore une fois, le meilleur est de ne rien bâtir sur un terrain aussi mouvant.

D. Voilà donc l'arsenal logique pourvu de toutes les armes offensives & défensives, qui doivent y entrer: il ne s'agit plus que de savoir les employer, & en faire le meilleur usage dont elles soyent susceptibles.

M. C'est à la routine, à l'expérience, à une longue habitude qu'on peut uniquement être redevable de la dextérité requise dans cet usage. Et voilà pourquoi il ne suffit pas de traiter la Logique théorique, c'est à dire, d'enseigner les préceptes, avec quelque netteté qu'on le fasse. Les traces de ces préceptes ne feroient, pour ainsi dire, qu'effleurer notre esprit, & s'effaceroient bientôt, si l'on ne s'occupe tout de suite de l'application dans la Logique pratique, qui passe en revue les importantes notions de la vérité, de la certitude, de la probabilité, de la science, de la foi, de l'opinion, de l'erreur, &c. & montre à quels caracteres on peut les reconnoître & les distinguer dans les propositions de toutes les sciences à l'étude desquelles on a dessein de s'appliquer ensuite. Quiconque s'y applique sans avoir pris ces précautions, est dans le cas d'un Pilote qui cingle

en haute mes sans boussole, compas, ni carte marine. Mais n'anticipons pas sur ce qui doit remplir d'autres Entretiens. Pour revenir aux especes d'argumens, je crois avoir en effet rapporté toutes celles qui sont connues & usitées; car il faudroit trop de détails pour examiner encore les modifications que les combinaisons de diverses especes produiroient. Il suffit de dire que le Logicien jouit à cet égard d'une pleine liberté, pourvu qu'il ne porte jamais d'atteinte, ni à la clarté, ni à la certitude. On peut charger par exemple les propositions d'un Syllogisme catégorique d'autant de propositions incidentes qu'on le juge à propos, pourvu qu'en le décomposant, il n'y ait aucune de ces propositions qui ne doive être regardée comme une détermination effective du sujet & du prédicat, & qu'au besoin on puisse résoudre ce *Syllogisme catégorique multiple*, comme les Logiciens l'appellent, dans tous les Syllogismes simples qu'il contient, de façon que chacune des déterminations du sujet & du prédicat puisse être prouvée, tant en elle-même que dans les relations qu'on lui attribue. Rien n'empêche, par exemple, de dire:

*Un Etre dont la souveraine grandeur le rend indépendant, dont la sagesse infinie ne peut se proposer que les meilleures fins, & dont*

dont l'immense bonté doit rapporter tout au plus grand bien de ses Ouvrages, ne sauroit avoir produit une Créature telle que l'homme, douée d'intelligence, & d'une volonté libre, capable de connoître le souverain bien, de le rechercher & de le posséder, pour la laisser ici bas en proye à toutes sortes de miseres, & la plonger ensuite dans l'abyme du malheur éternel.

Or Dieu est un tel Etre.

Donc il ne sauroit &c.

On pourroit aussi renverser la majeure de ce Syllogisme, en disant; Une Créature &c. ne sauroit être l'ouvrage d'un Etre &c. Or elle est l'ouvrage d'un tel Etre. Donc on ne doit pas supposer qu'il veuille &c. Toute la force de semblables raisonnemens consiste à ne point y introduire de déterminations fausses, ou équivoques. Si l'on disoit, par exemple, un Etre qui fait tout pour sa gloire, sans expliquer en quoi consiste cette gloire, on ne pourroit arriver à une conclusion exacte; & si l'on disoit; un Etre qui fait consister sa gloire dans le bonheur d'une partie de ses Créatures, & dans le malheur des autres, on arriveroit inmanquablement à une conclusion fausse.

D.

D. Je conçois que des raisonnemens de cette espece s'employent pour éviter la fécherresse d'une continuité de Syllogifmes séparés, & pour ainsi dire, décharnés; & que par ce moyen on captive mieux l'attention des Auditeurs ou des Lecteurs. Ce but est permis pourvu qu'il n'en coute rien à la vérité, qui, quand elle ne seroit pas sacrée pour tout le monde, doit l'être au moins pour le Philosophe. Il ne renonce pas à plaire: mais il n'y pense qu'après s'être assuré qu'il instruit.

M. Pour vous mettre au fait de tous ces raisonnemens dont vous faiffiez parfaitement le but, je vous ferai connoître encore un Syllogifme auquel on donne le même surnom qu'au Dieu Janus, en l'appellant *biformis*, ou à deux faces. On y présente en effet un sujet chargé de deux déterminations dont la réunion est préférable à l'existence d'une seule. On indique ensuite deux individus dont l'un possède les deux déterminations dont il s'agit, & l'autre n'en a qu'une. D'où l'on conclut que le premier de ces individus a l'avantage sur le second.

*Un Savant qui joint aux connoissances solides le génie Et le talent d'écrire est supérieur à un Savant qui n'a que les connoissances en partage.*

Or

Or *M. de Fontenelle* joignoit ou *savoir* le génie & le talent d'écrire; & la plupart des *Académiciens* ses confreres n'avoient que le *savoir*.

Donc *M. de Fontenelle* étoit supérieur à la plupart de ses *Confreres*.

D. Il me semble qu'on ne doit pas se plaindre, après toutes ces manieres de varier le tour & la forme de ses raisonnemens, que la Logique mette des entraves dont la gêne est insupportable. Ceux qui parlent ainsi sont des paresseux, ennemis de tout travail, & qui ne sont pas plus faits pour acquérir le trésor de la vérité, que ceux qu'on nomme paresseux dans le monde le sont pour faire des établissemens & des entreprises. Mais, quand il en coûteroit encore infiniment plus, il y a si peu de proportion entre les richesses périssables pour lesquelles les hommes se tourmentent & se consomment inutilement, & la lumière pure de l'Entendement qui dirige nos pas dans cette vie, & qui les dirigera même dans la vie à venir, qu'il faut un excès de stupidité, ou l'ivresse des passions, pour engager les hommes à prendre le change d'une maniere aussi désavantageuse pour eux qu'ils ne cessent de le faire. Ah! que n'ai-je, non cent voix & cent bouches, mais cent fois plus de



de facultés intellectuelles, ou cent fois plus de force pour mettre en oeuvre celles que je possède! Avec ces avantages où sont ceux auxquels je pourrois porter envie!

M. Je suis d'autant plus charmé de vous voir ce redoublement de zele que vous allez avoir besoin d'un redoublement d'efforts pour bien saisir la grande & dernière opération à laquelle la Logique conduit l'Entendement humain; c'est l'art de la démonstration. Voyons en la mécanique. Toujours la même marche, les mêmes règles. Tout se réduit à former une chaîne qui, par sa matière & par son tissu, soit indissoluble. Vous avez vu comment l'on s'y prend pour enchaîner les propositions des *Sorites*; & vous vous souvenez que les *Sorites* sont des manières abrégées de raisonner. Faites l'application. Au lieu de prendre le prédicat ou le conséquent d'une proposition, pour en faire le sujet ou l'antécédent de la proposition suivante, vous prenez la conclusion d'un premier Syllogisme pour en faire la majeure du second, la conclusion du second pour en faire la majeure du troisième, & ainsi de suite jusqu'à un dernier Syllogisme, dont la conclusion est formée par la réunion du sujet de la majeure du premier Syllogisme & du prédicat de la conclusion du dernier. Voilà ce qu'on appelle enchaînement ou concaténa-  
tion

tion des Syllogismes; & quand elle n'est défectueuse, ni par la fausseté ou l'incertitude des propositions qu'on y employe, ni par l'observation des préceptes de la Logique, il en résulte une Démonstration proprement dite. Les Géomètres n'ont point d'autre manière de procéder: ils n'avancent aucun théorème sans en donner la démonstration, aucun problème sans en fournir la solution. Les autres sciences n'ont pas encore adopté cette méthode; & l'on a même supposé qu'elle ne leur convenoit pas. Cependant il n'y a point de milieu; ou les autres sciences ne renferment aucunes vérités, c'est à dire qu'elles ne sont pas des sciences, & que la Géométrie possède ce titre exclusivement; ou les vérités de ces sciences sont démontrables, & alors il faut les soumettre à tout l'appareil de la Démonstration, leur en faire subir l'exacte rigueur qui est l'unique pierre de touche du vrai. Quoiqu'il en soit, sans décider ce grand procès, il ne s'agit que de connoître la forme des démonstrations. Elles consistent, comme vous venez de le voir, dans une suite de Syllogismes, dont le nombre n'est point déterminé, & dépend uniquement de la longueur du chemin qu'il faut faire pour arriver à la connoissance certaine de la vérité cherchée. Si deux Syllogismes fussent, à la bonne heure; s'il en falloit dix, vingt &c. on ne doit point se  
lasser,

lasser, ni s'arrêter avant que d'avoir atteint le but. Quand on ne fait entrer que des Syllogismes en forme dans la démonstration, les Logiciens l'appellent *Ratiocinatio polysyllogistica*, ou Raisonnement composé de plusieurs Syllogismes. Le but est de prouver une proposition: si on le fait au moyen d'un seul Syllogisme, l'opération (*probatio*) est dite simple; sinon, elle est composée. Mais on n'a pas besoin de s'astreindre à n'employer que des Syllogismes; les enthymèmes, & les autres espèces d'argumens dont nous avons fait l'énumération, sont de mise, pourvu que la force concluante s'y trouve. Quand il n'y a absolument aucune irrégularité dans la forme, l'absence de la Démonstration consiste dans l'aloï, si je puis m'exprimer ainsi, de la matière, dans la valeur intrinsèque des prémisses, qui doivent être autant de vérités incontestables, telles que sont les axiomes, les définitions, les expériences pleinement constatées, & toutes les propositions dont les démonstrations ont déjà été fournies. Vous n'avez présentement qu'à chercher dans nos ouvrages de raisonnement, les plus estimés, soit sur la Philosophie, soit sur la Religion, des suites de raisonnement, & leur donner la forme que l'art prescrit; vous aurez le double avantage, ou de vous convaincre de la justesse de ces raisonnemens, ou d'en découvrir le foible. Il n'est même per-

permis de s'ériger en juge de ces sortes d'ouvrages, qu'autant qu'on est capable de les réduire à cette forme, & même qu'on l'a effectivement fait. Toute autre lecture confond les livres scientifiques avec les livres historiques, & ne laisse de traces que dans la mémoire.

D. Comme vous avez fait des remarques sur l'usage des termes par rapport aux deux premières opérations de l'esprit, vous ne négligerez pas, sans doute, d'en faire sur la troisième.

M. L'attention qu'on doit apporter aux termes, demeure toujours sans contredit une des premières sources de la netteté de nos idées, de leur ordre, & des progrès que nous faisons dans la connoissance de la vérité. Mais les remarques que nous avons faites sur les deux premières opérations de l'ame suffisent à peu près, surtout à un Eleve aussi pénétrant que vous, pour mettre au fait de la conduite qu'on doit tenir par rapport à la troisième. Les prémisses des Syllogismes contenant un terme moyen, qui ne sauroit être qu'une notion universelle; & cette notion à son tour devant être celle de quelque genre, ou espece, il s'ensuit de là que les termes qui désignent ces genres & ces especes doivent surtout être fixes, & se rapporter à des définitions exactes

& invariables. Sans cela les raisonnemens vacillent, & l'on arrive à des conclusions infructueuses, faute de savoir au juste à quoi les appliquer. Tous les livres, toutes les conversations, fourmillent de discussions qui, réduites à des Syllogismes, ne fourniroient pour termes moyens, que ces notions vagues, & souvent chimériques, qui sont reçues comme suffisantes & certaines. On parle de vertu, de devoir, de conscience, de piété, de Religion; & l'on en est à savoir en quoi consistent véritablement & essentiellement ces choses. Qu'on fasse l'analyse logique d'un Livre qui a quelque réputation, c'est la *Fable des Abeilles*; qu'on y cherche les notions précises du luxe, des vertus, des vices, de la Société, de ses avantages, des relations entre les Citoyens, de leurs obligations envers l'Etat & des moyens de s'en acquitter; on verra qu'aucune de ces notions n'est fondée sur des définitions, je ne dirai pas seulement, vrayes, mais tellement déterminées, qu'on puisse suivre le fil des raisonnemens dans lesquels elles entrent. Cependant, quand il paroît quelque Ouvrage de cette nature, ceux à qui les conclusions qui en sont le résultat, plaisent, triomphent, & les exaltent comme des chefs-d'œuvre dans le genre démonstratif. Si le grand ouvrage de l'*Encyclopédie* qui étoit incontestablement propre à réunir plusieurs moyens de féconder les

les efforts de l'esprit humain, & de favoriser les progrès des connoissances solides; si cet Ouvrage, dis-je, avoit un côté propre à le distinguer, ç'auroit été celui des définitions. N'eût-il fourni que celles qui peuvent être réduites à une entière précision, l'esprit humain n'auroit jamais eu de trésor plus précieux. Mais il faut avouer qu'à l'exception des articles qui concernent la Géométrie & les Arts, presque tous les autres abondent en généralités & en superfluités qui, bien loin de porter la lumière dans les sujets dont il s'agit, ne font qu'en augmenter l'obscurité. Cela me feroit croire qu'un Dictionnaire d'une beaucoup moindre étendue, & qui n'égaleroit peut-être pas en dimensions le quart d'un des Volumes de l'*Encyclopedie*, pourroit être fort supérieur à celle-ci, entant qu'il ne contiendrait que des définitions exemptes de tout défaut, & à l'abri de toute contestation. Ce feroit, pour ainsi dire, le Code de la Raïson,

D. Je sens parfaitement l'importance de ce travail, & la satisfaction infinie que goûteroient ceux qui aiment à raisonner juste, s'ils avoient sous la main les termes qui sont les matériaux les plus propres à construire des raisonnemens solides. En suivant cette métaphore prise des édifices, ils feroient dans le

cas de gens qui, voulant bâtir une maison, trouveroient en fait de bois, de pierres, de briques, de tuiles, &c. tout ce qu'il y a de meilleur; tandis que les autres sont obligés de prendre des matériaux dont l'inconsistance met dans les maisons qu'on en bâtit, le principe prochain & immanquable de leur ruine. Ce n'est assurément qu'après que les genres & les especes sont distingués par les termes les plus exactement définis, & au moyen de ces termes, qu'on peut faire à coup sûr les applications perpétuellement requises des notions générales aux objets individuels dont il s'agit de juger. Alexandre est-il un Héros? Comment répondrez-vous à cette question, si l'Héroïsme n'a jamais été défini, ou s'il a été mal défini? Commencez donc par chercher cette définition; ou si elle n'existe pas, faites-la; & alors vous pouvez juger de ce Conquérant d'une manière aussi saine que l'a fait un Auteur plus respectable encore par ses idées & par les sentimens que par son extraction & par le rang auquel il est élevé, dans un Ouvrage tout récemment traduit de l'Italien, sous le titre de *Réflexions critiques sur le caractère & les actions d'Alexandre le Grand*. Si nos Ecrivains à paradoxes, qui croient qu'avec un peu de stile & beaucoup d'audace, on peut tout hasarder, & prendre le ton de Dictateur vis à vis du public, daignoient s'in-

ter-

terroger eux-mêmes, & faire la revue de leurs propres principes, de leurs premières notions, de leurs définitions, ils seroient fort humiliés, pour peu qu'il leur restât de sens commun, en voyant qu'ils ne bâtissent que des Châteaux en l'air, puisqu'ils n'ont pas l'ombre des fondemens sur lesquels pourroit reposer un édifice réel & solide. C'est bien le cas de dire ici: *Populus vult decipi*; les hommes aiment la séduction & s'y livrent avec empressement. Mais il n'y auroit point de charité, d'humanité, à ajouter: *Ergo decipitur*. Tant qu'il restera des hommes qui joindront les lumieres pures aux intentions droites, ils s'opposeront à la séduction, ils avertiront les pauvres mortels des pieges qu'on leur tend, & leur fourniront les moyens de les éviter; fût-ce aux risques de n'être pas mieux écoutés que Cassandre quand elle parloit aux Troyens.

M. Lorsqu'on s'est acquitté de ce devoir, à la décharge de sa conscience, on ne sauroit, ni forcer les hommes à se rendre aux instances qu'on leur fait pour leur propre bien, ni s'exposer à leur malice, à leurs fureurs, en insistant sur des doctrines qu'ils s'opiniâtrent à rejeter! Ce n'est pas là le cas du martyre. Mais, pour reprendre nos observations sur l'usage des termes dans les raisonnemens, &

M 3

mettre



mettre des bornes à cet Entretien, il n'y a rien dans les propositions dont les Syllogismes & les autres especes d'argumens sont composés, qui ne doive être exprimé dans les termes les plus exacts. La condition, par exemple, sous laquelle le prédicat convient au sujet ne sauroit être vague, sans qu'il devienne impossible, ou du moins difficile de juger, si elle existe dans un cas donné. *Un enfant bien élevé sera propre à réussir dans le monde.* Cela est vrai; mais qu'entendez-vous par la bonne éducation? Le mot de *bien* ne m'apprend rien, si vous ne déterminez les caracteres de l'éducation à qui l'épithete de bonne convient. Il faudra encore après cela examiner de quelle nature sont les succès favorables que vous augurez pour cet élève dans le monde. S'il a été bien élevé, dans le véritable sens, cela mettra peut-être obstacle à son avancement dans un monde vain, qui n'estime que les qualités superficielles, ou dans un monde corrompu, dont on n'achete les faveurs qu'au dépens de son innocence. N'attendez donc d'autres succès d'une bonne éducation que ceux que procurent la droiture, l'intégrité, & l'approbation des honnêtes gens. Mais, si vous ne négligez rien dans l'expression de toutes les circonstances dont le concours forme les déterminations du sujet & du prédicat, vous formerez d'abord des propositions uni-

universelles d'une certitude inébranlable, & vous pourrez dire, par exemple. *Un enfant élevé suivant A, B, C, D, &c. en retirera les avantages a, b, c, d, &c.* De ces propositions universelles, vous en ferez d'hypothétiques aussi générales, en disant: *Si un enfant, &c. il &c., & de là enfin vous passerez aux applications individuelles, si votre enfant, &c. il &c. ou bien votre enfant &c.* Donc &c. Pourroit-on méconnoître l'utilité de cette marche, ou plutôt son indispensable nécessité? Toutes les autres voyes ne sont que des tâtonnemens, d'où naissent de perpétuelles méprises. Et lors même qu'on réussit, ce n'est que fortuitement, sans savoir pourquoi, ni sans être en état de maintenir ses succès. Nous voici, mon cher Disciple, au bout de la route théorétique de la Logique: mesurez-la de l'œil, & jugez vous même si elle n'est pas bien droite, & comme l'exigent les Géometres, la plus courte entre les deux points donnés, l'ignorance & la connoissance, c'est à dire, une connoissance réelle & certaine, ou en un mot la vérité. Il ne s'agit plus que d'apprendre à marcher d'un pas ferme dans cette route en donnant à la Logique pratique une attention dont elle n'est pas moins digne que la Logique théorétique.

D.

D. La perspective est également ravissante pour moi, soit que je jette les yeux sur le passé, ou que je considère l'avenir. Et ce qui achève de me combler de la joye la plus pure, c'est que je ne vois point d'autre route qui se lie avec celle de l'éternité que celle que vous me tracez. Pourquoi tant d'études, tant de recherches, si ce n'est pour connoître la VERITE par excellence, le DIEU qui nous a fait pour trouver notre bonheur dans sa possession.

*Fin de la II. Partie.*

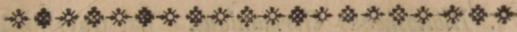
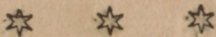


©ATA-

CATALOGUE  
DE  
MES OUVRAGES.

CATALOGUE  
DE  
M. S. OUVRAGES

44  
C  
de  
de c  
inté  
cur  
a d  
inté  
On  
de  
Con  
sur  
Cat  
tan  
il y



# CATALOGUE

DE

## MES OUVRAGES.

On me demande très fréquemment la liste de mes productions, dont le nombre a été fort au delà de mon attente & de mes desirs. Il n'est pas naturel de refuser si peu de chose à quiconque peut y prendre quelque intérêt, soit par amitié, soit par une simple curiosité. Je donnai une semblable liste, il y a dix ans, à la fin de la troisième Edition de mes Conseils pour former une Bibliothèque. On peut aussi voir mon article dans l'édition de la *France Littéraire* faite à Berlin en 1757. Comme le nombre de mes Ouvrages s'est fort accru depuis ce tems-là, je vais en rendre le Catalogue complet jusqu'au tems présent; & tant que Dieu me laissera la vie & les forces, il y a apparence qu'il faudra des Supplémens

1. *Articles des Pacta Conventa* d'AUGUSTE II. &c. traduits du Latin. Berlin, in 4. 1734.
2. *Information sur l'état présent des affaires en Pologne, &c.* & quelques autres piéces sur les mêmes matieres, imprimées au même lieu, du même format & dans la même année.

2

3. Bi-



3. *Bibliothèque Germanique*. J'ai travaillé à ce Journal depuis l'année 1733 jusqu'à sa fin. Mes premiers Extraits furent insérés dans le Tome XXVII. de l'ancienne *Bibliothèque Germanique*, qui prit fin au Tome I. Le *Journal Littéraire d'Allemagne* lui succéda, & il n'en parut que quatre parties. Vint ensuite la *Nouvelle Bibliothèque*, dont je devins seul Auteur au commencement de 1750, & je mis en conséquence mon nom à la tête du Tome 17. Elle a eu 50 parties faisant XXV Tomes; & elle a pris fin avec l'année 1759.
4. *Le Fidele fortifié par la grace; Sermon*. à Berlin, 1736, in 4.
5. *Ducatianna ou Remarques de feu M. le Duc de Brabant, sur divers sujets d'Histoire & de Littérature*, par M. F. à Amsterdam, 1738, 2 Tomes, in 8.
6. *Mercur & Minerve*, à Berlin, 1738 in 8.
7. *Amusemens Littéraires, Moraux, & Politiques*, à Berlin 1738, in 8.
8. *Sermons sur le mystere de la naissance de J. C.* par M. Reinbeck &c. à Berlin, 1738 in 8. C'est une Traduction de l'Allemand dont je n'ai fait que fournir ma quote-part.
9. *Sermons sur divers Textes de l'Écriture Sainte*, par Samuel Formey, à Berlin, 1739 in 8. Je dirigeai vers le même tems l'impression des *Sermons de M. Forneret*.

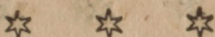


10. *Correspondence entre deux Amis, l'un Prussien, & l'autre Espagnol; sur la succession de Juliers & de Bergues, à Berlin (sous le nom de la Haye,) 1738 in 4. réimprimé à la suite de l'Histoire de la Succession aux Duchés de Juliers & de Bergues, Amsterdam 1739, in 12.*
11. *Memoires pour servir à l'Histoire & au droit public de Pologne, traduit du Latin de Lengnich, à la Haye, 1741 in 8.*
12. *La Vie de M. Jean Philippe Baratier, à Utrecht, 1741 in 8. réimprimée à Halle en 1755.*
13. *La Belle Wolfienne, VI Tomes, à la Haye. 1741-1753.*
14. *Journal de Berlin, ou Nouvelles Politiques & Littéraires, à Berlin, 1740. in 4.*
15. *Oeuvres de François Villon, avec les Remarques de diverses personnes, à la Haye, 1742 in 8. Je n'ai d'autre part à ce Volume que d'avoir fourni les Remarques manuscrites de M. le Duchat, & de l'avoir dédié à feu M. Jordan.*
16. *Remarques Historiques sur les Médailles & monnoyes, par M. Kœhler. Traduit de l'Allemand, à Berlin, 1740 avec fig. C'est le Tome I. la suite n'a pas paru.*
17. *Articles d'un Dictionnaire philosophique, que j'ai cédés aux Auteurs de l'Encyclopédie, & qui ont été inférés dans ce grand Ouvrage.*





18. *Anti-Saint Pierre, ou Réfutation de l'Enigme Politique de l'Abbé de Saint-Pierre*, à Berlin, 1742 in 8.
19. *Sermon sur la Paix de 1742* à Berlin, in 8.
20. *Réflexions philosophiques sur l'immortalité de l'ame raisonnable. Traduit de l'Allemand de M. Reinckeck*, à Amsterdam, 1744 in 8.
21. *La Balance de l'Europe considerée comme la règle de la Paix. Et de la Guerre. Traduit du Latin de M. Kahle*, à Gottingue, 1744 in 8.
22. *Bibliothèque Critique*. C'est un Ouvrage périodique qui paroissoit à Berlin en 1745 & auquel j'ai travaillé avec M. le Marquis d'Argens.
23. *Panegyrique du Roi*, à Berlin, 1745 in 4. Il a été traduit en Allemand.
24. *Sermon sur les Gratuités de l'Eternel*, à Berlin, 1746 in 8. Il est relatif à la Paix de Dresde.
25. *Remarques de la Cour de Prusse concernant le droit à la succession d'Ost-Frise. Traduit de l'Allemand*, à Berlin, 1746 in 4. Je dirigeai vers le même tems l'Edition du *Recueil de quelques Lettres, & autres Pièces intéressantes pour servir à l'Histoire de la Paix de Dresde*, in 4.
26. *Projet d'un Etablissement en faveur des Pauvres*, à Berlin, 1746 in 4.



27. *Mémoire pour l'Etablissement d'une Ecole de Charité*, à Berlin, 1747 in 4.
28. *Sermon pour la Dédicace de l'Ecole de Charité*, à Berlin, 1747 in 4.
29. *Rélations de l'Ecole de Charité*, qui paroissent annuellement in 4. 1748-1758.
30. *Medulla Wolfiana, seu Elementa Philosophiae in usum Auditorum*, à Berlin, 1746 in 8.
31. *Conseils pour former une Bibliothèque*; à Berlin, in 8. 1746. 1751 & 1755. Il y en a une Edition de Paris de 1756, & une de Hollande à laquelle on a joint l'*Introduction aux Sciences* de M. de la Martiniere. On peut y joindre *La France Littéraire*, dont j'ai donné une Edition à Berlin, l'en 1757.
32. *Essai sur la nécessité de la Révelation*. Piece fugitive imprimée à Berlin en 1746, & que j'ai inserée dans mes *Mélanges philosophiques*.
33. *Logique de vraisemblances*. Autre piece semblable, réimprimée à Leyde, en grand in 8, traduite en Anglois & en Allemand, & qui se trouve dans les *Mélanges surdits*.
34. *L'idée, les règles & le modele de la perfection, en trois Sermons*, à Berlin, 1746 in 8. J'en ai tiré un *Essai sur la perfection*, imprimé à Paris en 1751 & inséré dans les *Mélanges*.



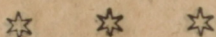
35. *Recherches sur les Elemens de la matiere*, à Berlin, 1747 in 12. mises depuis dans les *Mélanges*. On les a traduites en Allemand, & imprimées à Leipzig in 4.
36. *Traité des Dieux & du Monde par Saluste le Philosophe*. Traduit du Grec, avec un Commentaire, à Berlin, in 8. 1747 le Texte Grec à côté. La Traduction a été réimprimée à la fin du *Philosophe Payen*.
37. *Exposition abrégée du Plan du Roi pour la Réformation de la Justice*. Berlin, 1748. in 8. mise depuis dans les *Mélanges*, & placée aussi à la tête de l'Edition du *Corps de Droit Frédéric*, faite à Paris. Il y en a une Traduction Allemande.
38. *Epistola ad Emin. Card. Quirinum*. à Berlin in 4. 2749. Elle a été traduite en Allemand par M. le Recteur *Wippel*.
39. *Vindiciæ Reformatorum, & imprimis Lutheri, contra objectiones Cardinalis Quirini, &c.* Francof. ad Viadr. 1750 grand in 8.
40. *Pensées raisonnables opposées aux Pensées philosophiques*, à Leyde (sous le nom de Berlin) 1749 in 8.
41. *Lettre de M. Gervaise Holmes à l'Auteur de la Lettre sur les aveugles*, à Berlin (sous le nom de Cambridge,) 1750 in 8.
42. *L'abeille du Parnasse*, à Berlin, X Volumes, 1750 - 1754.



43. *Bibliothèque Impartiale*, à Leyde, XVIII Volumes 1750-1758. J'y travaillois d'abord seul; mais on y a mis dans la suite des Extraits fournis par d'autres.
44. *Système du vrai Bonheur*, à Berlin, in 8. 1750, à Paris & à Geneve, en 1751 mis dans mes *Mélanges*.
45. *Dictionnaire Étymologique de Ménage*, à Paris, 1750. 2 Volumes in Folio. J'ai fourni les notes de M. le Duchat pour cette Edition, & je l'ai dédiée au Roi.
46. *Le Philosophe Crétien*, à Leyde, IV Volumes in 12. 1750-1757 réimprimé à Lausanne & à Lyon, traduit en Allemand & en Hollandois.
47. *Abrégé de l'Examen du Pyrrhonisme* de M. de Croufaz. Traduit en Allemand d'après le manuscrit par M. de Haller, & imprimé à Gottingen, in 8. en 1751 sous le titre de *Prüfung der Secte, die an allem zweifelt*.
48. *La Théorie de la Fortune*, par M. Kaestner. Traduit de l'Allemand, à Berlin, 1751 in 8.
49. *Conseils d'un pere à sa fille*, par M. le Marquis d'Halifax. Traduit en François, avec le Texte Anglois à côté, à Berlin, grand in 8. 1753. Je n'ai fait que retourner une Traduction qui existoit déjà.



50. *Lettres sur la Prédication*, à Berlin, 1753  
in 8. Elles ont été traduites en Allemand.
51. *Mélanges philosophiques*, 2 Vol. à Leyde,  
1754 in 12.
52. *Catalogue raisonné de la Librairie d'Etienne de Bourdeaux*, à Berlin, IV Volumes,  
1754-1755.
53. *La Comtesse suédoise*, à Berlin, 1754 in 8.  
C'est une Traduction de l'Allemand, de M.  
Gellert.
54. *Sermons prononcés dans quelques circonstances extraordinaires*, à Berlin, 1754,  
in 8.
55. *Abrégé de l'Histoire universelle par M. la Croze*, revu & continué, à Gotha 1754  
réimprimé à Amsterdam.
56. *Examen de l'usure*, à la suite de la *Dissertation sur les raisons d'établir & d'abrégier les Loix*. Paris, (sous le nom d'Utrecht)  
1751.
57. *Examen philosophique de la liaison réelle qu'il y a entre les sciences & les mœurs*, à Paris, 1755 in 8. & à Amsterdam in 12.
58. *Le Réveil d'Epiménide avec d'autres pièces*, à Berlin, 1755 in 8. J'ai simplement fait la fonction de l'Editeur.
59. *Journal Epistolaire*, à Berlin, 1755. T. I. Il n'en a pas para davantage.
60. *Essai sur le Beau par le Pers André*, avec

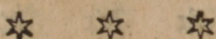


*un Discours préliminaire, & des Réflexions sur le goût*, à Amsterdam, 1756 in 8.

61. *Le Triomphe de l'Evidence*, à Berlin, 1756 in 8. 2 Volumes. C'est l'original de la Traduction indiquée N. 47.
62. *Catéchisme raisonné, traduit de l'Anglois par Milord\*\*\*)*, avec un Discours préliminaire, à Halle, 1756 in 8.
63. Traduction d'un *Mémoire concernant le conduite de la Maison d'Autriche à l'égard des Protestans*. Elle a été imprimée in 4.
64. *Le Philosophe payen, ou Pensées de Pline*, 3 Volumes, à Leyde, 1756 in 12.
65. *Principes du droit de la Nature & des Gens, tirés du grand Ouvrage Latin de M. Wolf*, à Amsterdam 1758 3 Vol. 12. & un in 4.
66. *Eloges de M. de Schwerin, de Keith, & de Vierck* à Berlin, 1758 in 8.
67. *Eloge de M. de Maupertuis*, à Berlin, 1760 in 8. réimprimé à Paris en 1761.
68. *Eloge de M. Eller*, à Berlin, 1762 in 8.
69. *Eloges de M. le Comte de Podewils, M. Jacobi., Beermann & Humbert*, à Berlin, 1763 in 8.
70. *Eloges des Académiciens de Berlin, &c.* à Lyon 2 Vol. in 8. 1758.
71. *Lettres sur l'Etat présent des Sciences & des Mœurs*, à Berlin, 1759 2 Vol. in 8.

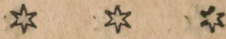


72. *Essais philosophiques sur l'Entendement humain*, par M. Hume. Traduit de l'Anglois. Tome I. & II. à Amsterdam, 1758. La Traduction est de M. Mérian. J'ai mis la *Préface de l'Editeur*.
73. *Consolations pour les personnes valétudinaires*, à Berlin, 1758 in 8. Elles ont été traduites en Italien & en Allemand.
74. *Les Avantages de la vieillesse*, à Berlin, 1759 in 8. J'ai mis à la fin le *Monument à la mémoire de la fille la plus chérie & la plus digne de l'être*, imprimé d'abord à part in 4. à la fin de 1758.
75. *De la mort*. à Berlin, 1759 in 8.
76. *Sermon sur l'Echelle de Jacob, pour le jour de l'an 1758*.
77. — *sur la victoire de Prague*
78. — *pour l'ordination de M. Bitaubé*.
79. — *sur la mort de S. A. R. M. le Prince de Prusse*.
80. — *pour l'Installation de M. George*.
81. — *sur le Paix avec la Russie*.
82. — *pour le jour de l'an 1763*. Ces Sermons ont paru séparément dans les circonstances auxquelles ils se rapportent.
83. *Discours sur Esaïe LVII. I. &c.* à Berlin, 1760 in 8.
84. *Refléxions sur l'éducation, & en particulier sur celle des jeunes Demoiselles*, à Berlin, 1761 in 4. réimprimé à Amsterdam in 8.



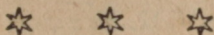
85. *Principes élémentaires des Belles-Lettres*, à Berlin, 1760 in 8. réimprimés à Amsterdam, avec des *Réflexions sur les spectacles*.
86. *Discours sur le véritable principe de la grandeur d'ame*, à Berlin, 1758 in 4.
87. *Histoire abrégée de la Philosophie*, à Amsterdam, 1760 in 8.
88. *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, à Amsterdam, 2 Vol. in 8. 1762-1763.
89. *Les vrais Intérêts de l'Allemagne*. Traduction du fameux Ouvrage d'Hippolites a Lapide, à Berlin (sous la nom de la Haye) 3 Vol. in 8. 1762.
90. *Annales Typographiques*, à Berlin, 3 Vol. in 8. 1763. L'Ouvrage a été interrompu par les circonstances publiques.
91. *Sermons sur la Prophétie de Jonas*, à Berlin, 1762 in 8.
92. *Principes de Morale*, 2 Vol. à Leyde,
93. — les Tomes III. & IV. ou la Morale pratique, sortent de dessous la presse.
94. *Reflexions sur la Liberté*. Traduite de l'Allemand de M. Reinhard, à Berlin, 1762 in 8.
95. — *sur les Loix de la Nature*. Traduites du même, à Berlin, 1763 in 8.
96. *Diversités Historiques, traduites du Grec d'Elie*n, à Berlin, 1764 in 8.
97. *Discours Moraux*, pour servir de suite au *Philosophe Chrétien*, à Berlin, 2 Vol. 1763 & 1764 in 12.





98. *Discours philosophiques de Maxime de Tyr, traduits du Grec, à Leyde, 1765* in 8.
99. *Abrégé des Sciences à l'usage des Adolescents, Tome I. à Berlin 1764* in 8. traduit en Allemand. Le Tome II. va suivre.
100. *Emile Chrétien, 2 Vol, gr. in 8. à Amsterdam, 1764.*
101. *Anti-Emile, à Berlin, 1763* in 8. Il y a une seconde Edition de 1764
102. *Défense de la Religion & de la Législation, pour servir de suite à l'Anti-Emile, 1764.*
103. *Histoire de l'Académie Royale de Berlin avec les Mémoires. XIV Vol. in 4. à Berlin, 1744-1765.*
104. *Histoire de l'Académie Royale, depuis son origine avec piéces justificatives, à Berlin, in 4. 1750 & 1752.*
105. *Discours prononcés dans des Assemblées publiques ou solennelles de l'Académie, avec l'Eloge de M. de Prémontval, à Berlin, 1765* in 4.
106. J'ai fourni pendant quelques années des Extraits au *Journal Encyclopédique*. J'envoie actuellement des matériaux pour la *Gazette Littéraire de France*.
107. J'ai achevé & remis à M. de Bourdeaux le manuscrit d'un Ouvrage intitulé *Dévotions raisonnables & Chrétiennes, qui fera deux Volumes in 8:*

108.



108. Je travaille à un *Dictionnaire instructif*, d'après les idées & les ordres d'un grand Prince.
109. J'ai rédigé un *Catalogue des Ecrivains du Siecle passé & de celui-ci*, qui seroit en état de voir le jour.
110. J'ai fait une Traduction du *Prædium Rusticum* de *Vaniere*, qui n'a pas vu le jour, parce qu'elle a été prévenue par une autre.
111. La Société des Sciences qui fleurit à Harlem, vient d'adjuger le Prix à un *Traité sur l'Education morale*, que je lui avois envoyé, & qu'elle fera imprimer suivant l'usage.

F I N.



... la nouvelle un ...  
... les ...  
... l'année ...  
... l'année ...  
... l'année ...  
... l'année ...  
... l'année ...  
... l'année ...  
... l'année ...  
... l'année ...

F. A. K.





